Yto Barrada - Anaïs Masson - Maxence Rifflet

FAIS UN FILS ET JETTE-LE À LA MER

Marseille / Tanger

تجربـة ورش تصـويـر مع شبـاب
جمعيّـتي جـونـز ايـرون ودارنـا ـ سرد ومونتـاج

SUJET/OBJET Editions

Ont participé aux ateliers

À Tanger : Mohamed Ajbar, Rachid Akhrif, Leïla Alilou, Mourad Bharouz, Oussama Boughaba, Khaled Bouharat, Abdelghani Bouziane, Mohamed Castet, Omar Chaouri, Abdelnour El Filali, Lamiah Haroun, Yassine Hassani, Tarek El Hichou, Hicham El Houadi, Yassine Jbilou, Adil Mechkour, Zouhir Mizou, Lhassen Rouni, Othman Sihab, Omar Youssoufi, Othman Zouaoudi.

À Marseille : Othman B., Rushdi B., Saïd C., Hamid C., Fatahdine H., Karim K., Mourad Larhris, Hamid L., Saïd M., Sofien N., Abdullah O., Farid R., Youssef S., Yassine T.

Yto Barrada - Anaïs Masson - Maxence Rifflet

FAIS UN FILS ET JETTE-LE À LA MER

Marseille / Tanger

Une expérience d'ateliers photographiques avec des adolescents des associations Jeunes errants (Marseille) et Darna (Tanger)
Récit et montage

Ce projet a été porté par l'association Questions de regard

Sujet Objet Éditions
Fabrique Protocoles

Sommaire

Europa, Europa ! . . . . . p. 7
Contexte et genèse du projet

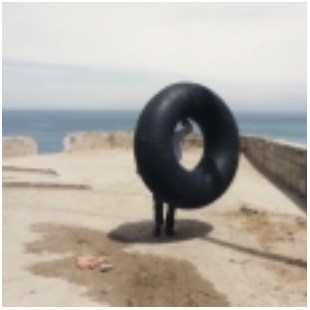
Travailler ensemble . . . . . p. 13
Récit de l'expérience

Photographier un morceau de pain . . . . . p. 45
Montage de textes et d'images

— Pourquoi quand les gens téléphonent,
ils disent que tout va bien
et quand ils parlent à un étranger,
ils disent que c'est la merde ?

— Si tu le dis à ta mère ou à tes frères,
tu les empêches de dormir. Si tu le dis à
un étranger, ça le rend triste deux minutes
mais il continue à vivre. Pour lui, c'est juste
une information.

Adil Mechkour et Yassine Jbilou, Darna, Tanger, décembre 2001



Yto Barrada, Tanger, 1998
إطّو برادة، طنجة، ١٩٩٨

L'Express, 2 juillet 1998, photographies de M. Rifflet
الإكسبراس، ٢ جويلية ١٩٩٨، صور ماكسنس ريفليه

Kussa J., Paris, 1998
كوسا د، باريس، ١٩٩٨

Maxence Rifflet

EUROPA, EUROPA !

Chaque année, près de cent mille personnes tentent de franchir le détroit de Gibraltar pour gagner l'Europe. D'après l'Association des familles de victimes de l'immigration clandestine, 3286 cadavres ont été retrouvés sur les rives du détroit entre 1997 et fin 2001. Le premier décès d'un Marocain au cours d'une de ces traversées est survenu deux jours après l'entrée en vigueur des accords de Schengen en 1990.

En s'accordant sur la création d'un espace intérieur sans frontières, les membres de l'Union européenne ont du même coup renforcé les frontières extérieures. L'harmonisation de la politique d'immigration a eu pour conséquence d'élargir la liste des États dont les ressortissants sont soumis à visa, certains pays de l'Union ayant des exigences en raison de proximités géographiques ou historiques. Ainsi, l'Espagne a été amenée à exiger un visa des Marocains, qui en étaient jusque-là dispensés.

Le début des années 1990 marque aussi l'irruption massive de la parabole dans les pays du Maghreb. Elle a concurrencé les représentations du monde diffusées par la radio et la télévision marocaine qui entretenaient jusque-là une fibre patriotique à distance du consumérisme européen. Le poids de la dette, la corruption, le chômage et le creusement des inégalités sociales, associés à la fermeture des frontières vers une Europe représentée dans le même temps comme un eldorado par les chaînes satellites, contribuent à alimenter un rêve de départ. Le rouge brique qui colore les quartiers périphériques des grandes villes est le signe visible d'un exode rural accentué par près d'une décennie de sécheresse. Cette migration intérieure vers des villes qui ne tiennent pas leurs promesses se prolonge parfois en dehors des frontières nationales.

De leur côté, les pays européens varient leur politique migratoire selon l'état du marché du travail et leur besoin de main-d'œuvre, brandissant l'aide au développement des pays d'origine comme seul rempart efficace à l'immigration clandestine. Mais les accords de coopération Nord-Sud dépassent rarement la simple déclaration d'intention, comme en témoignent les retards pris dans l'application des engagements de Barcelone, signés en 1995 par douze pays méditerranéens. Le Maroc est pourtant le premier exportateur mondial de phosphate mais souffre, comme beaucoup de pays en développement, de la variation des cours des matières premières fixés par les organismes internationaux.

Au Maroc, on ne dit plus émigrer mais *h'reg*, brûler. Les candidats à l'immigration clandestine sont des *h'regas*, des brûleurs. Ce terme viendrait du conseil donné par les passeurs de brûler ses papiers pour ne pas pouvoir être identifié en Europe. Une partie de ces migrants sont des mineurs qui tentent de reproduire le modèle de réussite économique et sociale largement entretenu par les familles, la télévision et le retour triomphal d'émigrés qui font la démonstration d'un enrichissement facile. Ceux qui émigrent sont rarement des enfants de la rue, pourtant très présents dans des villes comme Tanger ou Casablanca. La plupart viennent de familles démunies, dispersées mais pas inexistantes. Un conflit familial lié au remariage d'un des deux parents est souvent à l'origine du départ de l'enfant du foyer. Cachés dans des bateaux dont ils connaissent tous les noms, les parcours et les horaires, ils embarquent à Casablanca et à Tanger et gagnent les côtes espagnoles ou françaises.

Depuis le milieu des années 1990, des mineurs provenant de tous les continents viennent seuls en Europe, missionnés par leur famille, fuyant un pays en guerre ou une exploitation physique. Il est difficile de dénombrer ces mineurs isolés car beaucoup, venus seuls mais retrouvant un membre de leur famille ou captés par des groupes mafieux, ne font l'objet d'aucune prise en charge et ne font aucune démarche administrative. Quelques chiffres permettent de se faire une idée de l'ampleur du phénomène au niveau national et européen. D'après le Haut Commissariat aux réfugiés, 13 000 mineurs ont demandé l'asile en Europe en 2000. En France, une partie des données vient de la police de l'air et des frontières qui ne comptabilise que ceux qui, repérés dans des ports ou aéroports, passent en zone d'attente. En 2000, 1 400 mineurs ont été maintenus en zone d'attente, 1 100 mineurs seulement ont été admis sur le territoire. Une enquête de la Protection judiciaire de la jeunesse, réalisée en 2001, évoque les chiffres de 2 700 mineurs connus des parquets et de 1 800 connus des directions départementales de la PJJ, provenant de soixante-quinze pays différents dont la Roumanie (16,76 %), la Chine (12,83 %) et le Maroc (11,05 %).

Arrivé en Europe, un mineur étranger non accompagné ne peut juridiquement être expulsé. Ce principe trouve son origine dans la convention de La Haye du 29 mai 1993, relative à la protection des enfants. La convention internationale des droits de l'enfant, à laquelle se réfère le droit français, place l'intérêt de l'enfant au-dessus de tout autre intérêt. Pourtant, les écarts entre la législation et les pratiques découlent souvent de la double appartenance juridique à laquelle sont soumis les mineurs isolés étrangers : protection de l'enfance et contrôle de l'immigration. Si elle n'est pas toujours appliquée, la loi française est pourtant très protectrice. En l'absence de référent familial, l'article 375 du Code civil permet au juge de prononcer une assistance éducative en confiant le mineur à des services sociaux, Aide sociale à l'enfance ou Protection judiciaire de la jeunesse, sous la forme d'une ordonnance provisoire de placement. Celui-ci peut être présenté au juge des enfants soit directement après sa sortie de zone de rétention, soit à son initiative ou encore à la demande des services sociaux qui ont découvert sa situation. D'après l'ordonnance n° 45-174 du 2 février 1945 relative à l'enfance délinquante, le juge peut également décider du placement d'un jeune qui lui est présenté à la suite d'un délit.

En pratique, l'accès au territoire est souvent refusé à un mineur à la suite de son passage en zone de rétention ; il est alors renvoyé dans son pays d'origine avant même d'avoir été présenté au juge des enfants[1]. La raison invoquée est celle de son âge, question qui focalise toutes les attentions dans les premiers temps de prise en charge et dont jouent aussi les candidats à l'immigration. La police de l'air et des frontières a ainsi régulièrement recours à un examen d'âge osseux pour savoir si l'âge déclaré correspond bien à l'âge réel. Une radiographie du poignet et de la main gauches est alors comparée à celle d'un atlas de référence, établi en 1930 aux États-Unis auprès d'une population blanche d'origine européenne[2]. Or, la maturation osseuse d'un adolescent est plus rapide que par le passé et cette méthode ne tient pas compte des différences de croissance et de maturation osseuses liées aux pays d'origine et aux carences nutritionnelles. Cette méthode contestée scientifiquement prévaut pourtant souvent sur les dires des mineurs, leur apparence et leurs papiers.

Lors de sa prise en charge par un foyer, tout mineur a droit à une scolarité ou à une formation. Bien souvent, les travailleurs sociaux peinent à trouver un établissement scolaire qui les accepte. Des classes pour non-francophones existent, mais sont peu nombreuses. Pour les plus de 16 ans, ces difficultés se doublent de l'absence d'obligation scolaire, et certains établissements demandent un titre de séjour que les mineurs ne sont pourtant pas tenus de posséder. Ayant à l'esprit l'urgence de suivre une formation – tant que leur âge le leur permet –, beaucoup s'orientent vers des formations professionnelles courtes, voire des apprentissages. Ils se heurtent alors à l'absence d'autorisation de travail et donc à une décision de la préfecture ou de la direction du travail, qui leur opposent la situation du marché de l'emploi. Dans l'attente d'une solution longue à trouver, le désir d'apprentissage cède la place à une oisiveté angoissante.

Si un mineur n'est pas dans l'obligation de détenir un titre de séjour, la question se pose à sa majorité. Une simple demande de carte de séjour, soumise à la même législation que tous les adultes, a peu de

chances d'aboutir. Ceux qui suivent une formation peuvent bénéficier d'une procédure de protection pour jeunes majeurs jusqu'à 21 ans. Si aucune autre possibilité ne leur est proposée, ils sont reconduits dans leur pays d'origine ou retournent, pour la plupart, dans la clandestinité. Or, l'article 21-12 du Code civil permet également à un mineur isolé, pris en charge par l'Aide sociale à l'enfance, d'obtenir la nationalité française par simple déclaration faite au tribunal d'instance avant ses 18 ans. Il ne prévoit aucune condition préalable, ni de durée de présence en France, ni « d'assimilation ». Ce texte est en général soit méconnu, soit jugé inadapté par des travailleurs sociaux qui n'informent pas les jeunes de cette possibilité, estimant que la question n'est pas celle de la nationalité mais celles du droit au séjour et du droit d'asile. Les magistrats eux-mêmes ont ajouté des conditions supplémentaires ne se trouvant pas dans la loi, comme la durée de prise en charge ou encore les incertitudes pesant sur l'identité du mineur[3].

L'association Jeunes errants a été créée à Marseille en 1995 par un juge des enfants (Jean-Pierre Deschamps) et une éducatrice détachée de la Protection judiciaire de la jeunesse (Dominique Lodwick) pour répondre à une visibilité accrue de la présence de ces adolescents dans l'espace public. Il n'existait alors en France aucune prise en charge spécifique pour ce public et les structures existantes, inadaptées, étaient débordées. Chaque année, une cinquantaine de garçons, âgés de 13 à 18 ans et originaires du Maroc ou d'Algérie, étaient confiés à Jeunes errants par le juge pour une durée allant de quelques semaines à plusieurs mois. Ces placements étaient conditionnés à la possibilité d'identifier le mineur, notamment de déterminer son âge, d'obtenir des éléments de son parcours et éventuellement de rentrer en contact avec sa famille. L'association suivait également une centaine de jeunes hors mandat du juge. Ceux-là pouvaient être aidés ponctuellement et avoir un logement en cas d'urgence sanitaire ; la plupart d'entre eux ne faisaient qu'un court séjour à Marseille où ils vivaient dans la rue. Malgré la difficulté de la tâche, l'association était plutôt favorable à un retour consenti dans le pays d'origine, en relais avec des associations locales à Alger, Casablanca ou Tanger.

J'ai rencontré l'association en 1998 à l'occasion d'un reportage pour la presse (*voir p.6*). Elle était installée à quelques mètres de la gare Saint-Charles, dans un appartement en rez-de-chaussée qui permettait d'accueillir les adolescents placés sous tutelle de l'association et logés dans des hôtels du centre-ville. Dans le hall d'entrée, un grand canapé où l'on pouvait venir se reposer à l'écart de la violence de la rue. Autour, les bureaux, la salle d'entretien, la classe et la cuisine-réfectoire. Ce local, bien identifié par les jeunes, permettait de se passer d'un travail de rue systématique. Les habitués passaient le mot aux nouveaux arrivants. Mais ces deux niveaux de prise en charge (avec ou sans mandat du juge), menés à partir d'un même lieu, rendaient plus difficile le travail des éducateurs : ils étaient sollicités en permanence et avaient du mal à concilier les situations d'urgence et un travail éducatif suivi. En juillet 1998, suite à la pression du voisinage, l'association décida de fermer le local et de dissocier le siège administratif du travail éducatif qui se faisait alors dans la rue. Quelques mois plus tard, une tentative de lieu collectif se heurta à de nombreuses fugues et les adolescents continuèrent d'affluer au nouveau siège administratif, contre la volonté des responsables de l'association. Décision fut alors prise de revenir à un hébergement en hôtel et de déplacer les bureaux en périphérie. Ainsi, à partir de juillet 2000, les éducateurs de l'association travaillèrent exclusivement dans la rue[4], avec trois groupes définis par tranche d'âge. Les seuls points de rendez-vous avec les jeunes se faisaient au moment des repas, dans des snacks du centre-ville. Les entretiens avec la psychologue avaient lieu dans un fast-food. Peu à peu, des partenariats ont été mis en place avec des foyers traditionnels qui ont accepté de prendre en charge des mineurs isolés après un passage à Jeunes errants ; l'association était censée régler leur situation administrative, mener une enquête sociale et leur apprendre le français.

La plupart des adolescents prenaient des photographies avec des appareils jetables pour les envoyer à leur famille. Ils se photographiaient entre eux devant des motos, des voitures, des affiches publicitaires ou encore des vitrines de vêtements. Dans leur esprit, ces photographies avaient une fonction précise. Elles devaient montrer la coïncidence parfaite entre leur vie à Marseille et le fantasme de réussite écono-

mique pour lequel ils avaient quitté leur pays d'origine. Le décalage avec leur situation administrative et judiciaire, avec la violence physique et psychique de leur vie dans la rue, avec la toxicomanie et l'automutilation était frappant. J'ai proposé à la directrice de l'association de revenir un jour animer un atelier de photographie. Cette proposition en est restée là jusqu'à ma rencontre en 1999 avec Yto Barrada. Elle poursuivait alors son travail sur l'immigration clandestine à travers des photographies de la ville de Tanger, où elle avait grandi et où elle retournait alors régulièrement. Elle ne tenait pas à montrer des tentatives réelles de candidats à l'exil – à la façon du reportage – mais des tentations, « l'inscription dans l'espace urbain de cette obstination du départ » (*p.6 et 153*). Elle venait également de participer, durant l'été, aux premières réunions sur la création et le programme pédagogique d'une maison de jeunes par l'association Darna, dont sa mère, Mounira Bouzid El Alami, est aujourd'hui la présidente. Elle cherchait une façon de contribuer à ce projet avec son outil de travail, l'image.

Darna, en arabe « notre maison », s'est définie, dès sa création en 1995, comme « centre d'initiatives citoyennes ». L'association visait à prendre en main les problèmes de la ville de Tanger, longtemps délaissée par l'État marocain du fait de sa situation géographique, de son ancien statut de zone internationale et de sa réputation de ville de débauche. L'ouverture d'un centre de jour pour les enfants vivant dans la rue en janvier 1996 marque le début de son activité. Ce lieu d'écoute et d'alphabétisation, situé dans une ruelle derrière le Grand Socco, a été accompagné d'un important travail d'enquête sur les parcours de ces enfants, l'organisation et les dangers de leur vie dans la rue, leurs attentes. Cette expérience a notamment permis d'initier et de former des travailleurs sociaux et d'asseoir l'action de l'association sur une connaissance précise du terrain et de ses enjeux.

En 2000, Darna a ouvert la maison communautaire des jeunes, un centre de formation pour les usagers du centre de jour et les enfants du Hafa (en français, « La Falaise »), du nom du quartier populaire où elle venait de s'installer. Avec le centre de Sauvegarde de l'enfance – l'équivalent d'un centre fermé pour mineurs délinquants – elle avait également envisagé la possibilité de scolariser certains des jeunes en prévision de leur sortie. Ce partenariat n'a finalement pas abouti, mais il révèle le désir de regrouper dans un même lieu des élèves d'origines et de parcours divers, tous en décrochage du système éducatif public. Les formations en menuiserie, ferronnerie, boulangerie, confection et céramique y sont assurées par des artisans de la ville et complétées par des cours d'alphabétisation, d'informatique et un atelier de théâtre. Après une année d'initiation, un élève devait pouvoir choisir son atelier selon ses préférences et ses capacités. Le centre avait pour ambition d'être un lieu d'expérimentation pédagogique : l'apprentissage devait prendre comme support des projets individuels ou collectifs – inventer des objets nouveaux à partir de techniques traditionnelles – et certains usagers pouvaient être amenés à prendre des responsabilités. Mais les responsables de l'association doivent faire face à plusieurs formes de résistances et d'obstacles : la pression familiale, qui pousse les élèves à interrompre leur formation dès les premières bases acquises pour travailler en usine ; le conservatisme d'artisans formateurs habitués à une pédagogie du modèle ; une culture de l'abus de bien social partagé par les élèves et certains responsables eux-mêmes ; l'immigration des éducateurs lors des stages de formation en Europe ; et enfin le manque de moyens. Les partenaires financiers de l'association sont en général plus intéressés par l'attribution de subventions d'équipement que de fonctionnement. La structure fonctionne de ce fait avec un nombre restreint de salariés auxquels on demande un fort investissement.

La construction d'un refuge jouxtant le centre de formation a permis de loger les enfants à partir de juin 2001 (certains dormaient déjà dans une des salles de l'école aménagée provisoirement en dortoir). Une ferme pédagogique, installée en 2002 en périphérie de Tanger, est venue compléter ce dispositif et renouer avec l'origine rurale de certains des adolescents. Enfin, l'association a ouvert, en plein centre-ville de Tanger, la maison communautaire des femmes : un lieu de formation et de parole leur donnant accès à une indépendance économique et intellectuelle. Le travail de Darna ne se réduit pas à une action tournée vers un public spécifique. C'est un projet politique qui engage une conception du citoyen, la conscience d'une société civile capable

de répondre sur le terrain au blocage des institutions politiques et à la retombée des espoirs de changement qu'avait fait naître la mort de Hassan II. Il faut rappeler que les Marocains sont encore les sujets du roi et que la liberté d'association ne date que de la fin des années 1980. Aussi, Darna n'a été reconnue d'utilité publique par l'État que près de cinq ans après sa création. Elle suscite par ailleurs beaucoup d'intérêt de la part de la Coopération espagnole qui, soucieuse de soutenir des structures qui peuvent contribuer à enrayer l'immigration clandestine, est l'une des principales sources de financement de l'association, avec l'Agence de développement du nord du Maroc et certaines entreprises de la zone industrielle de Tanger.

À l'époque de ma rencontre avec Yto Barrada (1999), Anaïs Masson menait un travail qui n'était pas sans rapport avec celui que j'avais eu l'idée d'entreprendre avec les adolescents de Marseille. Kussa J., d'origine gambienne, faisait partie du groupe d'immigrés sans papiers du 5-7 rue Jacques-Louvel-Tessier, dans le XI[e] arrondissement de Paris. Il avait montré à Anaïs un ensemble de photos de famille, des portraits réalisés en Gambie, puis en France. Il avait fait ces photographies sans aucune intention de les diffuser ; malgré cela, ses proches, parents et amis, clandestins comme lui, craignaient qu'on les y reconnaisse. Plutôt que d'essayer de les convaincre du contraire, Kussa les photographia « la tête coupée » (*p.6 et 153*).

Nous nous accordions sur l'intérêt de ces pratiques amateurs autant que sur la nécessité d'un travail avec leurs auteurs avant qu'elles ne fassent trop rapidement l'objet d'une exposition ou d'une diffusion publique, quelle qu'elle soit. C'est en rencontrant l'association Questions de regard, fin 1999, que nous avons pu imaginer la forme possible de ce travail et envisager les moyens de le concrétiser.

Questions de regard existait depuis deux ans. L'association avait été créée autour de l'idée d'un dispositif de travail précis : mettre en relation, sans les faire se rencontrer, deux groupes de pratique audiovisuelle et élaborer un objet artistique commun. Sylvie Berrier et Mathilde Mignon menaient à l'époque un projet de film vidéo avec un groupe d'adolescents incarcérés au centre de jeunes détenus de Fleury-Mérogis et une classe de collège à Paris. La rencontre avec Questions de regard nous a confirmé dans l'idée de travailler simultanément à Tanger et à Marseille. Fin 1999, nous avons trouvé la forme générale de notre projet : il s'agirait de proposer à des adolescents des associations Jeunes errants et Darna de photographier la ville dans laquelle ils vivent, et d'échanger ces images par notre intermédiaire. Nous avons imaginé organiser huit ateliers de quinze jours chacun, en alternance dans les deux villes. Les financements que nous avons obtenus, après plus d'une année de recherche, sont hétérogènes ; ils proviennent essentiellement de fonds publics français, à l'échelle locale ou nationale, mais également de fonds européens, et relèvent pour une large part de budgets de la culture et de la politique de la ville. Nous envisagions que le travail donne lieu à une exposition et à une publication. Mais nous n'en étions pas sûrs. L'écriture d'un projet nous avait permis de mieux définir nos intentions. En revanche, le cadre que nous posions semblait suffisamment fort pour que nous nous gardions de définir plus le contenu du travail. L'enjeu n'était pas d'exécuter un projet pensé *a priori,* mais de savoir nous adapter aux circonstances et aux événements. La tentative primait sur la forme finale, qui restait ouverte.

---

1. Source : rapport de Angélina Etiemble pour le compte de la direction de la Population et des Migrations, «Les mineurs isolés étrangers en France», dont une synthèse est publiée dans la revue *Migrations, études* n°109, septembre-octobre 2002.

2. Source : rapport du docteur Odile Diamant-Berger, revue *Justice*, novembre 2000.

3. Sur ces questions, se reporter au rapport sur le respect de la convention internationale des droits de l'enfant par la France, établi chaque année par l'association *Défense des enfants International-France* (www.globenet.org/enfant), au rapport de Angélina Etiemble, mentionné ci-dessus, et à l'article de Élodie Ficot « Les réponses des professionnels face aux mineurs étrangers isolés », paru dans la revue *Hommes et migrations*, n°1241, janvier-février 2003.

4. Comme depuis quelques années déjà, une permanence était également assurée au tribunal, ainsi que des visites auprès des mineurs incarcérés à la maison d'arrêt de Luynes.

LA COMPAGNIE
لا كمبانيي
PORTE D'AIX
باب إكس
GARE
ST-CHARLES
محطّة سان شارل
MARSEILLE
مرسيليا
BELSUNCE
بلاسنس
GAMBETTA
غامبتا
VIEUX PORT
الميناء القديم
CANEBIÈRE
كانبيار

Travailler ensemble

Anaïs Masson

Marseille, février-mars 2001

Journal. Jeudi 22 février
Second séjour de préparation. Premier repas avec le groupe des moins de quinze ans de Jeunes errants. Fatahdine, Algérois, tout de Levi's vêtu, bras gauche abîmé (brûlures de cigarette infectées, entailles recousues). Il nous montre une inscription qu'il s'est lui-même tatouée au couteau sur la jambe: NFMAT signifie « Nassera et Fatahdine, ma Maman Avant Tout ». Taches de rousseur. Dents abîmées. Parle un peu le français. Parle en arabe avec Yto. Sa mère, assassinée à ses côtés, un soir à Alger, alors qu'elle l'emmenait chez un dentiste. Il veut aller rejoindre son oncle maternel près de Malaga en Espagne, il ne le connaît pas. Il a sur lui une ordonnance de placement à Jeunes errants pour délit de vol, signée par le juge. C'est son seul papier d'identité valable en France. Son éducatrice lui explique que ce n'est pas malin de s'en servir en cas de contrôle.
Hassan, Casablancais : tresses, walkman en permanence sur les oreilles.
Il est énervé, il ne veut pas s'asseoir, il soulève la table tout en parlant à l'assistante sociale. Il est fatigué d'attendre. Ce soir il a bu, il est violent.
Il est impatient d'apprendre. Pas d'école au Maroc. Il est venu en France pour ça. Et on lui dit pour le moment qu'il n'y a pas d'école pour lui. Pas d'école, pas de foyer, pas de formation. On lui dit d'attendre mais il n'a pas la vie devant lui. La France, c'est la loi et l'argent. Il parle de l'étrange et de l'étrangeté. Il parle du vide.
L'assistante sociale apprend à Abderrahim qu'il est plus jeune qu'il ne le croyait. Elle vient de recevoir son extrait d'acte de naissance. Il n'a pas encore quinze ans. Il peut faire une demande pour la formation qu'il aimerait suivre. Il est content.
Peu après, dans un coin de la salle, il s'est effondré sur la table. L'éducatrice tente de le réveiller. Il tombe par terre. Il pue la bière. Début de coma éthylique.
Les pompiers. Il a beaucoup bu, il a fumé. Hassan dit que c'est parce qu'ils sont fatigués d'attendre. Ils n'avaient rien à faire, ils s'emmerdaient, ils ont tué le temps.
Sommes-nous bien sûrs d'avoir quelque chose à faire là ?

Du temps passe. Tout se calme un peu. Yto annonce qu'on prépare un projet d'ateliers photographiques avec eux. Fatahdine raconte qu'il a perdu la seule photo d'identité qu'il avait de sa mère, mais qu'il conserve encore une photo de lui tenant cette photo à la main. Il demande si nous pourrons récupérer le visage de sa mère.

Premier atelier. Depuis plusieurs mois déjà, Jeunes errants ne disposait plus de lieu en centre-ville (*voir p.15*). Nous refusions l'idée de travailler dehors. Nous avions contacté La Compagnie, un collectif d'artistes situé à Belsunce, un quartier du centre-ville proche de la gare Saint-Charles (*p.12*). Ils disposaient de vastes locaux et d'un laboratoire de tirage noir et blanc ; après la lecture du projet, ils avaient accepté d'accueillir les ateliers. Tous les garçons de Jeunes errants étaient logés à l'hôtel. Les seuls moments de rencontre, par groupe, avaient lieu lors des repas, dans des petits restaurants du centre-ville ; ensuite tout le monde s'éparpillait, les éducateurs se mobilisaient sur les urgences. Quelques jeunes suivaient des formations ou étaient scolarisés, mais la plupart attendaient une réponse concernant leur placement ou leur orientation. Nous sommes donc passés de snack en snack pour annoncer notre présence et proposer à chacun de nous rejoindre à La Compagnie, qu'ils ne connaissaient pas. Face à nous il n'y avait pas un groupe mais des individus, parfois mécontents d'être en présence les uns des autres. Algériens et Marocains ne se mélangeaient guère. Cette séparation existait à l'échelle de la ville : la porte d'Aix était le territoire des Algériens et les allées Gambetta celui des Marocains. D'autre part, nous avons très vite compris que leur rythme n'était pas le même que le nôtre. Nous habitions tous les trois à Paris. Nous étions venus à Marseille spécialement pour eux. Nous avions projeté de travailler intensément avec un groupe, plusieurs heures par jour pendant deux semaines. Mais la plupart d'entre eux étaient à la fois désœuvrés et incapables de se projeter dans le temps, et quasiment tous manifestaient une méfiance à notre égard. C'est dans ce contexte que nous avons commencé à travailler avec plusieurs adolescents, jamais le matin parce qu'ils dormaient tard.
Les premiers jours nous ne nous connaissions pas et nous sommes sortis faire des photographies dans la ville, à plusieurs, ou en plusieurs groupes. Nous ne leur avons donné aucune consigne, seulement un appareil compact chacun, chargé en noir et blanc ou en couleur, selon leur envie. Il n'y avait pas d'obligation à faire des photos. Ils étaient tous venus clandestinement à Marseille ; la question de leur clandestinité allait inévitablement se poser au cours du travail. De plus, l'idée d'organiser un échange avec des jeunes Marocains restés au pays confrontait les jeunes de Marseille à ce qu'ils avaient quitté, à leur décision de s'exiler. Certains ont pu avoir l'impression qu'on allait les obliger à en parler. Plusieurs d'entre eux avaient des positions très tranchées : « Il faut montrer que ce n'est pas bien », « On ne peut pas montrer que certains volent, ce n'est pas possible », « Il ne faut pas venir en Europe ». Ils n'ont pas su se laisser aller, ils n'ont pas fait d'images. Ce que nous leur proposions était trop éloigné de leur pratique habituelle de la photographie, personnelle et rassurante. D'autres se sont posé moins de questions.

Farid R. s'est photographié à bout de bras, devant différents décors. Il a déclenché presque chaque fois le flash. Sans ciller, il s'envoyait dans les yeux cette lumière violente. Sur les images, sa figure est toute blanche, on voit à peine ses traits (*p.106-107*). De façon répétée, il s'est « brûlé » le visage. Le terme employé par les Marocains pour dire « immigrer » est l'équivalent arabe de « brûler ». Son corps disparaît devant des décors qui, eux,

Maxence Rifflet, bureaux de l'association Jeunes errants de fin 2000 à début 2002, La Rose, Marseille, mai 2001

ماكسنس ريفليه، مكاتب جمعيّة جونز ايرون، نهاية ٢٠٠٠- بداية ٢٠٠٢، لاروز، مرسيليا، ماي ٢٠٠١

demeurent bien visibles. Il a aussi photographié plusieurs camions, très vite, excité par leur ressemblance avec celui qu'il avait pris pour venir de Casablanca à Marseille ; puis des bateaux du vieux port, dont une épave repérable à sa bouée. La quatrième fois qu'il est venu à l'atelier, Farid est resté assis plus d'une heure alors qu'il ne tenait pas en place jusque-là. Nous avions récupéré les premiers cahiers de photos des uns et des autres et, au fur et à mesure, nous les avions accrochés au mur. Chacun pouvait les consulter, y revenir, en parler. Pour expérimenter des associations d'images, sans défaire les cahiers, nous en avons photocopié les pages. De mauvaises reproductions noir et blanc des autoportraits de Farid étaient étalées, parmi d'autres, sur une table de travail. En les voyant, Farid est devenu une petite tornade. Il n'écoutait plus personne. Il parlait de police et passait d'une pièce à l'autre. Il est parti sans que personne n'ait pu le raisonner. Les pratiques anthropométriques de la police l'obsédaient. Nous n'y avions pas pensé.

Rushdi B. était silencieux et méfiant avec nous depuis le premier jour. Il a finalement accepté de s'emparer d'un appareil et a filé, joyeux, faire des photos avec Othman B. Nous les avons accompagnés avec leur éducateur. En découvrant ses images le surlendemain, il s'est renfermé au point de se cacher le visage et de ne plus nous adresser la parole. Parmi ses photographies, on distinguait deux séries, l'une de motos, l'autre qui montrait sa main s'apprêtant à voler dans une poche ou dans un sac (*p.100-101*) ; et une photographie de contravention sur un pare-brise. Images d'objets désirés, images de vol et de risque pénal. Il n'a pas voulu s'aventurer plus loin avec nous. Il était content, à la fin de l'atelier, de récupérer son cahier.

Au début, quasiment tous étaient avares de paroles. Ils ne laissaient rien dépasser, probablement par souci et par habitude de n'offrir aucune prise. Nous trouvions qu'ils glissaient. Ils ne nous connaissaient pas et doutaient de la raison pour laquelle nous voulions les rencontrer. Beaucoup avaient décidé, à la suite d'une mauvaise expérience, de refuser tout rapport avec des journalistes. Pour eux, la photographie était synonyme de reportage quand elle n'était pas une pratique personnelle, familiale ou amicale. Ce que nous leur proposions ne correspondait à rien de connu pour eux. Ils n'étaient plus dans leur pays, la langue commune n'était plus la leur et ils maniaient mal le français. Parmi nous, seule Yto parlait l'arabe, Maxence et moi l'apprenions lentement. La parole n'était pas simple mais ce n'était pas qu'une question de langue. Si les adolescents étaient régulièrement sollicités par des journalistes et interrogés par la police, c'est en premier lieu à Jeunes errants et en présence du juge des enfants qu'on les incitait à parler. Le principal souci de l'association était de reconstituer avec chacun les étapes de son histoire, et ce récit déterminait les propositions légales qu'elle était en mesure de leur faire. Ils devaient exposer leurs difficultés, convaincre. Ils étaient conduits à adapter, transformer, voire renier leur propre histoire. Ils savaient que leur prise en charge en dépendait. Notre démarche, dans un premier temps au moins, est parfois venue rejouer ce phénomène et transformer involontairement une invitation au récit en une injonction à parler.

Othman B. a photographié ce qu'il aimait. Pour lui, certaines choses méritaient d'être photographiées, d'autres non. Pas de saleté, pas de gens indésirables. Peu de sol et jamais d'à-côté. Seulement des choses clinquantes, brillantes, verticales, érigées, centrées. Il aimait la nature, les monuments en pierre, les vêtements et les paysages enneigés. Au terme du premier atelier, Othman a mis en scène une image horizontale : sur un lit, des vêtements de marque sont assemblés en forme de bonhomme – casquette, blouson, pantalon et chaussures. L'espace laissé au sol, sous le lit, fait flotter la sorte de pantin. Le corps est absent. Reste la peau, le déguisement, la carapace (*p.95*).

Mardi 27 mars

Depuis hier, grève des transports. Othman ne peut se rendre à ses cours. Il vient travailler avec nous, développer sa pellicule faite pendant le week-end. Quand il sort du labo avec Maxence, il est stupéfait d'y avoir passé tant de temps, l'air de rien. La parole se lâche, la méfiance aussi. On commence à le voir sourire.
Il a une bonne nouvelle : un foyer de Martigues l'accueille. Sur sa planche contact, il choisit des images. Il y a cette photo étonnante des habits sur le lit. Il ne la choisit pas, nous lui proposons de la tirer tout de même. Nous avons envie de la voir. Il n'est pas contre, mais semble la trouver plutôt ridicule. Il décide de revenir demain tirer trois images.

Sofien N., jeune Algérien de Batna, s'est immédiatement enthousiasmé pour le projet. L'échange avec Tanger l'a laissé indifférent. En revanche, il avait envie de faire des photos. Il a couru à sa chambre d'hôtel et en a ramené trois albums, remplis de portraits et de montages de photos de famille et d'amis. Je me souviens notamment d'un autoportrait au téléphone, sur lequel il avait collé, relié au combiné, un petit photomaton de sa mère. Il s'est vite servi de l'appareil, jouant surtout à photographier des inconnus dans la rue. Bavard, s'exprimant dans un bon français, il m'a très vite dit que la photo l'amusait mais qu'il aimerait trouver de l'aide pour écrire un livre.

Samedi 31 mars

Depuis trois jours, Sofien se joint à nous plus régulièrement. Lui, Mourad et Abdullah ont beaucoup apprécié les projections de diapositives, en particulier celle du travail d'Yto qui a suscité une discussion vive et longue sur le Maroc, la politique, les différences entre le Maroc et l'Algérie. Sofien a voulu tirer ses photos. Je me suis retrouvée avec lui dans le labo ; nous avons développé ses deux films, tiré ses planches contact et quelques images. Depuis quinze jours, il parle avec aisance, il montre beaucoup d'assurance et de sympathie. Dans la pièce sombre éclairée à l'ampoule rouge, il continue de parler avec la même facilité mais en vient à des choses qui le touchent de plus près. Avant même que je m'en aperçoive, il commence à raconter en pleurant l'histoire qu'il appelle

« la vraie histoire », d'une traite. J'écoute, émue, étonnée de la situation. Il me demande de n'en parler à personne. Il a perdu sa frime, il est plein de rancœur, il est recroquevillé comme un enfant dans un coin du laboratoire et parle en pleurant. Il dit que c'est le destin qui a voulu ça, qu'il n'y est pour rien. Adolescent, il a eu à compter sur lui seul, à devenir grand trop tôt. Je suis face à quelqu'un qui a à faire avec son père. Sofien a réussi, jusque-là, à tenir un autre discours, vraisemblablement moins douloureux à exposer, à répéter. Pourquoi dévoile-t-il ses secrets ? Pourquoi raconte-t-il sa vie à ce moment-là ? La photo fait parler. Le laboratoire devient facilement un lieu de parole. Je ne suis ni éducatrice ni assistante sociale ni juge. Il n'a à me convaincre de rien. Ce qu'il me raconte ne va pas servir.

Le soir, place Gambetta, en allant au cinéma. Scène de lynchage populaire discrètement autorisée par quelques policiers. La victime est un jeune Marocain de Jeunes errants que nous ne connaissons que de vue. Plusieurs hommes musclés lui décochent tour à tour des coups de poing puis de pied dans la mâchoire sous les applaudissements des voisins et passants, pour la plupart d'origine algérienne. Ceux qui n'applaudissent pas disent comprendre l'exaspération de ceux qui passent à l'acte. Nous ne comprenons rien. Un policier que Maxence interpelle lui répond : « Ils le cherchent bien, je ne vais pas m'apitoyer. » Il finit par embarquer le jeune, et non les agresseurs, peut-être pour le protéger. Deux camionnettes de boucher arrivent, les hommes musclés veulent désormais embarquer « tous les petits Marocains ». Les spectateurs continuent à applaudir. Une femme s'exclame : « On va manger des merguez marocaines la semaine prochaine ! » Une autre crie aux jeunes : « Allez-vous-en ! Partez ! Vite ! » Yto note le numéro des plaques d'immatriculation et tente de rappeler les policiers. Maxence joint Jeunes errants. Moi, je n'arrive à rien faire. Ça finit par s'arrêter. Je ne sais plus comment. J'ai voulu me renseigner auprès de spectateurs sur les motifs du lynchage. Les hommes musclés sont de la famille d'une jeune femme enceinte, agressée la veille au couteau par un jeune Marocain clandestin, pour son argent ; ils sont venus la venger. Nous savons pourtant que le jeune concerné est en détention depuis la nuit dernière, pour cette affaire.

Tanger, avril 2001

À Darna, la situation et les conditions de travail n'avaient rien de commun avec celles de Marseille. L'atelier photo se déroulait dans les locaux de la maison communautaire des jeunes, une ancienne école d'architecture hispano-mauresque datant de l'époque où Tanger était une zone internationale. C'est une grande maison bleue constituée de trois corps de bâtiment, d'un jardin et d'une cour. Elle domine le détroit. Par temps clair, on voit les côtes espagnoles (*p.141*). Nous travaillions au milieu des ateliers de formation et des cours d'alphabétisation, là où les jeunes venaient, vivaient, même quand nous n'étions pas là (*p.20*). À Marseille, les adolescents de Jeunes errants nous avaient opposé une distance méfiante, ici nous étions sollicités sans cesse. Dès le premier jour, près d'une centaine d'adolescents de douze à dix-sept ans ont voulu faire des photos. Aucun d'entre eux n'en avait jamais vraiment eu l'occasion. Tous réclamaient : « Photographie-moi ! Photographie-nous ! », puis rapidement « Inscris-moi ! Inscris-moi à ton cours ! ». À Darna, des photos étaient prises lors des fêtes et événements, les images étaient ensuite affichées sur des panneaux et les portraits disparaissaient souvent. Il y avait un besoin, un appétit d'images. Nous avons dû constituer un groupe restreint d'une douzaine d'élèves. Les responsables demandaient que notre intervention n'interrompe pas l'activité de l'école. Nous avons choisi, avec eux et les formateurs, des adolescents de divers ateliers qui pouvaient suspendre leur apprentissage sans trop de conséquence ou qui, découragés, étaient sur le point d'abandonner. Nous avons aussi mélangé les pensionnaires du dortoir et les élèves qui rentraient chez eux le soir, dont deux filles.
Abdelghani Bouziane et Othman Sihab sont rapidement devenus des personnages clés du projet. Âgés d'une vingtaine d'années, ils commençaient tous deux à prendre quelques responsabilités au sein de l'association. Abdelghani assistait le responsable de l'atelier théâtre et résolvait déjà bien des problèmes par le bricolage et l'invention. Il était un voisin de la famille d'Yto, chez qui nous habitions. Othman vivait à Darna auprès des jeunes du dortoir ; il supervisait le chantier du refuge après avoir été un élève du centre de jour et de l'école. Nous avions toujours pensé que des éducateurs nous accompagneraient dans notre travail avec les adolescents, à Tanger comme à Marseille, mais cela n'avait pas pu être prévu. Abdelghani et Othman manifestaient leur envie de faire partie du groupe de l'atelier photo et étaient prêts à y consacrer du temps.

Nous avons fait part du projet au groupe dès le premier jour. Ils voulaient tous en être, sans même savoir à quoi s'en tenir. Nous leur avons raconté que nous avions commencé à travailler à Marseille, avec des jeunes Marocains et Algériens venus clandestinement en France. Ils ont écouté avec encore plus d'attention. Ils idéalisaient à tel point les « h'regas » que nous avons décidé de ne pas leur montrer les images faites à Marseille avant qu'ils ne fassent leur propre expérience photographique. Nous avons sorti les appareils, expliqué leur fonctionnement et évoqué la possibilité de développer le noir et blanc dans le laboratoire, récemment aménagé dans un ancien hammam du bâtiment. Nous sommes

Maxence Rifflet, atelier de menuiserie de la maison communautaire des jeunes, Darna, Tanger, juin 2003

ماكسنس ريفليه، ورشة النّجارة في المنزل الجماعي للشّباب، دارنا، طنجة، جوان ٢٠٠٣

sortis faire des photos par petits groupes dans la ville, en suivant des itinéraires définis par eux. Aucun ne savait lire un plan. Un seul savait situer le Maroc et Tanger sur une carte du monde. Leur connaissance de la ville était concrète, passait par l'expérience. Beaucoup ont eu le réflexe ou l'envie d'aller photographier des lieux marginaux, périphériques, familiers. Sur la route, ils s'arrêtaient à peine pour regarder avant de photographier et photographiaient parfois tous la même chose. Réunis plus tard autour d'une grande table, nous avons discuté. Qu'avaient-ils vu lors de nos promenades ? Que pensaient-ils avoir photographié, et comment ? Très vite, les idées et le vocabulaire furent épuisés, ils avaient du mal à parler des lieux qu'ils avaient traversés. Ils employaient les mots décor, nature, ville, gens. Quelle nature ? Quel décor ? Que veut dire décor ? Ils ne réussissaient pas à préciser et le mot servait aussi bien à désigner un paysage, un magasin ou une maison. Tout était *décor*.
Quand nous découvrions les photographies de chacun, assis autour d'une table, ils regardaient à peine chaque image. Ils voulaient les voir toutes, savoir vite si elles étaient bonnes. Quelle que soit la réponse, aucun débat n'avait lieu et on passait à la photo suivante. Ils attendaient un exemple de « la » bonne photo. Dans les autres ateliers, l'apprentissage consistait à copier des modèles, pour que le métier rentre. Il fallait leur dire que nous voulions travailler différemment. Nous attendions d'eux qu'ils fassent leur propre expérience avec la photographie et qu'ils essaient de trouver une attitude critique. Nous ne pouvions pas le leur dire en ces termes, au début. Ils n'avaient pas confiance en ce qu'ils disaient. Le contenu de leurs images nous intéressait, nous le leur disions ; « bonne ou mauvaise » n'était pas la question. Par ailleurs, nous passions du temps dans le laboratoire à leur apprendre à développer et à tirer leurs images noir et blanc, ce qui était une façon de répondre à leur demande de transmission d'un savoir-faire.

Ils ont tous fait beaucoup d'images, comme pour étancher une soif. Nous savions que toutes ces images – vite faites, faites pour être faites – n'étaient pas rien. Toutes ensemble, elles dessinaient un objet commun : l'état de la ville et l'expérience qu'ils en avaient. De 1923 à 1956, alors que le nord du Maroc était sous protectorat espagnol, Tanger a été transformée en zone internationale (États-Unis, Angleterre, Italie, Espagne et France) et la ville fortement marquée par un colonialisme économique et sexuel. De nombreux bâtiments à l'abandon datent de cette époque. Tanger a été longtemps délaissée par les pouvoirs centraux. Les quartiers périphériques, en construction permanente en raison de l'arrivée massive de nouveaux habitants pauvres venus des campagnes du Nord, se sont étendus tout autour de l'ancien centre international et de la vieille ville. Des habitats dits spontanés ou clandestins malgré leur visibilité – maisons de brique nue vite montées – se sont multipliés un peu partout. Depuis quelques années, l'État met en place une politique de logements sociaux. Des immeubles modernes et des hôtels chics ont également commencé à pousser le long de la corniche.
Darna est située sur le plateau du Marshan, un quartier résidentiel datant de l'époque internationale, proche de la Kasbah, et elle jouxte le quartier du Hafa, un quartier

pauvre, accroché à la falaise, face à la mer, constitué majoritairement d'habitats spontanés. Les adolescents venaient de ce quartier ou d'autres similaires, certains avaient vécu dans la rue. Ils connaissaient bien tous ces endroits et commençaient à les photographier. Othman Sihab s'est promené dans Tanger à la recherche de points de vue sur la ville. Khaled Bouharat, Hicham El Houadi et Lhassen Rouni ont photographié leurs quartiers, Dradeb et Beni Makada ; Hicham a continué hors de Tanger puis dans un cimetière. Yassine Hassani a photographié les villas du Marshan, et plus particulièrement leurs portes (*p.66-67*). Othman Zouaoudi, qui vivait au Hafa, s'est photographié dans sa chambre et devant la télé. Leïla Alilou a fait trois images chez elle et ne voulut pas en faire d'autres ; sa planche contact noir et blanc montre un lit, un salon marocain et des fleurs en plastique. Elle ne pouvait rien en dire. Dès qu'on leur posait une question, les deux filles du groupe devenaient particulièrement silencieuses, « verrouillées » disions-nous, encore plus que les garçons. Avec le temps, ils ne s'étonnaient plus qu'on leur demande de leurs nouvelles, ils s'autorisaient à dire ce qui leur passait par la tête, à parler de leurs images et de celles des autres. Ce n'était pas simple. Lors d'une séance de projection de diapositives, un garçon qui avait la gale et fuguait du dortoir la nuit, s'était endormi. À côté de lui, Lhassen demanda : « Et si je laisse l'appareil photo ouvert la nuit sous mon oreiller, ça photographie mon rêve ? » À deux reprises, nous avons projeté des images de l'histoire de la photographie ; ils ont parlé de ce qu'ils voyaient, ils ont vu des formes, au-delà des anecdotes.
Au moment de notre départ, cette fois comme les suivantes, ils nous lancèrent : « Rendez-vous à Marseille ! » Cela nous inquiétait et nous rappelait *notre* facilité à passer les frontières.

Marseille, mai 2001

La situation de Jeunes errants s'était dégradée. L'association voulait mettre fin à l'accueil hôtelier et ouvrir un foyer. Fin juin, elle allait se voir retirer l'autorisation d'accueillir quiconque. La transition demandait du temps, de la réorganisation et des financements. L'association cherchait des solutions de placement pour ceux dont elle avait encore la charge. La plupart des participants au premier atelier n'étaient plus là. Il n'y avait plus de repas communs. Maxence et un éducateur sont allés rencontrer les jeunes dans leurs chambres d'hôtel pour leur proposer de venir ou revenir à La Compagnie, faire des photographies et travailler ensemble pendant deux semaines. Nous avons débuté cet atelier par des discussions et des projections des images réalisées lors des deux ateliers précédents. Il y avait plusieurs types de réactions. Des commentaires ironiques, des sarcasmes envers les Tangérois, que les Casablancais appelaient « les paysans du Nord ». Certains remarquaient la différence du Maroc avec l'Algérie. D'autres portaient des jugements : « Ce n'est pas bien de montrer la misère. » Nous leur avons proposé de faire de nouvelles

images et de réfléchir à des mises en forme. Quelles étaient les images importantes ? Qu'en faire ? Comment les montrer ? Nous ne savions pas si ces questions étaient trop précipitées, mais rapidement deux d'entre eux sont revenus avec une idée précise en tête.

Saïd C. a ramené une série de portraits de lui, pris par un ami, dans les lieux par lesquels il était passé à son arrivée à Marseille. Il voulait raconter son histoire depuis son départ du Maroc. Maxence, surpris par sa facilité à parler, lui demanda la permission d'enregistrer. Dans un coin de La Compagnie, en retrait du groupe, ils parlèrent pendant plus d'une heure. Saïd voulut refaire de nouvelles photos, avec son ami. Une fois encore, il s'agissait essentiellement de portraits de lui dans les lieux ou devant les décors significatifs de son parcours : un camion remorque, plusieurs grilles du port, les bateaux vus de loin, le chemin de fer, un pont autoroutier, des immeubles du quartier Félix-Piat, des voitures brûlées, des encombrants sur la chaussée, le métro et les allées Gambetta. Il choisit d'en tirer certaines puis commença un montage de textes et d'images. Il voulait raconter son histoire depuis son envie de quitter le Maroc jusqu'à la désillusion de son arrivée en France. Il utilisa ses propres images et les associa à des photographies réalisées à Tanger. Deux d'entre elles prirent pour lui une grande importance : la photographie de deux adolescents assis sur un muret face à la mer, et celle d'un papier peint montrant un paysage montagneux enneigé. De la première, il disait : « Ils essaient de voir par-dessus la mer ce qu'est l'autre monde », et ajoutait sur la seconde : « Et ils rêvent à cet autre monde-là. » Au bout du quatrième jour, il s'essouffla dans la construction de son récit en images. Cela lui coûtait, ses efforts de concentration étaient manifestes. Nous savions qu'il ne cessait de travailler sa propre histoire. Il avait le nez dedans. C'est alors qu'il voulut aller photographier les jeunes qui dorment dans les trains, ceux qui ne sont ni en foyer ni à l'hôtel, « ceux dont personne ne s'occupe ». Le lendemain, il ne revint pas. Nous sommes allés le voir. L'appareil était cassé, disait-il. Il n'osait pas revenir. Malgré nos invitations répétées, il ne revint pas. Nous avons réécouté plusieurs fois son entretien (*p.73-86*). Il raconte son parcours depuis le jour où il est parti de Casablanca. Il parle du mensonge : celui de sa tante qui lui avait promis de l'accueillir, celui des images qu'elle lui avait envoyées au Maroc, et celui qui se cache dans ses propres « ça va » quand il téléphone à ses proches. Il parle de l'impasse dans laquelle il se trouve et des projets auxquels il peine à s'accrocher. Nous avons décidé de faire entendre son témoignage à Tanger.

Mourad L. amena avec lui un paquet de photos personnelles. Il avait fait partie du premier atelier. Clandestin lui aussi, il n'était pas de Jeunes errants. Dès son arrivée à Marseille, il avait été accueilli par son oncle et sa tante, il n'avait pas connu la vie de la rue. Il était majeur, et préoccupé par la situation des jeunes clandestins isolés. Il en connaissait plusieurs, passait du temps avec eux. C'est par l'intermédiaire d'Abdullah O. que nous nous étions rencontrés dès le premier atelier. Cette fois-ci, Mourad avait une idée en tête. Au Maroc, il avait commencé à noter des proverbes et des expressions populaires dans un cahier que sa mère avait un jour trouvé et jeté. Il formula l'envie de

reprendre cette idée et d'associer des proverbes à des images choisies parmi ses photos de famille ou parmi celles faites à Marseille et à Tanger. Aidé par la lecture d'un livre de proverbes marocains datant de 1930 *(Wit and wisdom in Morocco. A study of native proverbes*, Edward Westermarck et Shereef Abd-es-Salam El-Baqqali), il commença à associer textes et images (*p.108-112*). Ensemble, nous les avons rassemblés dans un petit recueil bricolé, intitulé *Et le magasin des défauts est ouvert* (du proverbe « Ma mère m'a porté sans défaut et le magasin des défauts est ouvert », que Mourad a associé à une photo de lui bébé). Le cahier contient notamment la photo d'une baguette de pain (faite par Hicham El Houadi dans l'atelier boulangerie de Darna) associée à une expression marocaine dont la traduction littérale est « photographier un morceau de pain » (ou, selon l'expression française, « gagner sa croûte »). Le mot arabe « photographier » vient du mot «imaginer» ; il signifie aussi désirer fortement. Imaginer un morceau de pain permet d'aller travailler. À Tanger, l'expression est courante. Nous l'avons souvent entendue, prononcée par des Tangérois, dans la rue, au cours de discussions. Mais quasiment personne n'entend le sens littéral. Nous l'avons gardée en tête et elle est devenue, un an après, le titre de l'exposition.

Pendant ce second atelier, les éducateurs ont à peine soutenu notre travail auprès des jeunes. Ils étaient chargés de trouver des solutions de placement individuel, dans différents foyers, parfois très éloignés les uns des autres ; ils étaient confrontés aux fugues de ceux qui revenaient inlassablement à Gambetta. Ils cherchaient à éviter qu'un groupe se constitue. À ce moment-là, nous ne savions plus s'ils souhaitaient continuer. Il y avait de moins en moins de monde à l'atelier. Une quinzaine d'adolescents étaient en prison (c'était sans doute un effet de la suspension des prises en charge). C'est à ce moment-là que nous avons organisé une présentation du travail dans l'espoir d'une discussion autour de la suite du projet. Mais aucun échange réel n'eut lieu.

Tanger, début juin 2001

À Darna, la maison communautaire des jeunes vivait sa dernière semaine de scolarité avant les vacances d'été. Une fermeture de trois mois allait laisser le temps aux équipes pédagogiques de faire le point sur une première année de fonctionnement et aux responsables de Darna de se consacrer à l'ouverture du refuge. Ce dernier était destiné à l'accueil des enfants des rues, dans un bâtiment mitoyen de la maison communautaire. Vingt à trente enfants y dormaient déjà dans un dortoir collectif, sur des matelas d'appoint. Plusieurs participants à l'atelier photo ne revinrent pas, dont les deux filles. La suspension des ateliers de formation leur permettait de trouver un petit boulot d'été. Certains avaient cédé à la pression familiale et abandonné leur apprentissage dès les premières bases acquises, pour partir en usine. Quelques garçons du refuge nous rejoignirent.
Othman Sihab était contrarié par le caractère dispersé du premier atelier : trop d'images avaient été faites, chacun avait trop tâtonné. Pourquoi n'avions-nous pas tout simplement expliqué la lumière ou la composition ? Il comprenait qu'il ne devait pas seulement s'agir d'image mais d'expérience, mais il n'aimait ni le désordre ni le flottement. Cette fois encore, nous n'avions prévu ni programme ni exercices pratiques, mais nous arrivions avec des propositions de travail dont ils allaient ou non se saisir : reprendre leurs images et celles de Marseille, tout en continuant à photographier durant deux semaines.

Ils découvrirent ce qui avait été fait à Marseille. Le témoignage de Saïd C. les intéressa et donna lieu à une longue discussion. Que signifiaient les « ça va » prononcés par les émigrés quand ils téléphonent au pays ? Fallait-il partir ? La plupart d'entre eux étaient directement confrontés à la question, ils en parlaient avec leurs proches, parents et amis. Ceux qui voulaient rester avaient plus de mal à défendre leur point de vue que ceux qui voulaient partir. Nous avons projeté les images de Marseille sans commentaires. Parfois, ils doutaient qu'il s'agissait de la France : les rues étaient trop sales. Tout n'était pas montré (les nouvelles voitures, les théâtres, cinémas et cafés, la nature, les petits avions personnels...) ; on leur cachait quelque chose, on cherchait à les dissuader de partir. Une image fut beaucoup commentée : un portrait de Saïd C. assis sur un matelas dans la rue, au milieu d'encombrants. Il l'avait faite pour illustrer son désenchantement : à peine sorti du port, il avait compris qu'il n'était pas dans un autre monde. Pour les jeunes de Darna, il s'agissait forcément d'un pays riche : « Au Maroc, personne ne jette d'objets en si bon état. » Ils ne lisaient pas l'image de Saïd comme celui-ci l'avait imaginé. Certains proverbes choisis par Mourad L. furent l'objet d'interprétations diverses. « Fais un fils et jette-le à la mer », fit dire à l'un : « Les filles sont plus importantes que les garçons, ils ne servent à rien, on peut les jeter », et à un autre : « Quand on est dans le ventre de sa mère, on nage dans le bonheur ». Ils laissaient de côté la signification courante : « Un garçon réussira toujours à s'en sortir », donnée par l'ouvrage anthropologique de 1930. Un autre proverbe, « Le pays où les pierres te connaissent est meilleur que le pays où les gens te connaissent », évoqua à Othman Sihab les hommes qui passent leur temps à attendre,

Yto Barrada, Tarek El Hichou et Yassine Hassani photographient dans la ville, Tanger, décembre 2001

إطّـو بـرادة، طـارق الـهـيشـو ويـاسين الحسّـاني يلتقطان الصّور في المدينة، طنجة، ديسمبر ٢٠٠١

ceux qui tiennent le mur. Amusé, il répondit : « C'est ça, reste sur ta pierre aussi longtemps qu'elle ne te connaîtra pas ! »

Les garçons de Darna étaient à la fois fascinés par les images et capables d'une certaine liberté de jeu et de montage. Dans l'atelier, nous avons cherché à privilégier ce travail sur la forme. Nous avons aussi continué à travailler avec eux dans la ville. Othman Zouaoudi parlait sans cesse du quartier du Hafa, de son évolution et de son état. Il prit toute une série d'images pour nous expliquer la différence entre les maisons légales et les maisons dites clandestines (*p.48-51*). Quelques-uns se mirent à découper et assembler des photos pour recréer des personnages, à faire parler des images à l'aide de bulles attribuées à un visage ou aux différentes fenêtres d'un immeuble. C'est ainsi qu'est né le photomontage des deux garçons assis sur un muret face à la mer, l'un rêvant aux repas familiaux, l'autre à des contrées lointaines (*p.68-69*).
Après quelques jours de travail, Omar Youssoufi et Adil Mechkour annoncèrent très sérieusement leur désir de photographier les « h'regas » aux alentours du port. Tarek El Hichou décida de les accompagner. Ces trois garçons du refuge partirent ensemble. Les images d'Adil montraient des bateaux du port, des containers et quelques candidats à l'immigration clandestine. Celles de Tarek étaient des autoportraits, des scènes de vie dans la rue et des vues de sols, d'espaces abandonnés (*p.60-61*). Omar photographia des enfants en train de sniffer, des adultes dormant par terre et des pêcheurs se reposant sur leurs filets. À notre question : « Quelle est la différence entre les *h'regas* (les brûleurs) et les *chemkaras* (les sniffeurs) ? », il répondit : « Ils sont descendus en ville pour brûler et ils sont devenus des *chemkaras*. En voulant être *h'regas*, ils deviennent *chemkaras*. Diluant. Dissolution. Ils rêvent. Ils ne détesteraient pas être en Espagne. » Puis, s'adressant à la photographie d'un jeune endormi, il dit : « Réveille-toi ! » Dès le lendemain, Omar voulut continuer en couleur et repartit avec Tarek, qu'il mit en scène dans ses images (*p.52-53*). Il fit aussi quelques photos de la corniche, qui abrite de nombreux immeubles et hôtels chics, près desquels des enfants dorment (*p.63*). Pour répondre à notre question « Pourquoi ces images ? », Omar se mit à en disposer certaines sur la table de travail, d'un geste rapide, feignant l'évidence. C'est ainsi qu'il commença ses montages, sous forme de diptyques ou triptyques : pour nous expliquer, en images, sa lecture des images.

L'un des adolescents du groupe fuyait toute proximité avec nous, surtout avec Maxence. Il lui était impossible de travailler dans le laboratoire, par exemple. Nous pensions que sa distance méfiante envers les adultes, et surtout envers les hommes, résultait des abus sexuels dont il était ou avait été victime. Nous savions que les garçons du refuge étaient confrontés à ces violences, passées ou présentes. Il nous arrivait d'en parler entre nous, et avec Mounira Bouzid El Alami, mais jamais ouvertement avec eux. Nous ne voulions pas les accabler de nos questions, les faire fuir.
Un autre garçon, qui avait participé au premier atelier, était retombé dans la colle et entraînait des plus petits avec lui ; la colle était interdite au refuge et il disparut plusieurs

jours avant de revenir, blessé, la tête lacérée de la joue jusqu'à l'arrière du crâne. Les deux jeunes frères d'un troisième garçon du groupe allaient et venaient entre Darna et la rue, dans un lien lâche à l'association. C'est Othman Sihab qui, étant donné son propre parcours, fut chargé d'un travail de rue la nuit : il s'agissait de garder un contact avec les enfants qui ne venaient pas à Darna ou qui ne parvenaient pas à y rester.
Nous ne cherchions ni à éviter, ni à provoquer les questions de violence (physique, psychique, sexuelle, familiale, sociale, économique). Nous étions conscients que notre proposition invitait ces adolescents à raconter, mais nous ne voulions pas forcer le récit. Un enfant des rues peut parler d'autre chose que des enfants des rues. Ce n'est pas tant un regard sur eux-mêmes que nous sollicitions que leur regard sur le monde. Il s'agissait pour nous de laisser la place à leurs récits personnels, sans jamais les y enfermer.

Marseille, fin juin - début juillet 2001

La plupart des garçons jusqu'alors pris en charge par Jeunes errants étaient désormais placés dans des foyers de la Protection judiciaire de la jeunesse des Bouches-du-Rhône, de Vitrolles à Martigues. Les éducateurs de Jeunes errants, en effectif réduit, travaillaient en lien avec ces foyers et renforçaient le suivi des mineurs incarcérés. En accord avec eux, nous avons contacté plusieurs foyers pour proposer aux jeunes de poursuivre l'atelier. Aucun responsable ou éducateur ne prit connaissance du projet ; leurs réponses étaient soit administratives (demande de convention), soit purement désintéressées (« Il fait ce qu'il veut de son temps libre, je n'ai même pas besoin de le savoir »). Cinq garçons accueillis dans trois foyers différents sont venus durant deux semaines à La Compagnie. Les vacances scolaires commençaient, leur formation était suspendue, ils avaient du temps devant eux. Ils ont commencé par fouiller dans la dizaine de boîtes de photographies accumulées, ont sorti certaines images, les ont étalées sur les tables et en ont accroché au mur. Ils ont reconnu certains jeunes et nous ont donné des nouvelles d'autres que l'on ne voyait plus. Une discussion a commencé. Pourquoi avoir choisi telle ou telle image ? Pourquoi avoir écarté les autres ? Que montrent-elles ? Chacun répondait un peu. Ils se coupaient régulièrement la parole, agacés du piétinement de la discussion. « Pourquoi demandez-vous l'avis d'Hamid ? Je vous ai déjà répondu. » Hamid C. était souvent interrompu ou moqué parce qu'il cherchait ses mots. Ils en sont venus à dire, d'eux-mêmes, ce qu'ils avaient envie de photographier, ce qui manquait : Gambetta, le Vieux-Port, les foyers, la façon dont vivent les Marocains à Marseille. Hamid L., très critique, pointait ce qui n'aurait pas dû être photographié. Dès les premiers jours, ils ont beaucoup parlé entre eux et avec nous.

Nous commencions à être très intrigués par l'emploi du terme « jeunes errants » à Marseille. Il recouvrait des identités très différentes autour de celle du « jeune Arabe en baskets ». L'errance en était réduite à peu. Nous avons fini par poser la question aux garçons du groupe : « Que veut dire "jeunes errants" ? » C'est alors que nous avons découvert, stupéfaits, qu'ils entendaient soit « jeunes zéros », soit « jeunes héros », et ignoraient totalement le mot errant. L'étymologie de ce dernier donne pourtant raison aux uns et aux autres puisque, dans l'usage, l'errance des grands voyages s'est peu à peu dissipée au profit de l'errance comme désœuvrement, par rapprochement avec le terme erreur.

Les adolescents de Jeunes errants avaient souvent eu tendance à se plaindre auprès de nous ou auprès d'un éducateur pendant les temps d'atelier. Ils avaient réclamé de nouvelles chaussures, de l'argent de poche, un meilleur foyer ou un autre hôtel… Nous avions jusque-là considéré cela comme des caprices qui devaient être adressés ailleurs, aux éducateurs. Face à cet évitement, à ce refus d'entendre, plusieurs d'entre eux s'en étaient allés. Cette fois-ci encore, ils se sont plaints à plusieurs reprises, des éducateurs et des activités. Sans prendre parti ni trouver de solution, le simple fait d'écouter permit, après un temps, de revenir ensemble aux images. À cause de cela, mais aussi parce que les jeunes étaient désormais en foyer, en sécurité, le troisième atelier se déroula très différemment : leur régularité, la plus grande simplicité de nos échanges et leur disponibilité d'esprit rendirent possible l'élaboration de formes.

Vendredi 6 juillet
Ce matin, Youssef et Hamid n'arrivent pas. Une éducatrice de leur foyer téléphone et nous prévient : elle ne sait pas s'ils viendront, ils ont été insupportables ce matin. Ils ne voulaient pas sortir de leur chambre, refusaient le panier repas et ont réclamé de l'argent pour déjeuner dehors. Ils sont partis du foyer, furieux contre elle. « Sans doute vont-ils plutôt aller à la plage… »
Peu de temps après, Youssef et Hamid entrent à La Compagnie, énervés. Pendant une demi-heure, ils racontent la nourriture dégueulasse, la pizza froide du dîner de la veille, les interdictions de manger entre les repas quand ils ont faim. Un des jeunes du foyer a voulu prendre du lait et du chocolat un des derniers soirs, les éducateurs ont refusé, le jeune s'est énervé, il est devenu violent, les responsables ont appelé les flics. Pourquoi n'ont-ils pas ouvert le frigo ? Yassine les nargue en racontant que dans son foyer, les cuisiniers prennent soin d'eux et que le frigo n'est pas sous clé, puis ils commencent une énumération de tous les plats marocains qui leur manquent.

Pour chacun d'entre eux, ou presque, la pratique photographique commencée en ville s'est poursuivie puis cantonnée à leur lieu de vie. Le foyer, longtemps attendu, acquiert une dimension particulière. Saïd M. commença par photographier la Canebière, entre le Vieux-Port et Gambetta (*p.103*). Rapidement, il en vint aux autoportraits. À bout de

bras ou avec le retardateur, il se photographia dans tous les coins de son foyer, avec tous ses vêtements et sous toutes les coutures. Accumulés, les autoportraits forment une série à la fois drôle et effrayante. Il a pris un plaisir fou, narcissique, à se photographier avec autant d'accessoires, devant tant de décors, qui n'étaient plus fantasmés mais bien réels. Yassine T. voulut documenter la vie des Marocains à Marseille. Après avoir fait quelques portraits à la plage du Prado puis à la terrasse d'un café sur les allées Gambetta, il termina sa pellicule au foyer. Il s'étonna de notre plus grand intérêt pour ces dernières images. Les jours suivants, il continua à photographier dans son foyer et saisit toute une série d'objets (*p.89-94*) : le meuble télé, son armoire (ouverte, fermée, entrouverte), son étagère vide, son bureau, son lit défait, son nombril, les charnières et les barreaux de sa fenêtre. Il photographia une dizaine de fois (à différents endroits, en noir et blanc et en couleur) une plaque de bois gravée de dessins et de mots arabes et français : « Je t'aime ma mère. Je pète les plombs. Je deviens fou. » Ces dernières images témoignent de sa vie à Marseille, très différemment des portraits de ses amis. Il semble qu'il se soit laissé aller, en abandonnant ses certitudes sur les bons sujets, en se débarrassant d'une certaine idée de maîtrise, très prégnante dans ses propos.

Au fil des discussions, les garçons racontaient et confrontaient de plus en plus leurs expériences. Peu avant la fin de l'atelier, ils ont regretté qu'on n'ait pas fait un film ensemble, plutôt que des photos. « Au moins, un film raconte une histoire. » Maxence filma quelques images, les unes après les autres, pour montrer que nous pouvions faire avec ce que nous avions : des photographies et des voix. Très rapidement, trois d'entre eux se lancèrent chacun dans l'élaboration d'une séquence. Guidés par l'histoire qu'ils avaient en tête, toujours liée à leur expérience d'immigration, ils choisirent des images parmi celles qui habitaient les murs de la pièce depuis dix jours. Elles n'avaient pas été faites dans la perspective d'illustrer un propos, et ce fut compliqué pour certains. Cela les contraignait à un écart entre ce qu'ils disaient et ce qu'ils montraient. Nous leur avons suggéré d'utiliser les images pour renforcer une idée, la mettre en doute, la déplacer ou l'illustrer. Nous avons travaillé cette forme de récit durant deux jours. D'abord chacun raconta un morceau d'histoire devant sa sélection d'images. Amusés et intimidés, il fallut recommencer maintes fois les prises de son. Le lendemain, nous avons écouté tous les enregistrements, pour choisir ensemble ceux qui convenaient et décider de leur enchaînement. Dès ce moment-là, l'ordre des récits fut établi et des coupes furent décidées pour harmoniser l'ensemble : les trois récits devaient n'en former qu'un, un récit à trois voix.

Tanger, fin juillet 2001

Nous avions projeté avec les responsables de Darna d'organiser un atelier itinérant. Ils souhaitaient profiter de leur minibus pour que les trente enfants du refuge sortent de la ville, voyagent, et vivent ensemble avant la réouverture du centre de formation à plus d'une centaine d'élèves. Nous avions entendu de la bouche d'un Casablancais, à Marseille, qu'il n'y avait ni neige ni montagne au Maroc. Cela finit de nous décider. Othman Sihab et Abdelghani Bouziane étaient devenus des piliers de la structure depuis l'ouverture du refuge. Ils avaient déjà conduit trois voyages d'une semaine, et tous les adolescents étaient partis une première fois. Nous avons décidé de partir avec les participants de l'atelier précédent, dont Othman Zouaoudi qui ne vivait pas au refuge. Qu'allait être notre voyage ensemble ? Ils avaient, disaient-ils, déjà fait le tour du Maroc en dormant dans des jardins publics et dans des chantiers. À leur grand étonnement, nous pensions seulement avoir le temps de voyager dans le Nord. Il ne s'agissait pas, pour nous, de rouler toute la journée mais de découvrir les lieux que nous traversions et, le soir, de trouver une source d'eau, ramasser du bois, allumer du feu et préparer un repas avant de dormir à la belle étoile. Chacun disposait d'un appareil et nous avions emporté du matériel son. Nous sortions de la ville et des périphéries de Tanger, sans connaître l'objet précis de ce nouvel atelier. En passant devant une usine de briques aux alentours de Tétouan – briques si présentes dans Tanger et dans leurs images – nous nous sommes arrêtés pour la visiter : certains ont enregistré leur discussion avec les ouvriers, d'autres ont photographié ces hommes et leur chaîne de travail. Nous avons décidé de ponctuer notre voyage d'étapes liées au thème du travail. C'était une manière de rencontrer les habitants des endroits que nous traversions et de faire écho aux apprentissages professionnels de Darna.

L'étape la plus marquante, peut-être, eut lieu dans les montagnes du Rif, terre de résistance contre la domination espagnole et française entre 1921 et 1926, et terre de culture du cannabis, qui alimente le trafic international. Dans un hameau assez isolé au milieu de la montagne, près d'une forêt de cèdres, des paysans nous proposèrent de nous installer sur un terrain surplombant leurs cultures. Ils nous accueillirent avec du lait, du thé à la menthe et des galettes, et nous apportèrent des bottes de foin pour dormir. Le lendemain, nous sommes restés toute la matinée avec eux, dans les champs avec les femmes puis autour d'un repas avec les hommes. Les garçons de Darna se virent vite interdire par les femmes de les photographier. L'un d'entre eux leur avait ostensiblement demandé, micro à la main : « Vous ne savez pas que c'est péché ce que vous faites ? » Cet incident déclencha une longue discussion sur la manière de rencontrer des gens et sur les relations de pouvoir, notamment celles induites par tous nos appareils photo. Un homme nous raconta l'histoire politique de la culture du cannabis dans cette région depuis un siècle, nous éclairant sur le paradoxe d'une culture autorisée, mais interdite à la vente, puis évoqua les conditions de vie des paysans et les solutions alternatives qu'ils espéraient mettre en place.

Dimanche 29 juillet

Yassine est originaire de la région du Rif. Son père est emprisonné depuis dix ans pour commerce illicite. Yassine en a tout au plus treize, en paraît dix. Il a fait cinq ans de rue à Tanger. Il a rejoint Darna au moment de l'ouverture du refuge. Trois de ses frères sont en Espagne, il veut les rejoindre. Chaque soir, en cherchant à nous dire ce qui l'a frappé, il parle de toutes les petites choses qui font les journées. Il se souvient très précisément de nos repas, des astuces d'Abdelghani qui fabrique des oreillers avec des branchages ou du sable, de l'humeur d'Yto à son réveil ou encore d'avoir porté deux seaux d'eau avec Oussama.

Après la visite d'un atelier de fabrication de zéliges, où travaillent des enfants, Oussama nous raconte qu'étant orphelin il a été élevé par une vieille dame. À ses huit ans, elle est morte et ses héritiers l'ont fait travailler. Il fabriquait du fil de confection. Il a supporté, apeuré, pendant trois ans, puis s'est enfui en pensant que ça ne serait pas pire ailleurs. Cette semaine, il s'est souvent endormi tôt, le ventre vide, après s'être assuré que l'un d'entre nous lui garderait sa part. Avec Yassine, ce sont les deux petits du groupe.

Omar, dix-sept ans, est originaire de Fès. Quand nous y passons, il rend visite à sa grand-mère, qu'il découvre mourante, entourée de son grand-père et de sa mère. Sa mère est partie de Fès pour Tanger quand il avait une dizaine d'années, le confiant à sa grand-mère. Il a fait plusieurs petits boulots, dans les ateliers de zéliges notamment. Puis il a décidé de rejoindre sa mère. Il a vécu deux ans dans la rue avant de la retrouver. Ils se voient régulièrement mais il continue à vivre dehors.

À Volubilis, en nous promenant parmi les ruines de la cité romaine, Mohamed, quinze ans, raconte qu'il a aidé à creuser des tombes à Beni Makada, pour deux dirhams la tombe, pendant plus d'une année.

En passant près d'Asilah, Adil nous apprend que ses parents en sont originaires. Son père a soixante-douze ans, cinq enfants d'un premier mariage, puis six du second, dont lui. Sa mère a trente-neuf ans. Paysans, ils ne réussissaient plus à vivre de leurs terres. Ils sont venus à Tanger et se sont installés à Beni Makada. La maison était trop petite. À six ans, Adil se promenait, allait au cinéma pour voir des films indiens. Avec un ami sourd-muet, ils volaient les chaussures que les gens laissaient sur le pas de leur porte par temps de pluie. Il rentrait de temps en temps chez ses parents mais vivait beaucoup dehors. Il s'est mis à vendre des sacs plastique et Yassine Hassani est devenu son ami. Ensemble, ils ont découvert Darna à onze ans. Le centre de jour venait d'ouvrir et servait un repas chaque soir pendant le ramadan. Au départ, ils ne venaient que pour manger.

Maxence Rifflet, le casier de Yassine Hassani quelques mois après l'ouverture du refuge de Darna, Tanger, décembre 2001

ماكسنس ريفليه، خزانة ياسين الحسَّاني بعد بضعة أشهر من افتتاح مأوى دارنا، طنجة، ديسمبر ٢٠٠١

De retour à Darna, nous avions trois jours de travail devant nous. Quelques-uns ont écouté les enregistrements, d'autres ont étalé leurs photos – nouvelles et anciennes – sur les tables et les murs. Maxence a esquissé la construction d'un mur de brique avec des tirages. Dans un élan d'enthousiasme, tous se sont mis à tenter des associations formelles puis à constituer des albums, jouant des séquences d'images et de pages. Deux jours de travail nous ont conduits à un échange imprévu. Pour la première fois, plusieurs d'entre eux se sont réellement approprié le projet et n'ont pas hésité à nous opposer leurs avis. L'idée de faire une exposition est devenue concrète. Nous en avions parlé vaguement, sans savoir en quoi elle allait consister. À ce moment-là, elle s'est imposée à nous tous, comme une évidence.

Mercredi 1er août

- Yto : Je cherche une manière de montrer les photos et je pense à une carte de la ville de Tanger. Quand on ouvre un livre sur Tanger, qu'est-ce qu'on voit ? La Kasbah, le Grand Socco, le Boulevard, le port et c'est tout.
- Sihab : Le quartier de la Falaise n'est même pas sur les cartes. Il n'y a que la mer.
- Yto : Il n'y a que la mer et aucune maison, alors que Zouaoudi et toi avez photographié ce quartier. Et Beni Makada, et le Charf, et Sidi Bouhaja, tels qu'ils sont aujourd'hui, où sont-ils ? Il faudrait faire une carte de la ville entière et pas seulement du Tanger des livres qui ne disent rien du développement urbain et de comment les gens vivent. […]
- Adil : Il ne faut pas faire l'exposition dans une maison bourgeoise bien rangée. Il faut la faire dans un autre endroit.
- Yto : Quel endroit ?
- Adil : Vers le Boulevard mais pas dans cette galerie. Parce que dans cet endroit tout le monde ne peut pas entrer. Moi, quand il y a une expo, je n'ose pas entrer. Il n'y a que des personnalités de la ville, des intellos, genre avec cravate, qui entrent. Les plus pauvres n'oseront pas, ils trouveront ça bizarre.
- Yto : D'accord mais qu'est-ce que tu proposes ?
- Omar : La rue. Une impasse. Comme ça les gens qui verront l'expo seront coincés. […]
- Sihab : Cette exposition doit être comme une maison de hippie, où rien n'est vraiment rangé. Il faut sortir de cette routine où tout est aligné de manière ennuyeuse.
- Abdelghani : Il faut que ce soit clair. Si tout est tordu, les gens vont tout comprendre de travers.
- Sihab : Mais les gens de ces quartiers, qu'est-ce qu'ils vont comprendre à l'art ?
- Yto : Si ça se trouve, ils vont mieux comprendre que nous.
- Sihab : Il faudrait déjà qu'ils viennent en ville ! Si c'est un artiste, il s'arrêtera.
- Yto : Mais on ne fait pas cette exposition pour des artistes !

- Abdelghani : Tout ça n'a rien à voir avec l'art. C'est une question d'humeur. On doit trouver un moyen de donner envie aux gens de venir voir notre travail. Après, chacun a sa tête et sa manière de voir. Tu ne peux pas imposer à quelqu'un une façon de comprendre ce que tu lui présentes. […]
- Adil : Il faut sortir cette exposition et qu'elle aille dans les quartiers où les gens ne voient jamais rien, le quartier de Sidi Bouhaja, Sadam…
- Maxence : C'est vrai, c'est toujours la périphérie qui se déplace vers le centre, jamais l'inverse.
- Othman : Les gens n'ont qu'à se déplacer. Comme si pour qu'un enfant aille à l'école, on devait faire l'école chez lui. Beni Makada n'est pas loin, les gens peuvent venir à pied !
- Yto : Faire un effort de déplacement, c'est important dans les deux sens. Si on raisonne comme toi, l'enfant ne viendra jamais à l'école. Et ce n'est pas qu'une question de distance.

Cette discussion a eu lieu la veille de notre départ. Le lendemain, nous leur avons annoncé que nous avions envie de préparer l'exposition avec eux. La décision ne tenait qu'à nous de reporter les expositions au printemps 2002 et de programmer un nouvel atelier à Tanger pour la fin du mois de décembre. Nous venions de vivre six ateliers de deux semaines en moins de cinq mois, en passant incessamment de Marseille à Tanger et de Tanger à Marseille via Paris. Nous avions besoin d'un temps d'arrêt pour comprendre ce qui s'était passé, avant d'entamer la suite et de penser les expositions. Les deux situations de travail et leurs enjeux étaient réellement différents. Les deux derniers ateliers s'étaient terminés sur des moments forts : le film à Marseille et la discussion sur l'exposition à Tanger. Aucun des deux groupes ne s'était adressé directement à l'autre. Leur lien tenait à nous et aux éléments du travail – chaque fois plus nombreux – que nous emportions d'une ville à l'autre.

Marseille, automne 2001

Courant octobre, nous avons contacté tous les garçons des ateliers à Marseille dont nous avions les coordonnées, pour se réunir lors d'un week-end de novembre. Nous voulions leur montrer le film – élaboré ensemble lors du précédent atelier mais réalisé techniquement par nous depuis – et aborder la question de l'exposition, dans sa forme et son contenu. Othman B., qui avait participé aux deux premiers ateliers, nous a rejoints depuis son foyer de Martigues, aux côtés des participants du dernier atelier.

Nous n'avions pas terminé le film afin de leur laisser un espace d'intervention. Passé leur étonnement de ne pas reconnaître leur voix et leur fascination pour la qualité télévisuelle, ils dirent que nous devrions le terminer. Ils s'en remettaient à nous. L'enthousiasme de l'atelier précédent avait disparu. Plusieurs dirent qu'ils étaient fatigués de regarder derrière eux. Ensemble, nous avons compris que la fin du travail à Marseille s'imposait. Le film soulevait toutes les questions qui avaient animé les ateliers : le récit du départ et du voyage, l'arrivée à Marseille, les doutes et la désillusion, la faim, le début de la délinquance, le passage par la justice comme moyen d'accéder au foyer, leur rapport aux objets et aux vêtements, la question de la langue, les relations entre amis, les filles (*p.98-99*). Les images utilisées provenaient de dix-huit personnes différentes, dont cinq de Tanger. Ce film – *Marseille, juillet 2001* – apparaissait comme la forme la plus aboutie du travail mené à Marseille, nourri de celui de Tanger.
Leur première réaction concernant l'exposition fut de s'inquiéter du public : ils ne voulaient que des visiteurs sans *a priori* sur eux. Mais nous pouvions montrer toutes leurs images. Nous les avons incités à reprendre les éléments réalisés. En revoyant ses autoportraits, Saïd M. voulut retirer ceux où il posait torse nu. Ils réaffirmèrent aussi l'importance du témoignage de Saïd C. « Il y raconte des choses justes que personne n'a le courage de dire. » Nous étions un peu désarmés face à leur retrait et nous étions renvoyés à notre propre désir. À Marseille, que nous continuions ou pas, que nous finissions ou pas, cela ne dépendait que de nous. Penser l'exposition à La Compagnie aurait été difficile sans l'élan donné par le groupe de Tanger. Les adolescents avaient disparu au fil des ateliers après nous avoir laissé des images et des histoires, traces ou dépôts de leur passage. Dépôt, déposition. Le glissement est tentant. « Déposition » est un terme judiciaire. Il a une résonance dérangeante, mais intéressante dans le contexte et la situation de ces jeunes mineurs clandestins. Ceux qui étaient dans des situations précaires avaient du mal à parler. Ce n'est qu'avec ceux qui se trouvaient dans des situations plus protégées (Mourad L. chez son oncle et les garçons du troisième atelier en foyers) que nous avons pu travailler sur le terrain du langage.

Tanger, décembre 2001

Entre les trois premiers ateliers, notre absence avait duré quelques semaines. Cette fois-ci, nous revenions après quatre mois et demi d'interruption. Les adolescents nous ont immédiatement montré les changements du refuge : petite bibliothèque organisée par Adil Mechkour pour lire du théâtre et donner aux plus petits le goût des livres, lits superposés et casiers personnels. Celui de Yassine Hassani était tapissé des photos qu'il avait faites lors du premier atelier (*p.33*). Abdelghani Bouziane nous emmena dans le laboratoire. Il animait depuis trois mois des demi-journées d'initiation à la photographie – en plus de

son rôle d'éducateur au refuge – et explorait le fonctionnement du sténopé. Il avait aussi continué à travailler seul, en expérimentant le tirage grand format. L'atelier n'était pas permanent et ils le regrettaient, mais nous constations que des choses précieuses naissaient du manque généré par la discontinuité des ateliers.
Le refuge accueillait alors une cinquantaine d'enfants, parfois très jeunes, et la maison communautaire avait repris ses activités pour les douze/dix-huit ans. La violence physique, agressive, avait relativement disparu de l'enceinte de Darna. Ceux qui avaient terminé leur apprentissage dans les ateliers de formation commençaient à trouver des places auprès d'artisans de la ville ou en usine, souvent avec des horaires épuisants. D'autres ne trouvaient pas de travail. Omar Chaouri était retourné dans la rue vivre dans un terrain vague, « la villa » disait-il, près du boulevard principal ; il était gardien de voitures. Othman Sihab continuait son travail d'éducateur de rue, la nuit (*p.38*).

Notre groupe de travail (huit jeunes du refuge, deux anciens élèves de Darna qui habitaient le Hafa, les deux éducateurs et nous trois) fut le même qu'au retour du voyage et ne se modifia plus jusqu'à l'exposition. Il s'agissait de la préparer, de donner corps au travail réalisé, à partir de l'hétérogénéité des éléments existants. Pour nous, qui venions ponctuellement à Tanger depuis un an, l'évolution urbaine était spectaculaire. Des pans entiers de ville couleur brique avaient surgi. Les chantiers étaient innombrables. La construction des périphéries galopante. Nous avons redécouvert une vue panoramique du quartier Sidi Bouhaja, constituée neuf mois plus tôt par Lhassen Rouni. Plusieurs garçons partirent refaire des photos avec Maxence dans ce quartier et les jours suivants, dans d'autres (*p.56-57*). Leurs nouvelles images ne différaient pas vraiment des toutes premières dans leur facture. En revanche, ils prenaient maintenant le temps de les regarder et d'y réagir, de s'écouter, de laisser venir les mots et les questions qu'elles suscitaient. Ils continuaient à constituer des carnets. Apprenant l'existence de l'Agence urbaine de Tanger, nous avons contacté un responsable dans l'idée de s'informer et de lui montrer des images. Il nous reçut deux fois, répondit à toutes les questions du groupe et mit à notre disposition des cartes de la ville.

Lundi 24 décembre
Extrait d'une discussion à propos de photos faites par Omar Youssoufi à Sidi Bouhaja.
- Yto : D'où vient cette route ?
- Omar (à Adil) : Explique-leur, toi !
- Adil : La municipalité s'est aperçue que cette partie du quartier allait se mélanger à l'autre, alors ils se sont dépêchés de construire une seconde route. La première n'est même pas terminée. La seconde permet de passer par là. S'ils ne l'avaient pas faite, les deux quartiers seraient collés et on ne pourrait pas circuler. Cette rue passe par Bir Chifa, puis Sidi Idriss et elle va jusqu'à Rabat.
- Yto : Mais il n'y a pas de route !

SORTIE DE NUIT

Début de soirée. Je retrouve Othman sur la place des paresseux. Canons pointés vers la mer, cireurs de chaussures, photographes de rue. Nous passons un moment à la terrasse du café de Paris. Othman vient de la rue un peu différemment des autres. C'est un marcheur. Parti de Marrakech, il aurait visité plusieurs villes avant de choisir Tanger comme point de chute. Des élèves de Darna s'arrêtent pour nous saluer. Deux autres passent, un vieux chiffon pourri enduit de colle à chambre à air vissé au nez. Othman en attrape un par la manche. Alors, on ne salue plus ? Sourires, il prend quelques nouvelles. L'un fait signe à l'autre d'enlever le chiffon de son nez mais la main remonte automatiquement. Ils sont sales et puent la colle. Rue de Fès. Othman surprend deux garçons qui mendient devant un fleuriste. Ils ne nous ont pas vu arriver et mettent immédiatement leurs mains derrière leur dos, tête baissée. Il prend un air sérieux et un peu fâché : « Remontez au refuge ». Ils filent. Derrière le lycée Regnault, nous enjambons un muret qui entoure un terrain vague. Othman m'amène jusqu'à un arbre : des cartons, une couverture, personne. C'est la « villa » d'Omar. Il s'est fait exclure du refuge : trop difficile d'arrêter la colle, il entraînait les plus jeunes. Nous sortons du terrain vague de l'autre côté. Omar est là. Il s'est improvisé gardien de voitures à un coin de rue. Sourire jusqu'aux oreilles comme d'habitude mais pas très bavard. Tout va bien, il n'a besoin de personne. Retour sur le boulevard. La ville commence à se vider. Sous les arcades, quatre gamins qui passent souvent à l'association. Ils sont jeunes, sentent tous très fort la colle. Puer, c'est aussi un moyen de se protéger contre les agressions sexuelles. Ils paraissent ravis de voir Othman, qui commence à couper les ongles de l'un d'entre eux. Je vois arriver au loin un jeune adulte pieds nus, un parapluie sans toile au-dessus de la tête, manifestement drogué à la colle depuis trop longtemps. Un de ses petits frères est à Darna. Il a le même âge qu'Othman, ils ont l'air de bien se connaître. Son état m'effraie un peu. Arrivés à la corniche, le coin des hôtels de luxe et des résidences en construction, nous traversons plusieurs terrains vagues et chantiers où certains ont l'habitude de dormir. Je reconnais l'hôtel Solazur où Tarek a fait des images plusieurs fois. Personne. Les plus amochés traînent autour du port. Othman a une autorisation pour aller y rencontrer les « brûleurs ». Nous n'irons pas ce soir, il y est déjà allé hier. Il me montre le mur qu'il faut escalader pour entrer et trouver un container où se cacher. Toute une faune est encore présente devant les cafés. C'est la fin du ramadan. Othman s'amuse de la quantité d'hommes ivres dans la rue. Les enfants qu'on croise ici sont beaucoup plus fuyants, je n'en connais aucun. Othman rencontre un nouvel arrivant, venu du Rif, douze ou treize ans. Il lui parle de l'association. Je sens qu'il n'a pas confiance, il se méfie, c'est peut-être rassurant. On remonte la medina jusqu'au Grand Socco. Derrière l'ancien commissariat, on rencontre le petit Bilal, la tête en sang. Il ne décroche pas un mot. Othman nettoie la plaie et la panse à la lumière d'un lampadaire. Celui qui accompagne Bilal raconte que des commerçants l'ont attrapé en train de voler. Maxence Rifflet

- Adil : Ce sont des petits chemins, pas de vraies routes.
- Omar : Toutes ces maisons ont été construites sans autorisation !
- Adil : Je connais l'histoire, je peux la raconter. Ils habitaient à Beni Makada, dans un bidonville, devant le cinéma Tarik, là où il y avait des arbres. Quand il y a eu des inondations, tout a été emporté. L'État leur a donné un autre terrain pour s'installer. Ils ont construit des maisons en dur. Je ne comprends pas. Ils habitaient dans des bidonvilles et ils ont construit en dur. Avec quel argent ? Pourquoi n'ont-ils pas construit en dur dès le début, à Beni Makada ?

Pour l'exposition, nous avons décidé de conserver la diversité des objets et des modes de présentation : mettre des images aux murs, montrer les albums constitués à Tanger, projeter les séries d'images réalisées à Marseille, présenter le film *Marseille, juillet 2001*, faire entendre le témoignage de Saïd C. en relation avec le photomontage « bulles » d'Abdelnour El Filali et réaliser une carte de Tanger au sol. Cette dernière idée nous vint en testant la proposition des briques d'images. Après avoir fabriqué des prototypes décevants – elles étaient trop légères et le mur tombait vite – Yassine Jbilou et Omar Chaouri se sont mis à les disposer par terre et à construire des bâtiments. La veille, nous avions visité une usine de Scotch dans la zone industrielle de Tanger, et le responsable en avait offert un carton plein au groupe. L'idée est venue de tracer une carte au sol avec des Scotch de couleur (*p.125*). L'exposition *Photographier un morceau de pain* devait proposer un montage complexe des éléments du travail.

Mercredi 19 décembre
Réactions à propos du film Marseille, juillet 2001.
- Omar Chaouri : Il y a des photos à moi.
- Omar Youssoufi : Les images ne vont pas toujours avec les voix.
- Oussama Bouharat : Ça raconte la déception d'un « h'rega » qui finit par s'accrocher quand même.
- Omar Youssoufi : Non, ils sont deux, je crois.
- Tarek El Hichou : Pourquoi ils n'apprennent pas la langue avant de partir ?
- Othman Sihab : C'est quoi le but de ce film ?
- Othman Zouaoudi : De ne pas partir. C'est ce que le garçon veut transmettre. C'est comme s'il avait honte de revenir. Il dit que c'est difficile la vie en France.
- Adil Mechkour : Pourquoi, quand les gens téléphonent, ils disent que tout va bien, et quand ils s'adressent à un étranger, ils disent que c'est la merde ?
- Yassine Jbilou : Si tu le dis à ta mère ou à tes frères, tu les empêches de dormir, alors que ton voisin, ça le rend triste deux secondes, mais il continue à vivre. Pour lui, c'est juste une information.
Yassine et Tarek guidaient les h'regas *quand ils étaient plus petits. Yassine veut faire un entretien avec des* h'regas. *« Mais qu'est-ce qu'on ne sait pas d'eux ? »*

lui demande-t-on. Il prend son crâne dans sa main en baissant la tête quelques instants. « La peur. La peur que tout se renverse. » De sa poche, il sort deux numéros de téléphone que ses trois frères lui ont communiqué ces derniers jours, depuis l'Espagne. Il y a deux ans, il était au port avec son frère, d'un an son aîné. Il est allé se laver les mains et quand il est revenu, son frère avait disparu. Il a mis plusieurs jours à comprendre qu'il était parti en Espagne. Yassine a treize ans. Il ajoute : « Ce n'est pas pour l'Europe que tu pars, c'est pour retrouver ta famille. »

Tanger, avril 2002

Nous sommes revenus avec les affiches de l'exposition et nous avons commencé par les coller, tous ensemble, sur les murs de la ville. Le minibus de Darna a servi à répandre la nouvelle. Un mégaphone rouge diffusait de la musique ; et la voix théâtrale d'Adil annonçait : « Ohé ! Honorable public ! L'association Darna vous invite à une exposition photographique. Venez à la galerie Delacroix, rue de la Liberté, en face de l'hôtel Minzah, à côté du consulat français, du 4 au 16 avril. C'est la première exposition des jeunes artistes de Darna. Le titre est *Photographier un morceau de pain*. Tout le monde est invité. Soyez les bienvenus ! » (*p.42*) Pendant que certains parcouraient la ville, les autres dessinaient au Scotch une carte reconsidérée de Tanger sur les murs et le sol de la galerie (*p.125*). Elle occupait tout l'espace et permettait d'articuler tous les autres éléments de l'exposition. Un garçon eut l'idée d'énumérer et d'inscrire sur la carte tous les petits boulots qu'ils connaissaient ou qu'ils avaient faits (*p.62*) ; ils les écrivirent finalement sur la grande vitre, qui donnait sur la rue. L'atelier menuiserie de Darna avait fabriqué un meuble de présentation pour les petits albums, les dossiers de presse sur l'immigration clandestine, et la documentation sur Jeunes errants et sur Darna.

Quatre cents personnes sont venues le soir du vernissage. La galerie n'a pas désempli pendant dix jours ; près de trois mille personnes l'ont visitée. La plupart ne connaissaient pas le lieu. Les garçons sont passés tous les jours, ils ont pris le temps de discuter avec des visiteurs. Mais certains préféraient s'adresser à nous : « C'est quoi le message ? Il faut partir ou rester ? » Les nombreux messages laissés dans le livre d'or de la galerie donnent la tonalité des réactions. Ils traduisent un intérêt réel, de l'émotion et de la colère. Ils parlent de l'évolution de Tanger, l'état des quartiers périphériques, les enfants des rues et l'immigration clandestine. Ces réalités sociales, urbaines et politiques, que les jeunes de Darna et de Jeunes errants n'ont cessé de documenter à leur manière, correspondaient à des préoccupations partagées par la population locale. Cette résonance a donné toute son ampleur à l'événement. Les objets de l'exposition se prêtaient bien à ce besoin d'informations, de témoignages et d'images.

Les garçons du groupe étaient désormais préoccupés par une seule question. Que devient l'atelier photo ? Aucun n'estimait l'expérience terminée. Plusieurs discussions ont eu lieu entre eux et nous, et avec les responsables de Darna. Les uns craignaient que nous ne revenions plus, les autres se demandaient comment gagner leur vie avec la photographie. Notre travail d'atelier avait évité la question, il ne s'était pas placé dans la perspective d'une formation technique, d'une professionnalisation. En revanche, il nous paraissait important qu'ils puissent, seuls, avec nous ou avec d'autres, au sein de Darna, continuer à pratiquer. Plusieurs d'entre eux étaient capables de se débrouiller dans le labo photo et nous avions décidé de leur laisser des appareils. Nous savions que nous allions revenir, avec ou sans projet. Mais nous sentions surtout que notre travail était d'aller au terme de l'expérience, c'est-à-dire d'en comprendre les enjeux, les ressorts, et de la donner à lire, tant sur le plan de son déroulement que sur celui des images et des textes.

Marseille, mai 2002

Nous avons repris l'exposition à La Compagnie. Nous avions proposé aux jeunes des foyers, ainsi qu'à leurs équipes éducatives, de participer à l'accrochage de l'exposition, sans trop y croire. La Compagnie et Jeunes errants avaient diffusé l'affiche. À la suite d'un quiproquo, aucun responsable de Jeunes errants ne fut présent au vernissage : il avait lieu au même moment que leur assemblée générale. Aucun participant aux ateliers n'était là, ce n'était pas leur événement. Ils n'avaient aucune envie d'apparaître comme les clandestins de Marseille. Quelques-uns passèrent les jours suivants. L'exposition fut une reprise de celle de Tanger, dans un espace et un contexte différents. Elle ne s'inscrivait plus *dans* l'expérience mais en rendait compte, avec une certaine distance. Pour donner une idée de l'atmosphère de travail avec le groupe de Darna, nous avons ajouté une vidéo : un montage rapide, sous forme de dérushage, des séquences que nous avions filmées durant l'exposition à Tanger. Les visiteurs, dix fois moins nombreux (environ trois cents en quinze jours), étaient plus étrangers aux réalités en jeu. Certains passèrent seulement regarder les images et le film, d'autres prirent le temps de lire les textes, de s'informer, d'essayer de comprendre le processus de travail. Certains nous ont reproché l'absence des jeunes, avant même de regarder quoi que ce soit. Ils auraient voulu les entendre raconter, ils auraient voulu les voir s'« exposer ».

Maxence Rifflet, la camionnette de Darna passe dans la ville pour annoncer l'exposition *Photographier un morceau de pain*, Tanger, avril 2002

ماكسنس ريفليه، حافلة دارنا تشقّ المدينة معلنة
عن المعرض صوّر طرْف دالخُبْز، طنجة، أفريل ٢٠٠٢

Paris, juin 2003

La partie centrale de ce livre est un montage d'images et de textes que nous avons réalisé seuls, sans les auteurs des photographies. Nous avons donné au montage le même titre que celui des expositions, *Photographier un morceau de pain*. Nous avons pris le parti d'un livre bilingue, français et arabe. Le montage se lit donc dans les deux sens. Malgré quelques échanges – par images interposées –, les deux ateliers ont gardé leur autonomie ; nous avons séparé les photographies prises à Marseille et à Tanger. Le récit de Saïd C., Marocain immigré à Marseille, est placé au centre du montage ; il permet le passage d'une ville à l'autre. Nous avons regroupé les photographies de chaque adolescent : nous voulions faire apparaître des subjectivités. Nous n'avons pas pu utiliser les autoportraits des garçons de Marseille et nous n'avons pas le droit de donner leur identité (à l'exception de l'un d'entre eux).
Nous avons travaillé simultanément dans deux situations institutionnelles très différentes. La différence est sensible dans les images. À Tanger, nous étions dans un espace repérable, au sein d'une association fréquentée quotidiennement par les adolescents, un lieu de vie. La plupart de leurs images sont stables, descriptives ; ils ont choisi de traiter des sujets et les ont mis à distance avec la photographie. La rencontre a été forte. Le groupe s'est constitué au fur et à mesure. Ils se sont étroitement impliqués dans le projet et ont conçu et monté l'exposition avec nous. Cette exposition est de loin la forme la plus aboutie de notre travail en commun. Pour eux, pour nous, pour les visiteurs, elle prit l'ampleur d'un événement. À Marseille, les ateliers ont eu lieu dans un espace indépendant de l'association, à une période où elle n'avait pas de lieu à partager avec les jeunes. La situation était difficile, voire impossible. Aucun groupe ne s'est constitué. Chaque fois de nouveaux garçons venaient travailler avec nous, les autres disparaissaient. Leurs images leur échappaient. Ils laissaient derrière eux des éclats, des morceaux de ville et de corps, paroles et images d'adolescents en crise. De ces fragments, nous avons tiré ensemble le film *Marseille, juillet 2001*. Ce film est une petite forme achevée.

Les relations entre les situations, les images, les paroles et les formes nous intéressent ; elles produisent des écarts, évitent les mises en boîte trop rapides. Au cours de ces ateliers, nous avons choisi d'aménager des passages entre l'art, l'information et l'éducation. Nous étions photographes, nous cherchions à penser les rapports entre art et politique et nous avions choisi deux situations de travail qui relevaient de l'éducation spécialisée. Par la suite, nous avons été tentés de poursuivre l'expérience à Darna ; avec Jeunes errants, elle était terminée. Nous sommes retournés à deux reprises à Tanger sans entamer autre chose. Nous avons décidé d'arrêter là le travail. Nous n'aurions pu le reprendre qu'à la condition de nous inscrire durablement dans une institution. Aujourd'hui, nous nous demandons – au-delà de ce que chaque adolescent garde de cette expérience – comment Jeunes errants, Darna et d'autres structures aux rôles similaires, peuvent se saisir de ce travail pour continuer à interroger leurs pratiques et à inventer de nouvelles situations collectives.

Photographier un morceau de pain

صوّر طرْف دالْخُبز

Othman Sihab, quartier du Hafa (La Falaise), Tanger, avril 2001
عثمان سهاب، حيّ الحافّة، طنجة، أفريل ٢٠٠١

Abdelnour : Avant, on descendait directement à la mer. On écrasait les bidons de 5 litres, on montait dessus et on se mettait à glisser d'une traite. Maintenant il faut traverser les égouts à ciel ouvert pour y aller. En plus, le deuxième quartier nous sépare de la mer.
Yto : Comment distinguer les maisons illégales ?
Othman : C'est à partir des briques que tu les reconnais.
Yto : Continue… Là, qu'y a-t-il sous la peinture ?
Othman : Du ciment.
Yto : Et sous le ciment ?
Othman : Les briques.
Abdelnour : La mer. Sous le ciment, il y a la mer !
Othman : C'est que la terre sert de colle. Quand la pluie est forte, la terre s'abîme et la maison risque de s'effondrer.
Abdelnour : Mais une fois revêtue et peinte, elle ressemble à l'autre.
Othman : Non, des pierres dépassent encore.

À propos des images d'Othman Zouaoudi (*p.49-51*) dans le quartier du Hafa, Tanger, juin 2001

عبد النّور : سابقا كنّا ننزل مباشرة إلى البحر. كنّا نبسُط البراميل ذات الخمس ليترات ونستعملها للتزحلق دفعة واحدة. أما الآن فقد صرنا نجتاز المجاري المكشوفة للذّهاب إلى هناك. زِد على ذلك أنّ الحيّ الثّاني يفصل بيننا وبين البحر.
إطّو : كيف نُميّز البيوت غير الشّرعيّة؟
عثمان : بإمكانك التّعرف عليها من خلال اللّبِـن.
إطّو : تابع.. ماذا يوجد تحت هذا الطّلاء؟
عثمان : الاسمنت.
إطّو : وتحت الاسمنت؟
عثمان : اللّـــبِـــن.
عبد النّور : البحر، تحت الاسمنت هناك البحر!
عثمان : بمعنى أنّ الطّين يُستعمل كلاصِق. وعندما تكون الأمطار غزيرة، يتلف الطّين ويصبح البيت مهدّدا بالانهيار.
عبد النّور : ولكن عندما يُرمّم البيت ويُطلى يصبح مثل الآخرين.
عثمان : لا.. لم تزل هناك حجارة مكشوفة.
حول صور عثمان الزواوضي (ص.١١٠–١١٢) في حيّ الحافّة، طنجة، جوان ٢٠٠١

22

Omar Youssoufi (photographies et montages), Tanger, juin 2001
عمر يوسفي، (صور ومونتاج)، طنجة، جوان ٢٠٠١

Un jour, on était très énervés, et on s'est dit :
« C'est bon, maintenant, on brûle,
on y va. » Alors on est descendus au port très tôt.
On a essayé. On a attendu. La matinée est passée.
On a commencé à avoir faim. Alors on s'est dit :
« On retourne déjeuner à Darna et après on revient au port. »
On a rejoint les autres pour manger, on a mangé
et on a oublié d'y retourner.

Omar Youssoufi, Tanger, décembre 2001

في يوم ما كنّا متوتّري الأعصاب، فقلنا : «جيّد الآن نحرق، سوف نرحل». عندها نزلنا إلى المرفأ باكرا. حاولنا.. انتظرنا. مرّت فترة الصباح. بدأنا نشعر بالجوع، عندها قلنا لزنفسنا: «سنرجع للغداء في دارنا وبعدها نعود للمرفأ». التحقنا بالآخرين لتناول الطعام. وبعد الأكل نسينا أن نعود إلى المرفأ.

عمر يوسفي، طنجة، ديسمبر ٢٠٠١

Othman Alaoui, vue depuis les toits du foundouk Chajara (caravansérail de l'arbre), Tanger, décembre 2001

عثمان العلوي، منظر من فوق سطوح فندق شجرة، طنجة، ديسمبر ٢٠٠١

Othman Sihab, quartier de Bir Chifa, Tanger, décembre 2001
عثمان سهاب، حيّ بير شيفا، طنجة، ديسمبر ٢٠٠١

Mohamed Castet, quartier Sidi Bouhaja, Tanger, décembre 2001

p. 58 : Adil Mechkour, la ville de Tanger, décembre 2001

محمد قسطيط، حيّ سيدي بوحاجه، طنجة، ديسمبر ٢٠٠١

Tarek El Hichou, Tanger, décembre 2001
طارق الهيشو، طنجة، ديسمبر ٢٠٠١
الصفحة ١٠٢: عادل مشكور، مدينة طنجة، ديسمبر ٢٠٠١

إرشاد النّصارى في القصبة / حمل أكياس البلاستيك في سوق البرّا / بيع علب البيرة الفارغة بعد جمعها في مالاباتا / بيع السجائر ديتاي في جيراري / بيع البيض في العربة / غسل الكؤوس ومسح الطّاولات في مقهى سترايت / الذّهاب والإياب في سبته / بيع البنزين المهرّب في حيّ النّصارى في بني مكادة / صفّ السّيّارات في مرشان / القيام ببعض المهام لعطّار المصلّه / جمع بقايا القماش عند الخيّاطين / بيع اللّبان للأجانب في الميناء / السّرقة في ساحة دي توروس / جمع الخبز البائت وبيعه في كاساباراتا / التسوّل في بير شيفا / حمل أكياس النّاس في السّوق / بيع الكرتونات بدرهم واحد للكيلو / حفر القبور في بني مكادة

جرد للأعمال الصّغيرة من قبل المراهقين في دارنا، طنجة، أفريل ٢٠٠٢

Montrer le chemin à des Nazaréens à la Kasbah / Porter des sacs en plastique au Grand Socco / Vendre des bouteilles de bière vides récupérées à Malabata / Vendre des cigarettes au détail à Jirari / Vendre des œufs à la brouette / Laver les verres et essuyer les tables au café Strait / Faire un aller-retour à Sebta / Vendre du mazout de contrebande au quartier D'Nsara à Beni Makada / Garer des voitures au Marshan / Faire des commissions pour l'épicier de l'Amsallah / Récupérer des restes de tissus chez les tailleurs / Vendre des chewing-gums aux étrangers au port / Voler à la plaza de Toros / Ramasser le pain rassis et le vendre à Casabarata / Mendier à Bir Chifa / Porter le sac des gens au marché / Vendre des cartons à un dirham le kilo / Creuser des tombes à Beni Makada

Petits boulots énumérés par les adolescents de Darna, Tanger, avril 2002

Omar Youssoufi (photographies et montage), Tanger, juin 2001

عمر يوسفي، (صور ومونتاج)، طنجة، جوان ٢٠٠١

Omar Youssoufi (photographies et montage), marché aux peaux, Fès, juillet 2001
عمر يوسفي، (صور ومونتاج)، سوق الجلود، فاس، جويلية ٢٠٠١

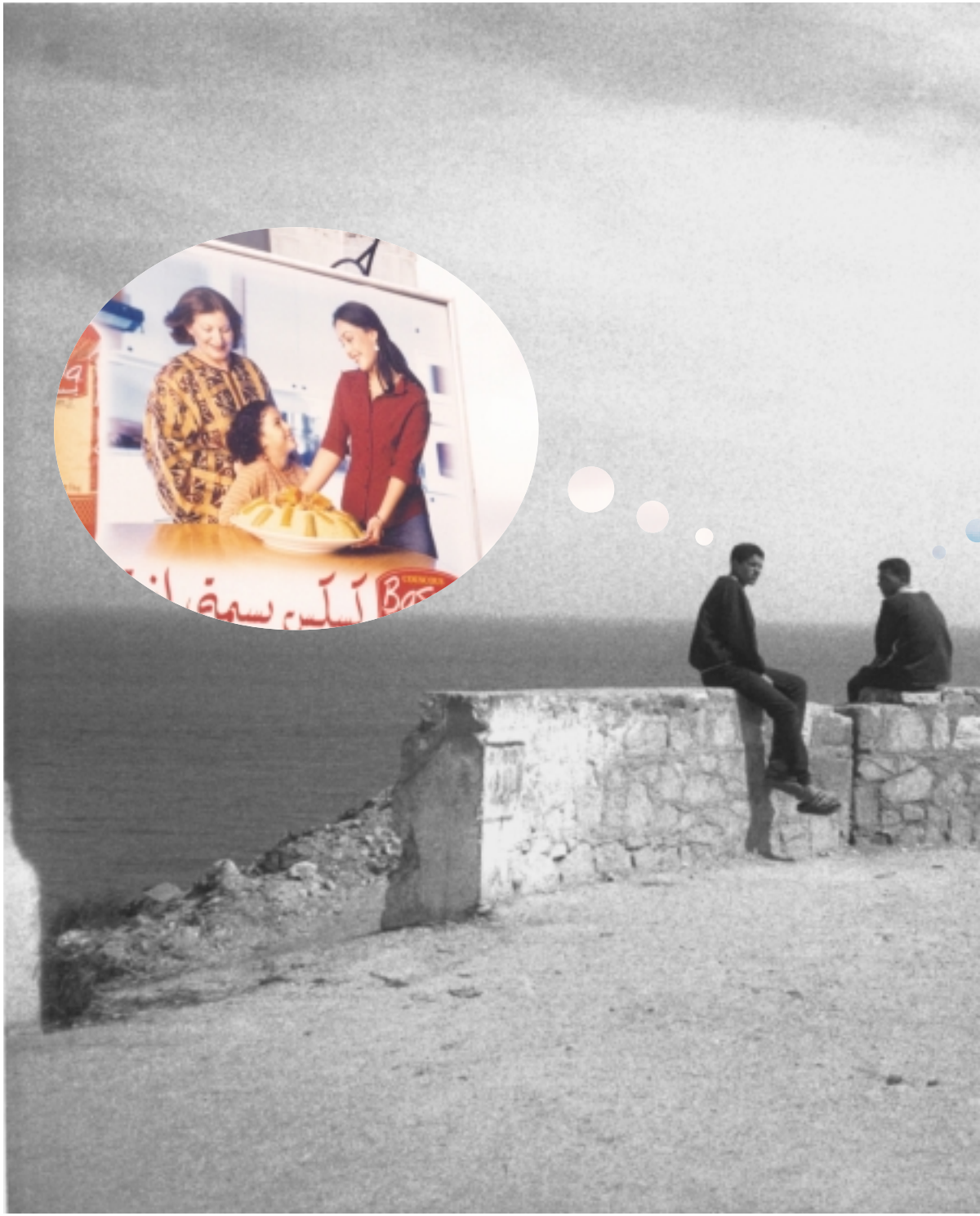
Oussama Boughaba, atelier de poterie, Fès, juillet 2001
أسامة بوغابة، ورشة للخزف، فاس، جويلية ٢٠٠١

هـذه أبـواب.. أبـواب جديدة.. أبـواب قديمة.. أبواب منازل فاخرة / هذا نجّار يبحث عن نماذج / كلّ هذه الابواب مُقابلـة / وكلها مغلقة / ليست كل الأبواب من خشب / في ذهنه، كل الأبواب مغلقة، يجري.. ويـجـري.. وعـنـدمـا يـكبر تـفـتـح الأبـواب. البـاب المقفل يـعـني سوء الحظ. لذا فهو يسعى ويعمل حتّى تبقى الأبواب مفتوحة / لا يقفل الله بـابـا إلا وفتح عشرة آخرين. البـاب المفتوح يعني الامكانيّة المتاحة.

حول صور ياسين الحساني (الصفحة المقابلة) الملتقطة منذ تسعة أشهر، دارنا، طنجة، ديسمبر ٢٠٠١

Ce sont des portes, des neuves, des anciennes, des portes de villas / Il est menuisier, il cherche des modèles. Il pourra demander à ses clients de choisir dans son catalogue / Elles sont toutes de face / Elles sont toutes fermées / Elles ne sont pas toutes en bois / Dans sa tête, toutes les portes sont fermées, il court, il court, et quand il sera grand, elles s'ouvriront. La porte fermée, ça veut dire ne pas avoir de chance. Il court, il travaille, pour que les portes restent ouvertes / Dieu ne ferme pas une porte sans en ouvrir dix autres. Une porte ouverte, c'est une possibilité.

À propos des images de Yassine Hassani (*ci-contre*) prises neuf mois plus tôt, Darna, Tanger, décembre 2001



Abdelnour El Filali (photographies), montage collectif, Tanger, juin 2001
عبد النّور الفيلالي (صور)، مونتاج جماعي، طنجة، جوان ٢٠٠١

Adil Mechkour, le Rif, juillet 2001
عادل مشكور، الرّيف، جويلية ٢٠٠١

Yassine Jbilou, discussion d'atelier, le Rif, juillet 2001
ياسين جبيلو، مناقشة في ورشة، الرّيف، جويلية ٢٠٠١

J'étais tranquillement chez moi après une journée de travail quand un ami a débarqué. Il a frappé à la porte et il m'a dit : « Qu'est-ce que t'as avec le plâtre ? » J'étais plâtrier, je travaillais. Il m'a proposé de brûler. J'ai fait ma valise. J'ai enfilé ma combinaison bleue, ma tenue de travail. J'ai pris vingt dirhams et aucune nourriture. J'ai quitté la maison. En taxi, on est descendus au port. On y est restés jusqu'au lendemain matin. C'était ramadan. C'était en 1997, pendant le ramadan. On est sortis du port toute la matinée et on a rompu le jeûne. L'après-midi, on n'a pas eu de chance. Le soir, on a encore dormi au port. Le lendemain matin, mon ami a voulu continuer à dormir. J'ai déchiré la bâche d'une remorque avec un grand couteau. Il y avait des cartons à l'intérieur, je m'y suis caché. Peu après, la remorque a été attachée au camion. Je pensais seulement dormir là-dedans, je comptais sauter dans une autre remorque. Je me suis endormi longtemps. La remorque a été tirée, elle est entrée dans le bateau. Elle n'a pas bougé pendant plus d'une heure, la police est venue, ils ont fouillé en dessous, par-ci par-là, puis ils ont mis les chaînes. Moi, je me suis retourné, je me suis fait une place et j'y suis resté. La première journée a passé. Pendant la deuxième, j'ai quitté ma place et je me suis retrouvé au beau milieu du bateau. Je suis resté trois jours, après je n'avais plus d'eau. J'en ai cherché. Je suis tombé sur deux autres clandestins, ils m'ont montré où était le robinet. J'ai bu. Je suis resté avec eux. Nous avons volé des oranges. Le lendemain matin, le bateau est arrivé. C'était un vendredi matin. Je suis retourné dans la remorque jusqu'au soir. J'en suis sorti à 21 h. Je ne connaissais personne. Je suis sorti la nuit. J'ai sauté le premier grillage, puis celui-ci, je suis passé en courant par là, j'ai atteint ce grillage puis je suis arrivé là-bas, j'ai sauté celui-là, puis j'ai sauté encore. Je suis resté immobile en me disant : « Qu'est-ce que je vais faire ? Je ne connais personne. Où aller ? » J'ai commencé à me dire qu'il valait mieux que je rentre et que je continue à faire mon métier dans mon pays. Puis j'ai regretté. J'ai fait de l'auto-stop. Un Noir s'est arrêté à mon signe. Je parle un peu français, je l'ai appris chez moi, je lui ai dit : « Où est-ce que je peux trouver des Arabes ? » Il m'a indiqué un métro. Je lui ai dit : « Pour moi, il n'y a pas de métro. » Il m'a emmené à Félix-Piat, j'ai trouvé des Arabes. Chez une Algérienne, j'ai pris une douche. Le lendemain matin, j'ai pris le métro pour la porte d'Aix. Là-bas on m'a dit d'aller à Gambetta, où j'ai rencontré les autres. Je suis resté quinze jours. Puis je suis parti en Italie. Un ami m'avait appelé pour venir travailler avec lui. J'ai longtemps travaillé avec lui.

Yto : Quel travail ?

Saïd : Un travail interdit, nous vendions de la drogue. J'ai fait ça longtemps. Un jour, la police m'a arrêté. Ils m'ont demandé de choisir entre abandonner ce travail et être expulsé définitivement d'Italie. J'ai choisi d'arrêter. Je suis resté dans un centre d'accueil jusqu'à ce que j'obtienne des papiers. Ensuite, j'ai décidé de retourner chez ma tante à Bordeaux. Elle m'avait appelé et demandé de venir. Je suis resté avec elle presque quinze jours. Maintenant, je suis de retour à Marseille, pour y faire quelque chose.

Yto : Le jour où ton ami t'a demandé de partir, tu es parti avec lui comme ça, d'un coup ?

Saïd : Oui, il m'a demandé de l'accompagner.

Yto : Tu y pensais déjà avant ?

Saïd : Mes parents étaient séparés et j'avais une tante à l'étranger. Elle m'envoyait des photos et des vêtements. J'ai cru que c'était quelque chose d'agréable. J'ai décidé de prendre le risque d'y aller. J'ai acheté du pain et pris de l'eau avec moi. On a donné dix dirhams à la police à l'entrée du port pour nous laisser entrer, sous prétexte d'aller chercher quelqu'un. On a passé la nuit dans un camion. Le lendemain matin, on a mangé dans le camion parce que la police était partout. Le surlendemain, j'ai réveillé mon copain pour qu'on essaie de rejoindre le bateau qui venait d'arriver au port à trois heures du matin…

Yto : Tu parles de photos, comment étaient-elles ?

Saïd : Quand la famille photographie des décors, dans un restaurant ou ailleurs, à l'étranger, elle nous envoie ces photos qui nous fascinent. Ces photos m'ont fait croire que ma vie allait changer. Ce sont des erreurs qui m'ont poussé à prendre le risque de venir ici.

Yto : Tu parles d'erreurs ?

Saïd : Oui.

Yto : Pourquoi ?

Saïd : Parce qu'on croit que l'étranger c'est le paradis.

Yto : Tu as qui à Bordeaux ?

Saïd : Ma tante et ma grand-mère.

Yto : Ce sont elles qui t'envoyaient les photos ?

مواضيع أحاديثهم فلا أجدها إلا مهاترات. هم شبان بأعمار متفاوتة، منهم من هو أكبر سنّا من الآخرين وعمره أربعا وعشرين سنة ولكنّه لا ينفعهم في شيء بل يعلّمهم التسكّع والنّوم في الشوارع. قلت له يوما: «أنت أكبرهم، عليك أن ترشدهم إلى الطّريق الصّحيح لا أن تحمل إليهم عُلب البيرة إلى غامبتا». يتعلّمون السّرقة وينتهي بهم الأمر في السّجن بدلا من الالتحاق بمركز اجتماعيّ مثلما فعل طارق الذي لا يتجاوز عمره ثلاثة عشر سنة أو هذا الشّاب الذي أخذت معه كلّ هذه الصّور وعمره خمسة عشر سنة. ماذا سيفعل هؤلاء في الشّوارع؟

إطّو : ولكن لماذا تبقى معهم؟ هل تجد لديهم شيئا مهمّا؟

سعيد : طبعا. أُقاسمهم الذكريات. أنا أيضا كنت ضحيّة هذا الوضع ولم أكن أدري ما العمل. أتساءل: لِماذا لم يُرشدهم أيّ كان إلى الطريق القويم وينقذهم؟ هنا لا أحد يرضى أن يكون الآخرون أحسن منه. كما لا أحد يرغب في أن يكون قدوة للآخرين. والخطر هنا يكمن في عدم عمل أيّ شيء من أجل المستقبل والمضيّ في حياة الشّوارع والقذارة والسّكر وسخريّة الآخرين وخطر التّشويه في الوجه. لا بدّ من تغيير هذه الطّريق تدريجيّا والبحث عن مسكن وبناء أسرة.

حوار سعيد س مع إطّو برّادة وماكسنس ريفليه، لاكمبانيي، مرسيليا، ١٥ ماي ٢٠٠١

Saïd : Oui.

Yto : Est-ce que tu te souviens d'une de ces photos ?

Saïd : Oui, je me souviens d'une photo prise au Canada.

Yto : C'était quoi ?

Saïd : Au Canada, il y a de la neige, ils ont pris une photo avec des Indiens. Le Canada m'a fasciné. J'aurais voulu y aller pour voir ces paysages enneigés. Mais lorsque je suis venu en France, j'y suis resté jusqu'à ce que je parte en Italie. Mon rêve, c'était le Canada. Surtout que ma tante et son mari y allaient en vacances.

Yto : Comment ils t'ont accueilli la première fois à Bordeaux ?

Saïd : D'abord bien. Mais ensuite, son mari a commencé à me traiter différemment. J'ai décidé de les quitter, je lui ai dit que j'allais chercher du travail. Ma mère était divorcée, et c'est ma tante qui m'a pris en charge jusqu'à mes onze ans. C'est à ce moment-là qu'elle est allée en Espagne et qu'elle s'est mariée à ce Français. J'ai vécu dans la maison de ma grand-mère. Mes parents étaient divorcés depuis longtemps. Ma mère s'est remariée et elle a eu des enfants. Mon père aussi, en Libye. J'ai vécu avec ma sœur née en 1980, moi je suis né en 1984.

Yto : Pourquoi tu n'es pas resté avec eux ?

Saïd : Il me disait toujours : « Va chercher un boulot, ne reste pas sans argent ! » Comment pouvais-je rester ?

Yto : Y a-t-il une différence entre les photos qu'on t'envoyait et la réalité ?

Saïd : Il y a une grande différence par rapport à ce qu'elle me disait. Elle me disait de venir, que je serai traité comme son propre fils. Mais quand j'y suis allé, c'était complètement différent. Toutes les promesses étaient des mensonges. J'ai décidé de quitter ma tante et de revenir ici. Je n'avais pas le choix. On me maltraitait. Je n'en pouvais plus. Ma tante a ses enfants, elle doit s'occuper d'eux. Et moi, je dois m'occuper de moi-même.

Yto : C'est une déception, n'est-ce pas ?

Saïd : Elle m'a élevé et je l'appelais maman. Elle m'accompagnait chez le coiffeur, elle m'achetait des vêtements. Elle a eu un visa pour partir en Espagne et peu à peu, elle m'a oublié. Pendant un temps, elle m'a envoyé des vêtements. Mais lorsqu'elle a eu ses propres enfants, elle ne s'est plus

إطّو : وأين ستعمل هي؟

سعيد : بإمكانها أن تعود إلى إحدى المدارس لإجراء تربّص أو أن تعمل أيّ شيء آخر، عدا أن تعود للعمل بالحانة. وإذا فعلت ذلك فسأقتلها، لا رغبة في حدوث أيّ إشكال، كما أنه ليس من المخجل تغيير المهن، وهي كثيرة.

إطّو : هل تتحدّث في مثل هذه الشؤون مع شبّان آخرين من الجمعيّة؟

سعيد : لا.

إطّو : عندما تتكلّم عن حياتك خلال مكالماتك الهاتفيّة، ماذا يحدث تحديدا عندما تقول إن هنا كلّ شيء بخير؟ وهل تتحدّثون أصلا في هذا الأمر؟

سعيد : لا أخبر أحدا عن أيّ شيء، فهذه أسراري. إذا ما علم أحد شيئا ما فإنه يشهّر بك، وهذا ما يسبّب خصاما جرّاء أتفه الأسباب. لست أدري بعد كيف يفكرون. سأحاول أن أبقى على صداقتي لهم ولكنني لا أستطيع أن أحدّثهم عن حياتي، فأنا لا أعلم بعد كيف يفكر الشبّاب في غامبتا وفي جمعيّة جونز ايرون. يتخاصم معك الواحد منهم لأنّك رفضت إعطاءه سيجارة! أنا أقول لمن يطلب منّي سيجارة، وهو يعلم أنّي عاطل عن العمل، إذهب وابحث عن طلبك عند الأوروبيين. والحق أنّي لا أريد أن تنفد علبة السّجائر قبل انقضاء النّهار. ومن جهل هؤلاء أنّهم يريدون أن يسرقوا وينـاموا في الشوارع أو في محطّات القطار لأنّهم لم يجرّبوا ذلك من قبل. أنا تجاوزت هذه المرحلة منذ زمن بعيد. ورغم الصّداقة التي تجمعني بهم فإنّي أجهل طريقة تفكيرهم وما يعتزمون عمله في المستقبل. مرّ الآن شهران على وجودي معهم ولم أدرك بعد طباعهم: يعيشون الرّوتين في غامبتا ويمضون فيها الصّباح والمساء كمن يبحث عن كنز. ومن جهلهم فهم لا يستحمّون، إنّهم وسخون. وكلّما رآني النّاس مع أحدهم إلاّ وتساءلوا عن السّبب. كيف نكون وسخين في ظلّ وجود حمّامات وأكل بالمجان؟ أنا دائم النّظافة، لأنّه باستطاعتك أن تغسل ملابسك مرّة في الاسبوع مقابل عشرين فرنكا. هكذا لا أتعرّض للانتقادات، أما الآخرون فلا يستحمّون، ينامون في الحدائق وداخل عربات القطارات ولا يغيّرون شيئا من ملابسهم. لذا اصطحبكل يوم أحدهم إلى الفندق حتّى يتعرّف على صديق لطيف، وأمكّنه من الاستحمام وتغيير ملابسه. برأيكِ كيف وصلوا إلى هنا ونسيوا مستقبلهم؟

إطّو : لم لا تتحدّثون بهذا الشّأن؟

سعيد : لا أدري مع من أتحدّث منهم. فبعضهم يتعاطى المخدّرات وبعضهم يشرب الخمر أمّا البعض الآخر فيدخّن الحشيش، لا أحد بحالته الطّبيعيّة. كيف يقولون الحقيقة إذن حول سبب مجيئهم؟

إطّو : لماذا تصاحبهم؟

سعيد : أحب أن أعرف ما يفكّرون بعمله في المستقبل. أمضي معهم ساعتين من الزّمن لأعرف

souvenu de moi. Moi, je ne donne absolument pas de mes nouvelles. Elle, elle m'envoie des lettres à Casablanca. Mais je n'ai personne là-bas pour me les renvoyer et je n'en ai rien à faire.

Yto : Pourquoi ?

Saïd : Parce qu'elle m'a menti. Elle disait me considérer comme son propre fils.

Yto : Tu ne lui donnes pas de nouvelles ?

Saïd : Je dis seulement que je vais bien et je raccroche le téléphone. Qu'est-ce que je peux dire ? Que je dors dans les trains ? Que je passe les nuits dans la rue ? Que je mange n'importe quoi ? Que je vole pour manger et m'habiller ? On savait que j'étais bien élevé, que je n'avais jamais volé et que j'allais à l'école. Comment pourrais-je lui dire ? Comment lui dire que je fais des choses pareilles ? Ma tante serait tellement fâchée de le savoir. Elle me demandait toujours de venir chez elle, elle me promettait de m'envoyer à l'école et beaucoup, beaucoup d'autres choses. Mais elle n'a rien fait. Ma mère, je l'aime bien. Elle m'accompagnait jusqu'à la porte de l'école parce que je refusais d'y aller. Elle me disait que j'étais son unique espoir, les autres ont tous refusé d'étudier, ils sont partis à l'étranger. Elle me conseillait de faire des études et de partir légalement, avec des diplômes. Mais je ne voulais pas étudier. Si je lui disais tout ça aujourd'hui, elle se mettrait en colère. Comment pourrais-je lui dire que je vole ? Comment lui dire ces bêtises ? Je lui disais toujours que j'étudiais bien et que je faisais tout ce qu'elle me demandait. J'espère qu'on se retrouvera elle et moi, que Dieu nous unisse.

Yto : Tu ne veux pas rentrer au Maroc ?

Saïd : Je n'ai plus personne au Maroc. Je ne peux pas y rester seul.

Yto : Plus personne ?

Saïd : Non.

Yto : Et ta grand-mère ?

Saïd : Ma grand-mère est venue elle aussi. Ma mère s'est mariée au Maroc et vit avec ses enfants. Elle me chassait lorsque j'allais la voir parce qu'elle ne voulait pas que son mari me trouve chez lui en rentrant du boulot. Mon père est remarié en Libye, il a deux enfants.

Yto : Tu ne veux pas garder de relations avec ta tante qui vit à Bordeaux ?

إطّـو : أنت لا تقول الحقيقة لعائلتك عندما تتّصل بها هاتفيا، بل وتخفيها حتى عن أمك وخالتك. فقط تكتفي بالقول إن كل شيء على ما يرام ولا تخبرهم أبدا عمّا تفعله. أيّ انطباع يحصل لديهم عن أوروبا؟

سعيد : هذا يزيد من أحلامهم. عندما يعلمون أنّ كل شيء بخير هنا، سوف يقولون: «حسنا، بما أنه يتمتع بحياة سهلة هناك فإنه سيساعدنا». عندها يبدأ أفراد الأسرة بعدّ حاجاتهم بكل أريحيّة : «نرغب في كذا، وكذا، وكذا» يعتقدون أنّي غنيّ لمجرد أنّي قلت لهم: «كل شيء على ما يرام». وإذا ما أردت العودة، وجب عليّ أن أشتري هدية لأمّي كما لو أنّي أعمل في الشركة التي ورثتها عن أبي في مرسيليا! عندما أقول إنّي بخير، فأنا أعني أنّي في صحة جيّدة، وليس معنى ذلك أنّي أربح مالا كثيرا.

إطّـو : والآن ماذا تريد أن تفعل هنا؟ ما هو حلمك؟

سعيد : حلمي أن أتزوّج هنا وأكوّن أسرة وألاّ أعود إلى بلدي. لا أرغب برؤية أحد هناك، سوى جدّتـــي.

إطّـو : تريد أن تتزوّج من المرأة التي حدّثتني عنها؟

سعيد : سنتزوّج إن شاء اللّــه، اتّفقت مع أحدهم ليجد لي مسكنًــا (ولهذا السّبب تأخّرت اليوم).

إطّـو : هل لديها جـواز سفر؟

سعيد : معها كل الأوراق، سوف نؤجّر مسكنا ثم نتزوّج حسب الشّريعة الاسلاميّـة.

إطّـو : أين ستعمل؟ وأيّ نوع من الأعمال؟

سعيد : ميكانيكي. لقد مارست هذه الصّنعة في المغرب ثم في إيطاليا. اشتغلت بميكانيك السيّارات سنة ونصف السنة، هذه صنعتي.

إطّـو : هل ستبحث عن عمل قبل الحصول على أوراق الاقامة أم بعد ذلك؟

سعيد : بعد الحصول عليها سوف أبدأ تدريجيّا بالبحث عن عمل حتّى أتمكّن من ذلك.

إطّـو : هل لخطيبتك بنت أم صبيّ؟

سعيد : لها صبيّ في سنّ الثّالثة، سوف أربّيــه. هي تعمل في حانة، اشترطت عليها أن تترك هذا العمل وجعلتها تقسم على ذلك. وقلت لها إنّي لا أقبل أن تعود زوجتي إلى البيت بعد منتصف اللّيل. كما طلبت منها ألاّ تُسلّم على معارفي من الرّجال تفاديا للشّائعات، ولكن بإمكانها أن تُسلّم على معارفها هي من الرّجال. أما وقد قبلت كلّ شروطي وصار لدينا شيء من المال في البنك فبإمكاننا اكتراء منزل.

Saïd : Je lui téléphone pour lui dire que je vais bien. Elle me demande souvent pourquoi je ne lui téléphone pas plus et si je suis fâché. Je lui réponds que je n'ai besoin de rien. Qu'est-ce que je vais lui dire ? Que j'ai besoin d'argent ? La dernière fois, elle me parlait en présence de son mari, elle se plaignait. Quand je lui ai dit que je vivais dans un hôtel, elle s'est mise à pleurer parce qu'elle s'attendait à ce que je lui demande de l'argent. Elle m'a raconté que son mari avait besoin d'argent pour aller au Maroc, qu'elle voulait un terrain et d'autres choses encore. Alors je lui ai dit : « Pardonne-moi ma sœur, je ne veux rien, je mène une vie fantastique à Marseille », et j'ai raccroché. Elle m'a aussi dit qu'ils iraient quinze jours en Espagne avec ses enfants, pendant les prochaines vacances. Ce ne sont que des mensonges. C'était un simple truc pour se débarrasser de moi.

Yto : Puisque tu ne maintiens ici aucune relation, et qu'au Maroc tu n'as aucune relation non plus, pourquoi tu ne penses pas à rentrer ?

Saïd : Qu'est-ce que je vais faire au Maroc ?

Yto : Ce que tu fais ici.

Saïd : La vie est dure au Maroc, il y a la misère, il n'y a pas d'école, rien, pas d'association qui puisse nous aider à poursuivre nos études. Que vais-je faire au Maroc ? Je n'ai aucune chance de vivre au Maroc. Là-bas, ou bien je vais devenir fou ou bien je vais mourir.

Yto : Et ici, qu'est-ce qu'il y a ?

Saïd : Au moins ici, je me sens à l'aise, je peux rechercher un travail, même modeste, je peux rendre visite à ma grand-mère, je peux oublier ce dont j'ai souffert au Maroc.

Yto : Maxence trouve que tu parles de manière très franche, il voudrait te poser une question. Est-ce que tu connais beaucoup de gens qui suivent le même parcours que toi ? Pourquoi personne ne rentre ?

Saïd : Parce qu'ils ont honte. Ils ont honte. Ils ont honte parce qu'ils n'ont pas d'argent, pas de voiture, pas telle ou telle chose. Ils ont une idée fausse de l'Europe. L'erreur vient de notre pays. Les gens là-bas pensent qu'ici, en Europe, tout est disponible, que lorsque quelqu'un arrive, il trouve de l'argent, des voitures, une femme et tout. C'est une erreur répandue au Maroc. Là-bas, les gens pensent d'une manière différente de celle des Européens. Pour eux, tu ne dois pas rentrer au Maroc sans argent, comme si tu allais le trouver dans les rues, avec la voiture et tout ça. Qu'est-ce que tu vas faire avec ces gens ?

حياة خيالية في مرسيليا»، وأقفلت الخط. قالت لي أيضا إنّها ستقضي مع أولادها أسبوعين في إسبانيا خلال العطلة، ولم .يكن هذا إلا كذبـــا وحيلة بسيطة للتخلص منّي.

إطّو : بما أنّك لم تُبق على أيّ علاقة هنا ولا حتّى في المغرب، لم لا تفكر بالعودة؟

سعيد : ماذا سأفعل في المغرب؟

إطّو : ما تفعله هنا.

سعيد : الحياة صعبة في المغرب. فيها الفقر وانعدام المدارس. لا شيء فيها ولا حتّى جمعيّة تساعدنا على مواصلة الدّراسة. ماذا سأفعل هناك؟ لا أمل لي بالعيش في المغرب. ولو كنت هناك لصِرتُ مجنونا أو لَمِتّ.

إطّو : وهنا، ماذا لديك؟

سعيد : هنا، على الأقلّ أشعر بالارتياح، وأستطيع البحث عن عمل ولو كان بسيطًا. كما أن بإمكاني زيارة جدّتي ونسيان ما عانيت في المغرب.

إطّو : ماكسنس يرى أنّك تتكلّم بصراحة ويريد أن يطرح عليك سؤالا: هل تعرف الكثير من الأشخاص ممّن يعيشون وضعا يشابه وضعك؟ ولماذا لا أحد يعود إلى البلاد؟

سعيد : لأنّهم يشعرون بالخجل.. يشعرون بالخجل. يشعرون بالخجل، لأن ليس لديهم المال ولا السيّارة ولا أي شيء، لديهم رؤية خاطئة بشأن أوروبا. الخطأ يبدأ من بلدنا حيث يعتقد الجميع هناك أن كل شيء هنا في أوروبا في متناول اليد، وأن كلّ من تتاح له فرصة السفر إلى أوروبا فقد وجد المال والسيارات والنساء وكل شيء. هذا خطأ شائع في المغرب، الناس هناك يفكّرون بطريقة مختلفة عن الأوروبيين. بالنسبة إليهم، ليس على أحدٍ أن يعود إلى المغرب بلا مال –وكأنّ المال يملأ الشوارع– وبلا سيارة وما إلى ذلك. ما العمل إذن؟ إنّ لديهم فكرة خاطئة، يعتقدون أن في أوروبا كلُّ ما نحتاجه: المال والمسكن وكلّ شيء جاهز. وكلّما أراد أحدهم العودة إلاّ واتّجهت صوبه كلّ الأنظار. جدّتي عادت لتوّها إلى المغرب، والجميع صار يعلم بوضعي هنا. لا أحد سيسخر منّي، لكن مع من سوف أُقيم هناك؟ سوف أكون وحيدا. ثُمّ من سيهتمّ بجدّتي؟ ومن سيساعدني؟ لعلّني لا أجد أحدا هناك، فليس لي إلاّ عائلتي.

إطّو : من عندك في الدار البيضاء؟

سعيد : عندي أصدقاء الطّفولة في حيّنا. ولكن مضى الآن وقت طويل، أربع سنوات كفيلة بأن تجعل الواحد منّا ينسى الكثير من الأشياء. وبعد هذا كلّه فأنا لي أصدقاء جدد هنا.

إطّو : أريد أن أطرح عليك سؤالاً.

سعيد : نعم.

Ils ont une idée fausse, ils pensent qu'en Europe tout est là, aussi bien l'argent que la maison, que tout est prêt. Quand quelqu'un veut rentrer, tous les regards sont sur lui. Ma grand-mère vient de rentrer, et déjà tout le monde est au courant de ma situation ici. Personne ne va rire de moi, mais avec qui je vivrai au pays ? Je resterai tout seul ? Et qui aidera ma grand-mère ? Et moi, qui va m'aider ? Peut-être que je ne trouverai personne. Je n'ai pas d'amis à part la famille.

Yto : Tu as qui à Casablanca ?

Saïd : J'ai des amis d'enfance, du quartier, mais ça fait longtemps. En quatre ans, tu as le temps d'oublier beaucoup de choses. Et puis je me suis fait de nouveaux amis ici.

Yto : Je veux te poser une question. Lorsque tu téléphones, tu ne dis pas la vérité à ta famille, même à ta mère et à ta tante. Tu te contentes de leur dire que tout va bien. Jamais tu ne leur dis ce que tu fais en réalité. Qu'est-ce que ça leur dit sur l'Europe ?

Saïd : Ça accroît leurs rêves. Quand ils entendent que tout va bien ici, ils disent : « Bien, puisqu'il mène une vie facile là-bas, il va nous aider ! » Alors les membres de la famille commencent à énumérer leurs besoins : « Nous voulons ça, ça et ça. » Ils croient que je suis riche pour la seule raison que je leur ai dit « Ça va ». Et si je veux rentrer, je dois acheter un cadeau à ma mère comme si je travaillais dans la société que papa m'a laissée à Marseille. Moi, quand je dis « Ça va », je dis que ma santé va bien, et je ne gagne pas beaucoup d'argent.

Yto : Maintenant, qu'est-ce que tu veux faire ? Quel est ton rêve ?

Saïd : Mon rêve, c'est de me marier ici, de créer un foyer et de ne plus rentrer chez moi. Je ne veux voir personne là-bas, sauf ma grand-mère.

Yto : Tu veux te marier avec la femme dont tu m'as parlé ?

Saïd : Si Dieu le veut, on va nous marier. J'ai parlé à un monsieur qui va nous chercher un logement. C'est pour ça que je suis arrivé en retard aujourd'hui.

Yto : Elle a son passeport ?

Saïd : Elle a tous ses papiers. On va louer un logement et après on va se marier selon la loi musulmane.

Yto : Tu vas travailler où ? Faire quel travail ?

Saïd : Mécanicien. J'ai déjà fait ça au Maroc et en Italie. J'ai passé un an et demi comme mécanicien auto. C'est mon métier.

إطّـو : لمـاذا؟

سعيد : لانّهـا كذَبت عندمـا كانت تقول لي إنّهـا تعتبرني إبنًـا لهـا.

إطّـو : لا تحدّثــها عن أخبـارك؟

سعيد : أقول فقط إنّي بخير، وأُقفل الخطّ. مـا عسـاي أقول؟ هل أقول إنّي أنـام داخل القطارات؟ أم أنّي أقضي اللّيـالي في الشّوارع وآكل مـا تقعُ عليه يداي وأسرقُ لكي آكل وألبس؟ هم يعرفون أنّني حسن التّربية ولم يسبق لي أن سرقت أبدا. وأنني كنت أذهب إلى المدرسة. كيف لي إذن أن أتحدث عن حمـاقاتٍ كهذه؟ كيف؟ ستغضب خـالتي كثيرا لو علمت بهذه الأشياء، وهـي التي كانت تطلب منّي دائمـا المجيء إلى هنـا وتعدني بـأن تُرسلني إلى المدرسة والكثير، الكثير من الأشياء الاخرى. لكنّهـا لم تفعل شيئًـا من هذا. أُمّــي، أحبّهـا كثيرا. كانت ترافقني حتّى بـاب المدرسة لأنّني كنت أرفض الذّهـاب إليهـا. كانت تقول إنّي أملُهـا الوحيد فقد رفض الآخرون مواصلـة الدّراسـة، وفضّلوا السّفـر خـارج البلاد. كانت تنصحني بـالمضيّ في دراستي والسّفر بطريقة شرعيّة حـاملا معي شهـاداتي، ولكنّي مـا رغبت في الدراسة يومـا، ولو قلت لهـا اليوم هذا لَـغضِبت، فكيف لي أن أقول لهـا إنّي أسرق. وأرتكب هذه الحماقات؟ كيف؟ وأنا من كان يقول لهـا دومـا إنّي أدرس جيّدا وأعمل كلّ مـا تطلبه منّي؟ أتمنّى أن نلتقي أنا وهـي، وأن يجمعنا اللّــــه.

إطّـو : ألا تريد العودة إلى المغرب؟

سعيد : لم يعد لي أحد في المغرب. لا أستطيع البقـاء هنـاك وحيدًا.

إطّـو : لا أحد؟

سعيد : لا

إطّـو : وجدّتك؟

سعيد : جدّتي أتت إلى هنـا هـي أيضـا. أمّي تزوّجت في المغرب وهـي تعيش مع أولادهـا. كانت تطردني عندمـا أذهب لرؤيتهـا لأنّهـا لا تريد أن يراني زوجهـا في بيته عند عودته من العمل. أمّـا أبي فقد تزوّج في ليبيـا وله ولدان.

إطّـو : ألا تريد الاحتفـاظ بعلاقتك مع خـالتك التي تعيش في بوردو؟

سعيد : اتّصل بهـا هـاتفيًـا لأقول لهـا إنّي بخير. تسألني دائمـا عن سبب تقصيري في الاتّصـال بهـا هـاتفيًـا ومـا إذا كنت زعلان، فأجيبهـا بـأنّي لست بحـاجة لأيّ شيء. مـا عسـاي أقول لهـا؟ إنّي بحـاجة للمـال؟ آخر مرّة كانت تحدّثني في حضور زوجهـا، ولمّـا قلت لهـا إنّي أقيم في الفندق راحت تبكي ظنًـا منهـا أنّي سأطلب مـالا، وقـالت إنّ زوجهـا بحـاجة للمـال للسّفر إلى المغرب وأنّهـا تريد اقتنـاء قطعة أرض وأشياء أخرى. عندهـا قلت لهـا: «عفوا خـالتي، أنـا لا أريد شيئـا، إنّي أعيش

Yto : Ta fiancée a une fille ou un garçon ?

Saïd : Elle a un garçon de trois ans. Je vais m'en occuper. Elle travaille dans un bar. J'ai exigé qu'elle laisse tomber le bar, je le lui ai fait jurer. Je lui ai dit que je n'allais pas accepter que ma femme rentre à la maison après minuit. Et je lui ai demandé de ne pas saluer les hommes que je connais. Elle peut saluer les hommes qu'elle seule connaît. Il faut éviter les rumeurs. Elle a accepté toutes mes conditions. On a un peu d'argent à la banque, on peut louer une maison avec.

Yto : Elle va travailler où ?

Saïd : Elle peut aller dans une école pour faire un stage ou chercher autre chose, tout sauf le bar. Si je la vois au bar, je vais la tuer. Je ne veux pas créer de problèmes, mais ce n'est pas honteux de changer de métier. Il y en a beaucoup.

Yto : Est-ce que vous parlez de tout ça avec d'autres jeunes de l'association ?

Saïd : Non.

Yto : Lorsque vous parlez de votre vie par téléphone, qu'est-ce qui se passe pour vous quand vous dites : « Tout va bien » ? Est-ce que vous parlez de tout ça ensemble ?

Saïd : Je ne raconte rien à personne. Ce sont mes affaires. Je ne sais toujours pas comment ils pensent. Je vais essayer de garder des amitiés avec eux. Les jeunes de Gambetta, les jeunes de Jeunes errants, je ne sais pas encore comment ils pensent, je ne peux pas leur raconter ma vie. Par exemple, l'un d'eux peut vouloir se battre avec toi seulement parce que tu ne lui donnes pas une clope. Moi, je lui dis d'aller la chercher chez un Européen. J'achète un paquet et je veux qu'il me fasse la journée. En plus, il voit bien que je ne travaille pas. C'est le manque d'instruction. Il veut voler et dormir dans les rues ou dans la gare. Il n'a pas encore passé ça dans sa vie. Ces choses-là, moi, je les ai dépassées depuis longtemps. Je ne sais pas comment ils pensent, ni ce qu'ils ont dans la tête. Même si je suis leur ami et que je passe du temps avec eux chaque jour, depuis deux mois, je ne réussis pas à savoir ce qu'ils pensent faire de leur vie. Ils vivent dans la routine à Gambetta, ils y passent la matinée et la soirée, comme s'ils cherchaient un trésor. Parfois ils montent dans le train le soir. Ils ont la tête vide. Ils ne prennent même pas de douche. Ils sont sales. Lorsque les gens me voient avec l'un d'entre eux, ils se demandent pourquoi. On a des douches gratuites, on mange gratuitement et on va rester sale ? Moi, je suis toujours propre. Avec vingt francs, tu peux laver

سعيد : نعم.

إطّو : هل تتذكّر إحداها؟

سعيد : بلى، أذكر صورة التُقطت في كندا.

إطّو : كيف هي؟

سعيد : في كندا، هناك الثّلج. التقطوا صورة يظهرون فيها مع الهنود الذين يعيشون هناك. أبهرتني كندا، ووددت السفر إليها لأرى تلك المشاهد التي يغطّيها الثّلج. غير أنّي مكثت في فرنسا ثمّ سافرت إلى إيطاليا. أمّا كندا فقد كانت حلما بالنّسبة إليّ، خاصّة وأنّ خالتي وزوجها كانا يقضيان فيها العطل.

إطّو : كيف استقبلاك أول مرّة في بوردو؟

سعيد : بشكل جيّدٍ بادئ الأمر، لكن بعد ذلك بدأ زوجها يعاملني بشكل مختلف، فقرّرت أن أتركهما. وتعلّلت بأنني راحل بحثاً عن عم. أمّي كانت مطلّقة، خالتي هي من تكفّل بي حتّى بلوغ سنّ الحادية عشرة. بعدها رحلَتْ إلى إسبانيا وتزوّجَت من فرنسيّ. أمّا أنا فقد عشت في بيت جدّتي، إذ مضى على طلاق والديّ زمن طويل. تزوّجت أمّي مرّة أخرى ورُزِقت بالأولاد مثلما هو الشأن بالنّسبة لأبي في ليبيا. وفي منزل العائلة عشت مع أختي المولودة عام ١٩٨٠، فيما وُلدت أنا عام ١٩٨٤.

إطّو : لماذا تركتهم؟

سعيد : كانوا يقولون لي دائما: «إذهب وابحث عن عمل. لا تبقى بلا مال.» كيف لي البقاء إذن؟

إطّو : هل هناك من فرق بين الصّور التي كانت ترسل إليك والحقيقة؟

سعيد : هنالك فرقٌ كبير مقارنة مع ما كانت تقوله لي خالتي. كانت تطلب منّي الحضور وتعدُني بأن تُعاملني كابنٍ لها. لكن الأمر كان مختلفًا تماما. كل الوعود كانت كاذبةً. قرّرت ترك خالتي والعودة إلى هنا، لم يكن لديّ خيارٌ آخر، قد كانوا يسيئون معاملتي كلّ يوم ولم يعد باستطاعتي تحمّل هذه الإهانـــة. كان يجب على خالتي أن تهتمّ بأولادها.. تماما مثلما كان عليّ أن أهتمّ بنفسي.

إطّو : كانت صدمةً لك، أليس كذلك؟

سعيد : هي من ربّاني وكنت أناديها: أمّي. كانت تصحبني إلى الحلاّق وتشتري لي الثّياب. على أنّها نسيتني تدريجيًا بعد حصولها على تأشيرة السّفر إلى إسبانيا. أرسلت لي الثّياب لفترةٍ من الوقت ولكنّها لم تعد تذكرني منذ أن رُزِقت بالأولاد. أنا لا أخبرها عن أحوالي إطلاقًا، أمّا هي فقد كانت تبعث لي رسائلها إلى الدّار البيضاء. ولكن لا أحد هناك يُرسِلُها إليّ، وعلى كل حال فهي لا تلزمني.

tes habits une fois par semaine. Comme ça personne ne me fait de remarques. D'autres sont sales, ils ne prennent pas de douche, ils dorment dans les jardins ou dans le train, ils ne changent pas de vêtements. Chaque jour, j'emmène l'un d'entre eux à l'hôtel, pour qu'il connaisse quelqu'un de gentil, je lui donne un maillot, il prend une douche, il change de vêtements. À ton avis, comment ont-ils pu venir ici et oublier leur projet ?

Yto : Pourquoi vous n'en parlez pas ?

Saïd : Je ne sais pas avec qui parler, ils se droguent, les uns boivent de la bière, les autres fument. Personne n'est dans son état normal. Alors, comment pourraient-ils dire la vérité, dire pourquoi ils sont venus ?

Yto : Pourquoi tu restes avec eux ?

Saïd : Je veux savoir ce qu'ils pensent faire dans la vie. Je reste avec eux deux heures, j'écoute de quoi ils parlent. Mais ce sont seulement des bavardages. Ce sont des jeunes d'âges différents, les uns plus âgés que les autres. L'un d'entre eux a vingt-quatre ans, c'est le plus vieux mais il ne leur sert à rien. Il leur a appris à traîner et à dormir dans les rues. Je lui ai dit : « Tu es le plus grand, tu dois leur montrer le bon chemin et ne pas leur amener des canettes de bière à Gambetta. » Ils apprennent à voler et ils iront en prison, alors qu'ils devraient aller en foyer, comme Tarek dont j'ai la photo, qui a treize ans, ou l'autre avec lequel j'ai pris toutes ces photos, il a quinze ans. Qu'est-ce qu'ils vont faire dans les rues ?

Yto : Mais toi, pourquoi tu restes avec eux ? Est-ce qu'ils ont quelque chose d'important ?

Saïd : Bien sûr, je partage avec eux des souvenirs. Moi aussi j'ai été victime de cette situation, je ne savais pas quoi faire. Je me demande pourquoi personne n'a pu leur indiquer le bon chemin et les sauver. Ici, personne ne veut que l'autre soit mieux que lui, personne ne veut montrer le bon chemin. Le risque, c'est de ne rien faire de sa vie, de rester dans les rues, toujours sale, avec les autres qui se moquent, toujours ivre, et de garder des cicatrices au visage.

Entretien de Saïd C. avec Yto Barrada et Maxence Rifflet, La Compagnie, Marseille, 15 mai 2001

إطّـو : مـاذا عملت؟

سعيد : قمت بنشاط ممنوع. كنّا نبيع المخدّرات. بقيت طويلا على هذا النّحو. حتّى جاء اليوم الّذي أوقفني فيه رجال البوليس وطلبوا منّي الاختيار بين أن أترك هذا العمل أو أن أرحل نهائيّـا عن إيطاليا. فـاخترتُ تركه، ومكثت بعد ذلك مدّة طويلة في مركزٍ خيريّ حتّى حصولي على أوراق الإقـامة. بعدهـا قرّرت العودة إلى بيت خالتي في بوردو، وكانت قد اتّصلت بي وطلبت منّي المجيء. أقمتُ عندهـا خمسة عشر يومًـا، ثمّ رحلت عنها من جديد إلى مرسيليا لعمل أيّ شيء.

إطّـو : أتذكر يوم طلب منك صديقك السّفر؟ هل قرّرت السّفر معه فجأة؟

سعيد : نعم طلب منّي مرافقته.

إطّـو : هل كنت تفكّر بهذا الأمر قبل ذلك؟

سعيد : نعم كنت أفكّر بذلك. لأنّ والديّ كانا منفصلين، كما كانت لي خالة في المهجر. كانت تبعث إليّ الصّور وتهديني الملابس. ظننت أنّ الأمر ممتع فقرّرت المغامرة.. والسّفر. اشتريت خبزًا وأخذت معي شيئا من الماء. وعند مدخل الميناء، أعطينا عشرة دراهم لرجل الأمن حتّى يسمح لنا بالدّخول بحجّة البحث عن شخص ما. أمضينا اللّيلة في شاحنة، ولم نستطع مغادرتها في صباح اليوم التّالي لأن رجال الأمن كانوا في كل مكان. وفي اليوم الثالث، أيقظت صاحبي وقلت له إنّ علينا أن نُغامر حتّى يتسنّى لنا الالتحاق بالسّفينة التي رست على السّاعة الثّالثة صباحاً.

إطّـو : تكلّمتَ عن صور. كيف كانت هذه الصّور؟

سعيد : كانت تبهرنا الصّور التي ترسلنا إيّاها العائلة لبعض ديكورات المطاعم أو أيّ مكان آخر جذّاب في المهجر. هذه الصّور جعلتني أعتقد أنّ حياتي ستتغيّر. هذه هي الأخطاء التي دفعتني إلى المخاطرة والقدوم إلى هنا.

إطّـو : تتكلّم عن أخطـــاء؟

سعيد : نعم.

إطّـو : مـاذا؟

سعيد : لأنّنا نعتقد دائما أنّ البلاد الأجنبيّة هي الجنّـــة.

إطّـو : من معارِفُك في بوردو؟

سعيد : خـالتي وجدّتي.

إطّـو : هل همـا من يُرسِل لك الصّور؟

كنت أنعم بالهدوء في بيتي بعد يوم من العمل،

عندما طرق بابي صديق لي. قال لي، وقد كنت أعمل حرفيًا في الجبس، «مالكَ والجبس؟». واقترح عليّ «الحرق». أعددت حقيبتي ولبست بزّة العمل الزّرقاء. أخذت عشرين درهما ولم أحمل معي شيئًا من الطّعام. تركنا المنزل واستقلّينا سيّارة أجرة متوجّهين نحو الميناء، حيث مكثنا حتّى الصّباح. كان هذا خلال شهر رمضان من العام ١٩٩٧. أمضينا فترة الصّباح خارج الميناء وتناولنا طعام الإفطار. لم يحالفنا الحظّ ظهر ذلك اليوم فعدنا لننام من جديد في الميناء. صباح اليوم التّالي، وفيما أراد صاحبي الاستمرار في النّوم، قمت وأعْملتُ سكّيناً كبيرة في أعلى الغطاء الواقي لمقطورةٍ كبيرة، واختبئت بين علَبِ الكرتون التي كانت بداخلها. لم أكن أفكّر ساعتها سوى بالنّوم داخل تلك المقطورة على أن أقفز بعد ذلك إلى مقطورةٍ أخرى. غير أنّي استغرقت في نومٍ عميق فيما سُحِبت المقطورة وأُدخلت إلى السّفينة. وبعد ساعة، جاء رجال الأمن وفتّشوا في الأسفل.. ثمّ هنا وهناك قبل أن يشدّوها بسلاسلَ من حديد. أمّا أنا فقد اتّخذت لي مكانا هناك ومكثت فيه. ومرّاليوم الأوّل. وفي بحر اليوم الثّاني، تركت مكاني، فوجدتُني في قلب السّفينة. أمضيت ثلاثة أيّام على تلك الحال، لم يبق لي بعدها ماء. خرجتُ باحثًا عن شيء منه فصادفت راكبَين غير شرعيّين. أرشداني إلى مكان الحنفيّة، فارتويت وعبّأت ما استطعتُ من الماء. أمضيت وقتًا طويلا بصحبتهما، سرقنا خلاله بضع برتقالات من السّفينة لأكلها. وفي صباح اليوم التّالي –وكان يوم جمعة– أرست السّفينة، فعدتُ سريعا إلى المقطورة ومكثت فيها حتّى المساء. خرجت حوالي السّاعة التّاسعة مساء. لم أكن أعرفُ أحدًا. اجتزت السّياج الحديدي الأوّل قفزا ثمّ اجتزت هذا، ومضيت جريًا من هناك حتّى بلغت هذا السّياج، فقفزت فوقه ثمّ قفزت ثانية. وتسمّرت في مكاني أسأل نفسي: «ما العمل، والحال أنني لا أعرف أحدًا؟ أين أذهب؟ هل عليّ أن أعود من حيث أتيت؟» ورحت أقول في نفسي: «من الأجدى أن أعود واستمرَّ في مزاولة مهنتي في بلدي...» ثمّ انتابني شعور بالنّدم. استوقفت السيّارات حتّى استجاب سائق أسود البشرة إلى إشارتي. كنت أتكلّم اللّغة الفرنسيّة شيئا ما.. تعلّمتُها في بلادي. سألته: «أين أجد عربًا؟» فدلّني على محطّة مترو. أجبت: «بالنّسبة إليّ لا وجود للمترو». عندها أقلّني إلى فيليكس بيات حيث وجدتُ عربًا. استحمّيت عند سيّدةٍ جزائريّة. ومنذ الصّباح ركبت المترو متوجّها إلى باب ايكس، وهناك أشاروا عليّ بالذّهاب إلى غامبيتا حيث تعرّفت على أشخاص آخرين. بعد مُضيّ خمسة عشر يوما سافرت إلى إيطاليا بناءً على طلب صديقٍ لي للعمل معه. وبالفعل عملت معه طويلا.

ياسين ت، مبيت، مرسيليا، جويلية ٢٠٠١ (انظر الصفحات ٦٧–٧٢)

Othman B., Marseille, mars 2001

عثمان ب، مرسيليا، مارس ٢٠٠١

أرى سيّارات : ١٠٦، ٣٠٦، ٢٠٥، ساكسو. قرب محطّة سان–شارل. ثلاث سيّارات حمراء اللّون من مرسيليا. اثنتان بيضاء. ثلاثة تتوقّف بالعرض واثنتان على الرصيف. ثلاثة منها رماديّة معدنيّة، واحدة سيتروان ساكسو على ما أعتقد. واحدة ٢٠٦ وواحدة فورد. متشرّدون نائمون في جانب صندوق القمامة. سيّارتان تعبران، الأولى من جانبٍ والأخرى في الوسط.. لا يحترمون القانون. هناك لوحة اسم الشّارع وعامود الكهرباء والسيّارات المتوقّفة. هناك حفرة وخطّ. وحواجز المحطّة وسيّارة التّنظيف. وهناك إشارة ممنوع المرور، هذا للمتشرّدين أم للسيّارات؟ من الطّبيعيّ أنه للإثنين، أليس كذلك؟ أرى سريرًا.. عدّة أسرّة. للمتشرّد ولزوجته ولعائلته. هناك أربعة أو خمسة، لا أدري. هناك أغطية. هنا متشرّد نائم وهنا.. وهنا أيضًا.. المجموع ثلاثة متشرّدين نيام. الآخرون يعملون. بعدها يتبادلون. في الزّاوية هناك صندوق القمامة. الصّورة مأخوذة من الأعلى. في الحائط هناك أشياء سوداء. هل تستطيعون أن تُفسّروا لي لماذا هناك إشارة ممنوع المرور؟

ياسين ت، مرسيليا، جويلية ٢٠٠١. حول صورة لعبد اللّه أ، مرسيليا، مارس ٢٠٠١ (الصفحة المقابلة)

Je vois des voitures, 106, 306, 205, Saxo, près de la gare Saint-Charles. Trois voitures rouges de Marseille. Deux blanches. Trois garées en biais et deux contre le trottoir. Trois grises métallisées, une Citroën Saxo je crois, une 306 et une Ford. Des clochards dorment à côté de la poubelle. Deux voitures passent, l'une d'un côté, l'autre au milieu, ils ne respectent pas la loi. Il y a la plaque de rue, le poteau et les voitures garées. Il y a un trou et ce trait-là, les barrières de la gare, une voiture de nettoyage, et là un sens interdit. C'est pour les clochards ou pour les voitures ? Normalement c'est pour les deux, non ?
Je vois un lit, plusieurs lits, pour le clochard, sa femme et sa famille. Il y en a quatre ou cinq, je ne sais pas. Il y a des couvertures. Là, un clochard dort et là, et là aussi. Ça fait trois clochards qui dorment, les autres travaillent, après ils vont inverser. Dans le coin, il y a la poubelle. La photo est prise d'en haut. Dans le mur, il y a des trucs noirs. Vous pouvez m'expliquer pourquoi il y a un sens interdit là ?

Yassine T., Marseille, juillet 2001. À propos d'une image de Abdullah O. (*ci-contre*), Marseille, mars 2001

اكتشفت أنه لا يعرف كلمة واحدة من هذه اللّغة. يبدو وجودنا هنا في بعض الاحيان غريبا فنحن لا نتكلم هذه اللّغة، ولا نستطيع الرّد على من يستوقفنا في الطريق ليستوضح عن شيء ما. لم يكن هذا أمرا سهلا في البداية، ولكن تغيّر الأمر وتعلّمنا اللّغة الفرنسيّة من خلال جلساتنا فى المقهى ومعاكستنا للفتيات. كان الأمر مسلّيا لأنّنا

نودّ أن نقول لهنّ أشياء ولكنّنا لسنا مّتمكنين من اللغة،

فنستمرّ في المزاح فيما بيننا. أما الآن فقد تعلّمنا اللّغة. وأشياء أخرى كثيرة. نحن بخير والحمد للّـــــه.

Vidéogrammes du film *Marseille, juillet 2001*
مقتطف من الصّوت الثّالث وشريط فيلم مرسيليا، جويلية ٢٠٠١

لم أكن وحيدا في المركز. كنت أعتقد أنّه ليس هناك سوى المغاربة في المراكز الاجتماعيّة، ولكن الحقيقة أنّ هناك أيضا من وُلدوا في فرنسا والبيض ممن يعانون من مشكل ما. على أن الامر يختلف عن المغرب حيث لا تستقبل مثل هذه المراكز سوى الأيتام ومن لا أهل لهم. بلدنا ليس مثل مرسيليا، الوضع جيّد في فرنسا الآن. كما أن الاشياء التي نراها هنا تختلف عما نراه هناك، فعلى سبيل المثال، يبدو هنا شيئا طبيعيّا أن تلتقي الفتيات بالشبّان. **في مرسيليا أشياء لم أرها من قبل** ذهبت يوما إلى الشاطىء للقاء الاصدقاء فعرّفوني على فتى اسمه حميد، ولمّا خاطبته مستعملا الكلمات القليلة التي أعرفها من اللّغة الفرنسيّة

الأكل واللباس». **مرّت الأيام، وبدأت باصطحابهم لسرقة** ما يمكّنني من شراء الأكل واللباس. وكان أن أُلقي عليّ القبض في أحد الايّام مع شابّين آخرين وكانت بحوزتنا هواتف نقّالة. اقتادونا إلى مركز الشرطة وبعدها أطلقوا سراح الشّابين الآخرين فيما أرسلوني إلى مركز اجتماعيّ لأنّي كنت أصغرهم سنّا.

Vidéogrammes du film *Marseille, juillet 2001*
مقتطف من الصّوت الأول وشريط فيلم مرسيليا، جويلية ٢٠٠١.

بحثت عن غامبتا.. غامبتا حتّى وجدتُها ووقعت على شاب مغربي جالسا يقتل الوقت ويُدخّن. سألته: « أين الشبّان المغاربة؟» فردّ عليّ: «أنا مغربيّ وهنا يلتقي أبناء البلد. أنا من الدّار البيضاء، من المدينة». سألته ما إذا كان بإمكانه مساعدتي فقد كنت جائعا، فأعطاني ما يكفي لشراء الأكل، وأشكره على ذلك. سألته عن فرص للعمل، فأجاب : «لا يوجد عمل، الشبّان يسرقون من أجل

J’ai cherché Gambetta, Gambetta, j’ai trouvé et je suis tombé sur un jeune Marocain assis à glander et à fumer. Je lui ai demandé : « Où sont les jeunes Marocains ? » Il m’a dit : « C’est ici que se retrouvent les fils du pays. Je suis de Casa, de la médina. » Je lui ai demandé s’il pouvait m’aider, j’avais faim. Il m’a donné de quoi bouffer, je l’en remercie. Je lui ai demandé s’il y avait du boulot, il m’a dit : « Il n’y a pas de travail. Les jeunes volent pour manger et s’habiller. » Les jours ont passé et j’ai commencé à aller avec eux, à voler pour manger et m’acheter des fringues. Un jour, j’étais avec deux autres gars et ils nous ont attrapés avec des portables volés. Ils nous ont mis des menottes et embarqués au commissariat. Ils ont relâché les autres et comme j’étais le plus jeune, ils m’ont placé dans un foyer.

Extrait de la première voix du film *Marseille, juillet 2001*

Saïd M., le Vieux-Port et Gambetta, Marseille, juillet 2001
سعيد م، الميناء القديم وغامبتا، مرسيليا، جويلية ٢٠٠١

هذا واضح بأنه جزائريّ، لأن هناك سراويل «لفيس»، مع حزام الجلد أيضًا.. هذا واضح. المغاربة لا يلبسون أحزمة جلديّة كهذه، إنّها كبيرة. ويبدو أن ثمنها غال. الألوان، بيضاء وسوداء وبعض الشّيء من البرتقالي. السّراويل موضوعة الواحد قرب الآخر. ليس لها اللّون نفسه: واحد أزرق غامق وواحد أزرق سمائي وواحد أزرق، وهي موضوعة بشكل نرى فيه الماركة. أخذ هذه الصّورة ليُبيّن بأنّه يلبس ثيابا من ماركات رفيعة حتّى عندما ينام. **الماركة، هذا مهمّ في فرنسا، وفي مرسيليا** أكثر من البلاد. في البلاد لا أحد يتطلّع كيف تلبس.. هناك كلّ ما تلبسه يليق لك.

سعيد م، وياسين ت، مرسيليا، جويلية ٢٠٠١. حول صورة لفتح الدّين ه، مرسيليا، مارس ٢٠٠١ (الصفحة المقابلة)

Ça se voit que c'est un Algérien, parce qu'il a des Levi's qui ne sont pas les derniers. Avec la ceinture aussi ça se voit. Ça se voit que ça coûte cher. Les Marocains, ils ne mettent pas de ceintures comme ça, elle est grosse. Les couleurs, c'est blanc, noir et quelque chose comme orange. Les jeans sont posés les uns à coté des autres, ils n'ont pas tous la même couleur, un bleu foncé, un bleu ciel, un bleu. Ils sont posés pour qu'on voie la marque. Il a fait cette photo pour montrer qu'il s'habille avec de la marque, même quand il dort. La marque, c'est important en France, à Marseille. Plus qu'au bled. Au bled, personne ne regarde comment tu t'habilles. Là-bas, quoi que tu mettes, ça te va bien.

Saïd M. et Yassine T., Marseille, juillet 2001. À propos d'une image de Fatahdine H., Marseille, mars 2001 (*ci-dessus*)

Farid R., Marseille, mars 2001

فريد ر، مرسيليا، مارس ٢٠٠١

وجهه

قبر منسي ولا شكارة خاوية

Mourad Larhris, associations de proverbes marocains et d'images, Marseille, juin 2001 (*p.109-111*)

Hassan A., Marseille, 2000
حسّان أ، مرسيليا، ٢٠٠٠

إلّي يشطح ما يغطّيش

Celui qui danse montre son visage

Abdelnour El Filali, Tanger, avril 2001

عبد النّور الفيلالي، طنجة، أفريل ٢٠٠١

Chaque absence impose le respect

Mieux vaut une tombe oubliée

Karim K., porte d'Aix, Marseille, mars 2001
كريم ك، باب إكس، مرسيليا، مارس ٢٠٠١

كل غيبة كتزيد هيبة

qu’un sac vide

Rushdi B., Marseille, mars 2001
رشدي ب، مرسيليا، مارس ٢٠٠١

ولده ذكر
و سيّبه في البحر

Fais un fils
et jette-le à la mer

مراد لغريس، تشكيلات من الأمثال المغربيّة والصّور، مرسيليا، جوان ٢٠٠١ (ص.٤٩–٥٣)

صوّر طرْف دالْخُبز

Photographier un morceau de pain

عملنا بشكل متوازي في إطار جمعيّاتي مختلف. ولقد بدا هذا الاختلاف في التّجربتين. حتّى أنّ ذلك يُستشفّ من الصّور. في طنجة عملنا في مكان معروف وفي إطار جمعيّة يتردّد عليها المراهقون يوميّا، أي في مكان ينبض بالحياة. بدت أغلب صورهم ثابتة ووصفيّة. كان اللّقاء بهم مؤثرا. تكوّنت المجموعة تدريجيّا وتبنّت المشروع حتّى أنّها استأثرت بالمعرض، هذا العمل الذي أنجزناه سويّا والذي يمثّل أكثر أشكال المشروع كمالا حتّى أنّه شكّل بالنّسبة إلينا وللشبّان وللزّائرين حدثا كبيرا.
في مرسيليا دارت الورش في فضاء منفصل عن الجمعيّة، في وقت كانت تفتقر فيه إلى مكان يجمعها بالشّبان. كان الوضع صعبا بل مستحيلا. ولم يكن بالإمكان تكوين مجموعة. وفي كلّ مرّة نرى وجوها جديدة فيما تختفي وجوه أخرى تاركة خلفها لمحات وأجزاء من المدينة ومن الأجساد.. كلام وصور. ومن هذه الأجزاء استلهمنا معا فيلم مرسيليا، جويلية ٢٠٠١. وهو فيلم معبّر وقويّ ومتكامل.

تهمّنا العلاقات بين الحالات والصّور والأقوال والأشكال، فهي تخلق تباعدات وتحول دون الأفكار المسبقة. وخلال هذه الورشات عملنا على مدّ الجسور بين الفنّ والإخبار والتّربية. نحن مصوّرون استقرّ سعينا على التّفكير في العلاقات بين الفنّ والسّياسة واخترنا أرضيّتين للعمل تنتميان إلى مجال التّربية المتخصّصة. وفيما انتهت التّجربة مع جونز ايرون، كانت تغرينا فكرة متابعة العمل مع دارنا. عدنا لمرّتين متتاليتين إلى طنجة دون أن نعمل أيّ شيء، وعليه فقد قرّرنا التوقّف عند هذا الحدّ. ولم يكن بوسعنا متابعة هذ العمل دون أن ننخرط بشكل دائم في إحدى المؤسّسات. وبصرف النّظر عمّا تركته التّجربة في نفس كلّ مراهق، فإنّنا نطرح اليوم السّؤال التّالي: كيف يمكن لجونز ايرون ودارنا وللمؤسّسات التي لها دور مماثل أن تستعمل نتائج هذا العمل بهدف الاستمرار في التّفكر في ممارساتها والمضيّ في استنباط وضعيّات جماعيّة جديدة.

مرسيليا، ماي ٢٠٠٢

أقمنا المعرض من جديد في لاكمبانيي. طلبنا من فتيان المراكز الاجتماعيّة ومن الفريق التّربوي الاشتراك معنا في تعليق الصّور، ولكنّنا لم نكن ننتظر منهم الكثير من الحماسة. تكفّل كلّ من لاكمبانيي و جونز ايرون بتوزيع إعلان المعرض. لم يحضر أحد من مسؤولي جمعيّة جونز ايرون حفل الافتتاح بسبب التباس حصل قبل موعد المعرض الذي صادف موعد انعقاد الاجتماع العام للجمعيّة. كما لم يحضر أحد من المشاركين في الورشات السّابقة فالحدث لم يكن يعنيهم، كما أنّهم لا يرغبون في الظّهور كمهاجري مرسيليا السّريّين. ولكنّ الأيّام التّالية شهدت حضور عدد منهم. لم يكن معرض مرسيليا سوى إعادة لمعرض طنجة ولكن في فضاء وسياق مختلفين. ولذا فهو لا يتنزّل في التّجربة بشكل مباشر ولكنّه يتحدّث عنها. ولكي نشير إلى تبنّي المشروع من قبل مجموعة دارنا أضفنا إلى مكوّنات المعرض فيلم فيديو، وهو عبارة عن مونتاج سريع للمقاطع التي صوّرناها خلال معرض طنجة. لم يتجاوز عدد الزّوّار ثلاثمائة زائر خلال أسبوعين (أي أقل عشر مرّات من معرض طنجة)، وكانوا بعيدين عن الحقائق المعروضة. ذلك أنّ بعضهم كان يكتفي بمشاهدة الصّور والفيلم، لكن الأغلبيّة خصّصت وقتا لقراءة النّصوص وتقصّي المعلومات وفهم مجرى العمل. ولقد لامنا البعض على غياب الفتيان قبل زيارة المعرض، كانوا يرغبون في الاستماع إليهم يروون حكاياتهم ويأسفون لعدم لقاءهم.

باريس، جوان ٢٠٠٣

يتكوّن القسم الأوسط من هذا الكتاب من تشكيل للصّور والنّصوص، أنجزناه بمبادرةٍ منّا ودون تدخّل أصحاب الصّور. اخترنا له العنوان صوّر طرْف دالْخبْز، أي عنوان المعرض نفسه. وبما أنّنا اخترنا أن يكون الكتاب باللّغتين الفرنسيّة والعربيّة فإنّ بالإمكان تصفّحه في الاتّجاهين. ورغم وجود شيء من التّفاعل عبر الصّور بين تجربتي الورشتين فقد حافظت كلّ منهما على استقلاليّتها، ولهذا السّبب فصلنا الصّور التي التُقطت في مرسيليا عن تلك التي التُقطت في طنجة. كما احتلّت شهادة سعيد س، هذا المغربي المهاجر في مرسيليا، وسط الكتاب. لقد جمعنا صور كلّ مراهق، لأنّنا أردنا الاحتفاظ بمجموعات صغيرة متناسقة شكلا ومعبّرة عن التّجربة التّصويريّة لكلّ واحد منهم. على أنّه لم يتسنّ لنا استعمال الصّور الشّخصيّة لفتيان مرسيليا، كما لا يحقّ لنا الادلاء بهويّاتهم.

جمعيّة دارنا لحضور معرض للصّور. تعالوا إلى رواق دولاكروا، شارع الحرّية قبالة فندق المنزه قرب القنصليّة الفرنسيّة من الرّابع إلى غاية السّادس عشر من أفريل. إنّه المعرض الأوّل للفنّانين الشّبّان بدارنا وعنوانه صوّر طرْف دالْخبُز. الدّعوة عامّة. أهلا وسهلا بكم» (ص.١١٩). بينما كان البعض يجول في المدينة كان البعض الآخر يرسم بواسطة الورق اللاّصق خريطة مُعدّلة لطنجة على جدران قاعة العرض المركزيّة وأرضيّتها (ص.٣٦). كانت الخريطة حاضرة في الفضاء كلّه حتّى أنّها باتت تحدّد باقي مكوّنات المعرض. ومن جهتها صنعت ورشة النّجارة في دارنا أثاثا لعرض الدّفاتر والوثائق (ملفّات تحتوي على مقالات صحفيّة حول الهجرة السّريّة ووثائق أخرى عن جمعيّتي جوناز ايرون ودارنا. اهتدى أحد الشّبّان إلى فكرة تعداد المهن الصّغيرة التي يعرفونها أو يمارسونها وتدوينها على الخريطة (ص.٩٩). ولكنّهم انتهوا إلى تدوين ذلك على زجاج نافذة كبيرة يمكن رؤيته من الشّارع.
استقبل المعرض ليلة الافتتاح ما يقارب الأربع مائة شخص ولم تهدأ الحركة داخله خلال عشرة أيّام، إذ زاره ما يربو على ثلاثة آلاف شخص بينهم القليل من معتادي المكان. كان حضور الفتيان مستمرّا في المعرض، يأتون يوميّا ويمضون وقتهم في إرشاد الزّوّار والتّحدّث إليهم. تردّد سؤال بعض الزّوّار: «ما هي رسالة هذا المعرض؟ الرّحيل أم البقاء؟» كثرت الملاحظات في السجلّ الذهبي للمعرض، وهذا ما أعطانا فكرة عن طبيعة ردود الفعل، فقد كانت تعبّر عن الاهتمام الكبير والتأثّر والغضب حيال المواضيع الرئيسيّة المطروحة: تطوّر مدينة طنجة وتحديدا حالة الأحياء في ضواحيها وأطفال الشوارع والهجرة السريّة. هذه الحقائق الاجتماعيّة والعمرانيّة والسياسيّة، التي ما فتئ شبّان جمعيّتي جوناز ايرون ودارنا يوثّقونها على طريقتهم، تحاكي اهتمامات السّكان المحلّيين. ولقد أضفى هذا التّوجّه أهمّية بالغة على الحدث. كما أنّ مكوّنات المعرض كانت تستجيب لحاجة النّاس من المعلومات والشّهادات والصّور.

انصبّ اهتمام فتيان المجموعة على سؤال واحد وهو: ما مصير ورشة التّصوير؟ ولا أحد منهم يعتبر أنّ التّجربة قد انتهت. دارت نقاشات عديدة بيننا وبينهم ومع مسؤولي دارنا بشأن أشكال الاستمراريّة المتوقّعة لهذه المحاولة الأولى. وبينما كان البعض خائفا من عدم عودتنا، كان البعض الآخر يسأل عن كيفيّة ربح قوته من التّصوير. والحقّ أنّنا تحاشينا هذا السّؤال خلال عملنا ولم نعط للورش طابع دورات تدريب تقني وصفة مهنيّة. وبالمقابل بدا لنا من المهمّ أن يواصل الشّبّان ممارسة التّصوير في إطار جمعيّة دارنا أو خارجه، معنا أو مع غيرنا؛ إذ كان العديد منهم قادرين على العمل في المختبر ولذا قرّرنا أن نترك لهم بعض آلات التّصوير. لم تكن تتوفر لدينا فكرة واضحة عن شكل المتابعة الذي سنعطيه لمشروع الورشات، غير أنّنا كنّا نعلم أنّنا سوف نعود إلى هنا بمشروع أو بدونه. ولكنّنا كنّا نشعر أن دورنا يتمثّل في الوصول إلى نهاية التّجربة أي أن نفهم رهاناتها وتداعياتها ونقدّمها بشكل واضح إن على مستوى التمشّي أو الصّور.

Maxence Rifflet, Omar Youssoufi dans l'exposition *Photographier un morceau de pain*, galerie Delacroix, Tanger, avril 2002

مـاكسنس ريـفلـيـه، عمر يوسفي في معرض صوَر
طرْف دالخبز، رواق ديلاكروا، طنجة، أفريل ٢٠٠٢

فكرة رسم خريطة على الأرضيّة بواسطة اللّفائف الملوّنة (ص.٣٦). كنّا ننتظر من معرض صوّر طرف دالخبز أن يكون شهادة على هذه التّجربة وأن يساعد على فهم مكوّنات العمل.

الاربعاء ١٩ ديسمبر
ردود الفعل حول فيلم مرسيليا، جويلية ٢٠٠١
عمر شاوري : هناك صور لي.
عمر يوسفي : لا تعبرّ الصّور دائما عن الأقوال.
أسامة بوحارت : هذا يبيّن خيبة أمل «حرّاق»، ولكنّه يثابر بكلّ الأحوال.
عمر يوسفي : لا، أظنّ أنّهما اثنان.
طارق الهيشو : لماذا لا يتعلّمون اللّغة قبل السّفر؟
عثمان سهاب : ما هو هدف هذا الفيلم؟
عثمان الزواوضي : الهدف هو عدم الرّحيل، هذا ما يريد الفتى إبلاغه. يبدو وكأنّه يخجل من العودة، هذا ما يريد قوله على ما يبدو. يقول إنّ الحياة صعبة في فرنسا.
عادل مشكور : لماذا يقولون في الهاتف أنّ كلّ شيء بخير وعندما يتكلّمون مع غريب يشتكون سوء الحال؟
ياسين جبيلو : إذا قلت ذلك لأخيك أو لأمّك فإنّك ستحرمهم النّوم أمّا جارك فسيحزنه ذلك قليلا ولكنّه سيستمرّ بالحياة فالأمر لا يتعدّى أن يكون مجرّد خبر عاديّ بالنّسبة إليه.
كان طارق وياسين يساعدان «الحرّاقة» عندما كانا صغيرين. أراد ياسين أن يجري حوارا مع «الحرّاقة» فسألناه: «ما هو الشّيء الذي لا نعلمه عنهم؟ » أخذ رأسه بين يديه خافضا نظره إلى الأرض بضع ثوان وقال: «الخوف، الخوف من أن ينقلب كلّ شيء رأسا على عقب». أخرج من جيبه رقميّ هاتف كان قد حصل عليهما مؤخرّا من إخوته الثّلاثة في إسبانيا. منذ سنتين كان في الميناء مع أخيه الأكبر منه بسنة واحدة، ذهب لغسل يديه ولمّا عاد كان أخوه قد اختفى. وبعد عدّة أيّام فهم أنّ أخاه سافر إلى إسبانيا، ياسين عمره ثلاثة عشر عاما. أضاف قائلا: «أنت لا ترحل من أجل أوروبا بل من أجل الانضمام إلى عائلتك».

طنجـة، أفريل ٢٠٠٢

حملنا إعلانات دعائيّة عن المعرض واشتركنا في لصقها على جدران المدينة. استعملنا الحافلة الصّغيرة لجمعيّة دارنا لنشر الخبر، جالت الحافلة في شوارع المدينة تبثّ الموسيقى وينبعث منها صوت عادل المسرحي بواسطة مكبّر للصّوت أحمر اللّون: «أيّها الجمهور الكريم ! تدعوكم

شاملا لحيّ بير شيفا الذي صوّره لحسن روني منذ تسعة أشهر. ذهب العديد من الصّبيان مع ماكسنس لإعادة تصوير هذا الحيّ وأحياء أخرى (ص.١٠٤–١٠٥). لم تختلف صورهم الجديدة عن القديمة من حيث شكلها، وبالمقابل فإنّهم يخصّصون الآن الوقت الكافي لمشاهدتها والتّعليق عليها والتّعبير عن الأسئلة والكلمات التي تثيرها. وفي الوقت ذاته لم يتوقّفوا عن تكوين دفاتر تضمّ هذه الصّور. علمنا بإنشاء الوكالة العمرانيّة بطنجة (التّابعة لوزارة الإسكان والمدن)، فاتصلنا بأحد مسؤوليها للاستعلام وعرض ما لدينا من الصّور. التقينا به مرّتين فأجاب على كلّ أسئلة أعضاء المجموعة ووضع تحت تصرّفنا خرائط لمدينة طنجة.

الاثنين ٢٤ ديسمبر
مقتطف من المناقشة حول صور عمر يوسفي في حي سيدي بوحاجه
إطّو : من أين تأتي هذه الطّريق؟
عمر متكلما مع عادل : اشرح لهم أنت!
عادل : انتبهت البلديّة إلى أنّ هذا القسم من الحيّ سوف يختلط مع الحيّ الآخر فسارعت ببناء طريق ثانية قبل أن تفرغ من الأولى. ولو لم تفعل ذلك لاختلط الحيّان ولأصبح المرور مستحيلا. تمرّ هذه الطريق ببير شيفا ثمّ سيدي إدريس وتمتدّ حتّى الرّباط.
إطّو : ولكن لا يوجد طريق!
عادل : نعم إنّها دروب صغيرة وليست بطرقات حقيقيّة.
عمر : كلّ هذه البيوت أقيمت دون إذن بالبناء!
عادل : أعرف القصّة وأستطيع أن أخبركم إيّاها. هؤلاء كانوا يسكنون في بني مكادة في بيوت من التنك قبالة سينما طارق، هناك حيث كانت الأشجار. وبعد الفيضانات التي جرفت كلّ شيء أعطتهم الحكومة قطعة أرض أخرى ليسكنوا فيها، فشيّدوا بيوتا من الحجر. ولكنّي لا أفهم كيف استطاعوا بناء بيوت من الحجر والحال أنّهم كانوا يسكنون بيوتا من الصّفيح! من أين لهم المال؟ ولماذا لم يبنوا بيوتهم من الحجر في بني مكادة منذ البداية؟

قرّرنا في نهاية الأمر المحافظة على مبدأ التّعدّد في مكوّنات المعرض وفي طرق تقديمها: تعليق بعض الصّور على الجدران وتقديم الدّفاتر التي أُنجزت في طنجة وعرض الصّور التي أُعدّت في مرسيليا مع الفيلم مرسيليا، جويلية ٢٠٠١ وتقديم التّسجيل الصّوتي لشهادة سعيد س بالموازاة مع مونتاج الصّور (مع الفقاعات) لعبد النّور الفيلالي ورسم خريطة لمدينة طنجة على أرض المعرض. خطرت لنا هذه الفكرة بعد فشل محاولة بناء حائط من قرميد الصّور بسبب النّوعيّة السيّئة لمكعّبات القرميد التي كانت خفيفة جدّا. لذا عمد كلّ من ياسين جبيلو وعمر شاوري إلى صفّها على الأرض في شكل أبنية. في اليوم السّابق كنّا قد قمنا بزيارة مصنع للفائف الورق اللاّصق في المنطقة الصّناعيّة بطنجة فأهدانا المسؤول صندوقا من هذا الورق، ومن هنا جاءت

ومع أنّ في هذا التّعبير نبرة قضائيّة تبدو مزعجة فهو على قدرٍ من الأهمّيّة إذا أخذنا في الاعتبار وضعيّة هؤلاء الشّبّان المقيمين بصفة غير شرعيّة والظّرف الذي يعيشون فيه. لم نستطع العمل على أرضيّة اللّغة إلاّ مع الشّبّان الذين يتمتّعون بوضعيّة أكثر أمانا (مثل مراد ل الذي يعيش مع عمّه أو فتيان الورشة الثّالثة الذين يقيمون في المراكز الاجتماعيّة).

طنجـة، ديسمبر ٢٠٠١

خلال الورشات الثّلاث الأولى لم تكن فترة غيابنا تتخطّى بضعة أسابيع. ولكن غيابنا هذه المرّة استمرّ أربعة أشهر ونصف الشّهر. أطلعنا الأطفال مباشرة على التّغييرات التي طرأت على المأوى: المكتبة الصّغيرة التي ينظّمها عادل مشكور لقراءة المسرح وترغيب الصّغار في المطالعة والأسرّة المزدوجة ذات الطّابقين والخزائن الفرديّة كخزانة ياسين حسّاني التي كانت مليئة بالصّور التي أخذها خلال الورشة الأولى (ص.١٢٨). اصطحبنا عبد الغنيّ بوزيان إلى المختبر حيث ينظّم –إضافة إلى دوره كمرشد– دورة تدريبيّة في التّصوير من خلال سبر عمل العدسة التّصويريّة وذلك لمدّة نصف يوم منذ ثلاثة أشهر. كما أنّ استمرّ بالعمل وحيدا مختبرا سحب الصّور من الحجم الكبير. ورغم أسف الفتيان لعدم استمراريّة الورشة فقد استنتجنا أنّ النّقص النّاجم عن عدم انتظام الورشة قد ولّد أشياء ذات أهمّيّة كبيرة.
يستقبل المأوى خمسين طفلا، بعضهم في سنّ مبكّرة، فيما استعاد مركز التّدريب نشاطه الموجّه للأطفال الذين تتراوح أعمارهم بين الثّانية عشرة والثّامنة عشرة. اختفى نسبيّا العنف الجسدي والعدوانيّة داخل جمعيّة دارنا. أمّا الذين أنهوا دوراتهم التّدريبيّة في الورشات فقد بدأوا تدريجيّا بالعمل لدى حرفيّي المدينة أو في المصانع، ولكن غالبا ما تكون أوقات دوامهم مرهقة للغاية. فيما ظلّ عدد من هؤلاء الشّبّان بلا عمل مثل عمر شاوري الذي عاد إلى حياة الشّارع وتحديدا في تلك المساحة الواسعة من الأرض التي يسمّيها «الفيلا» قريبا من الجادة المركزيّة للمدينة، حيث كان يعمل حارسا للسّيّارات. أمّا عثمان سهاب فهو يتابع عمله في الشّارع ليلا كمرشد (ص.٣١).

تتكوّن مجموعة العمل من ثمانية فتيان من المأوى وتلميذين من قدماء دارنا من سكّان حيّ الحافة ومرشدين ونحن الثّلاثة، ولم تتغيّر هذه المجموعة منذ عودتنا وحتّى حلول موعد المعرض. كان علينا أن نُجسّد في إطار هذا المعرض العملَ الذي أُنجز في دارنا انطلاقا من عناصر متنافرة. أذهلنا فعلا التّطوّر العمراني الذي عرفته طنجة، هذه المدينة التي نزورها بانتظام منذ سنة؛ كانت تنبت من العدم قطع كاملة من المدينة من حجر القرميد. كما كانت ورش البناء لا تحصى ولا تعدّ وفي الوقت نفسه يتسارع بناء الضّواحي. اكتشفنا من جديد منظرا

الأخيرتان إلى نتائج مهمّة: فيلم مرسيليا والمناقشة حول معرض طنجة. لم تتّصل أيّ من المجموعتين بالأخرى بشكل مباشر ولم تكن تربط بينهما سوى التّجربة التي نعيشها نحن الثّلاثة إضافة إلى وسائل العمل التي نحملها من مدينة إلى أخرى.

مرسيليا، خريف ٢٠٠١

اتّصلنا خلال شهر اكتوبر بكلّ فتيان الورش السّابقة في مرسيليا ممّن كانت لدينا عناوينهم بهدف عقد اجتماع خلال إحدى عطلات نهاية الأسبوع في شهر نوفمبر. كنّا نودّ أن نعرض عليهم الفيلم الذي عملنا على تصميمه سويّا خلال الورشة السّابقة والذي أخرجناه تقنيّا فيما بعد، كما أردنا طرح فكرة المعرض في شكله وموضوعه. انضمّ إلينا عثمان ب وكان قد شارك معنا في الورشتين الأولى والثانية آتيًا من مركز مارتيغ إلى جانب المشاركين في الورشة الأخيرة.
لم نُنه الفيلم عن قصد حتّى نترك لهم مجالا للتّدخّل. في البدء اندهشوا لعدم التّعرّف على أصواتهم وانبهروا بالنّوعيّة التّقنيّة للفيلم لكنّهم ما لبثوا أن قالوا إنّهم يتركون لنا أمر إتمام الفيلم. غابت حماسة الورشة السّابقة، وقال الكثير منهم إنّهم تعبوا من النّظر إلى الوراء. أدركنا أنّ نهاية العمل في مرسيليا أصبحت تفرض نفسها، خاصّة وأنّ الفيلم يحوي كلّ الأسئلة التي طُرحت في الورش: روايات السّفر والوصول إلى مرسيليا ثمّ الشّك وخيبة الأمل والجوع وبداية الجنوح واستعمال القضاء كوسيلة للوصول إلى المراكز الاجتماعيّة وعلاقاتهم مع لباسهم ومظهرهم الخارجي ومشكلة اللّغة والعلاقات مع الأصدقاء والبنات (ص.٦٢–٦٣). يشكل ثمانية عشر شخصا مصدرَ الصّور المستعملة في فيلم مرسيليا، جويلية ٢٠٠١، هذا الفيلم الذي يبدو وكأنّه الحلقة الأكثر نجاحا في العمل الذي قمنا به في مرسيليا والذي يأخذ حوافزه من مشروع طنجة.
كان القلق بشأن الجمهور هو ردّ الفعل الأوّل للشبّان، فهم يريدون زوّارا دون خلفيّة ذهنيّة مسبقة ضدّهم. وبما أنّه لم يكن بإمكاننا عرض كلّ الصّور فقد دعوناهم إلى استرداد بعضها. أراد سعيد س استرداد الصّور التي يبدو فيها عاري الصّدر. ومن جديد أكّد الشبّان على أهميّة شهادة سعيد بقولهم: «إنّه يتكلّم عن أشياء صحيحة لا يجرؤ أحد على قولها». لم نكن ندري ما العمل أمام انسحابهم الواضح من متابعة المشروع، وعليه فقد وجدنا أنفسنا في مواجهة رغبتنا الذّاتيّة إذ أنّ أمر الاستمرار في المشروع يتوقف علينا. على أنّه يبدو من الصّعب تقديم هذه التّجربة في شكل معرض في لاكمبانيي دون قوّة دافعة من قبل مجموعة طنجة. اختفى المراهقون على مرّ الورش بعد أن تركوا لنا صورا وقصصا بدت وكأنّها تواقيع على حضورهم. لم يتّبع المشروع مسارا بنائيّا كما هو الشّأن في تجربة دارنا بل هو مسار يقوم على الشّهادات.

إطّو : في أيّ مكان؟
عادل : صوب الجادة ولكن ليس في ذلك الروّاق إذ لا يستطيع كلّ النّاس الدّخول إلى ذلك المكان. أنا مثلا لا أجرؤ على الدّخول عندما يكون هناك معرض، لأنّك لا تجد هناك إلاّ شخصيّات المدينة والمثقفين من النّوع الذي يضع ربطة عنق. لا يجرؤ الفقراء على الدّخول لأنّهم يعتبرون ذلك غير طبيعي.
إطّو : أنا موافقة ولكن ماذا تقترح أنت؟
عمر : الشّارع أو الزّقاق، هذا ما يشدّ النّاس الذين يأتون لمشاهدة المعرض.
سهاب : يجب أن يكون هذا المعرض مثل بيوت «الهيبي» حيث لا شيء مرتّب. يجب الخروج من هذا الرّوتين حيث كلّ شيء مرتّب بشكل مضجر.
عبد الغني : ولكن يجب أن يكون كلّ شيء واضحا، لأنّه إذا كان كلّ شيء ملتويا فإنّ النّاس سيفهمون الأشياء بالمقلوب.
سهاب : ولكن ماذا يفهم سكّان هذه الأحياء من الفنّ؟
إطّو : لعلّهم يفهمون أفضل منّا.
سهاب : يجب أن يأتوا إلى المدينة أوّلا! وإذا كانوا فنّانين فإنّهم سيتوقّفون.
إطّو : ولكنّنا لا ننظّم هذا المعرض للفنّانين!
عبد الغني : ليس لهذا أيّ علاقة بالفنّ بل إنّها قصّة مزاج وعلينا أن نجد طريقة لترغيب النّاس في رؤية عملنا. ثمّ إنّ لكلّ واحد إدراكه ورؤيته للأشياء، ولا يمكن أن نفرض على أيّ كان طريقة ما لفهم ما نعرضه (...)
عادل : يجب أن يتنقّل هذا المعرض ويذهب إلى الأحياء حيث يفتقر النّاس لمثل هذه الأشياء مثل حيّ سيدي بوحاجه وصدام.
ماكسنس : هذا صحيح، فالضّواحي هي التي تقترب دائما من وسط المدينة لا العكس.
عثمان : ما على النّاس إلاّ التنقّل، فمثلنا كمن يفتح مدرسة في بيت طفل كي يذهب إليها، وحيّ بني مكادة ليس ببعيد وباستطاعة النّاس القدوم سيرا على الأقدام.
إطّو : من المهمّ القيام بمجهود للتّنقّل ولكن في الاتّجاهين، وإذا فكّرنا مثلك فإنّ الطّفل لن يذهب إلى المدرسة أبدا لأنّ القصّة ليست قصّة مسافة فقط.

حصلت هذه المناقشة في اليوم الأخير قبل مغادرتنا. وفي اليوم التّالي أعلمناهم بأنّ المناقشة الأخيرة قد أعطتنا الرّغبة في عمل ورشة إضافيّة لكي نحضّر معهم المعرض. كنّا أصحاب القرار بشأن تأجيل المعرض إلى ربيع العام ٢٠٠٢ وبرمجة ورشة جديدة في طنجة في نهاية كانون الأوّل من العام ٢٠٠٢. والحقّ أنّنا أشرفنا على ستّ ورش تصوير مدّة كلّ واحدة منها اسبوعان اثنان وذلك في أقلّ من ستّة أشهر، متنقّلين بين طنجة ومرسيليا مرورا بباريس. وبالتّالي كنّا بحاجة إلى فترة توقف لكي نستطيع مراجعة أنفسنا قبل مواصلة العمل والتّفكير بالمعارض، ذلك أنّ طبيعة العمل ورهاناته تختلف تماما من نشاط إلى آخر. انتهت الورشتان

Yto Barrada, Omar Chaouri trace une carte de la ville de Tanger au sol, Darna, Tanger, décembre 2001
Maxence Rifflet, vue de l'exposition *Photographier un morceau de pain*, galerie Delacroix, Tanger, avril 2002
إطّو برادة، عمر شاوري يرسم على الأرض خريطة لمدينة طنجة، دارنا، طنجة، ديسمبر ٢٠٠١
ماكسنس ريفليه، منظر من معرض صوّر طرْف دالْخبُز، رواق ديلاكروا، طنجة، أفريل ٢٠٠٢

قبر وذلك لأكثر من سنة. وعند مرورنا قرب مدينة أصيلة قال عادل إنّ والديه من هذه المنطقة. يبلغ والده اثنين وسبعين عاما وله خمسة أولاد من زواجه الأوّل وستّة أولاد من زواجه الثاني بمن فيهم عادل. أمّا أمّه فلها من العمر تسعة وثلاثين عاما. ولما لم تعد الأرض تكفيهم للمعيشة كمزارعين أتوا إلى طنجة وسكنوا بيتا صغيرا جداً في بني مكادة. ومنذ سنّ السّادسة بدأ عادل بالخروج للتّنزّه والذّهاب إلى السّينما الهنديّة وارتكاب الحماقات مع صديق له أبكم وأصمّ. كانوا يسرقون الأحذية التي يتركها النّاس على عتبات بيوتهم في أيّام المطر. ومن حين لآخر كان يعود إلى بيت أهله ولكنّه كان يعيش أكثر الأوقات في الخارج. عمل بائعا لأكياس البلاستيك وتعرّف على صديق إسمه ياسين. اكتشفا معا في سنّ الحادية عشرة دارنا بعيد افتتاح مركز النّهار الذي كان يقدّم وجبة الإفطار خلال شهر رمضان ؛ كانا يأتيان إلى المركز لتناول طعام الإفطار وحسب.

عند رجوعنا إلى دارنا كانت أمامنا ثلاثة أيّام عمل. وفيما كان البعض يستمع إلى التّسجيلات كان البعض الآخر ينشر الصّور القديمة منها والجديدة على الطاولات والحيطان. قلد ماكسنس بناء حائط من حجر القرميد، متسائلا: ماذا لو صنعنا حائطا من الصّور؟ ولدت هذه الفكرة عدّة محاولات أخرى. وفي زخم من الحماس بدأ الجميع بتجربة مجموعات شكليّة وبعدها بتكوين ألبومات سفرهم. بعد يومين من العمل على هذا المنوال انتهينا إلى نقاش لم نكن نتوقعه دام أكثر من ساعتين حول تتمّة المشروع. ولأوّل مرّة تبنّى العديد منهم المشروع ولم يتوانوا على معارضتنا الرّأي. تجسّدت فكرة تنظيم معرض وأصبحت ممكنة. وكنّا قد أثرنا هذه الفكرة ولكن لم نكن نعرف ما سيكون محتوى هذا المعرض وما إذا كان هذا الإجراء هو الأفضل لعملنا. وفي تلك اللّحظة فرضت فكرة المعرض نفسها كحتميّة من خلال تساءلاتنا حول المدينة والعلاقات بين المركز والضّواحي.

الاربعاء ١ أوت
إطّو : إنّي أبحث عن طريقة لعرض الصّور وأفكّر بإنجاز خريطة لمدينة طنجة. ماذا نرى عندما نفتح كتابا عن طنجة؟ القصبة وسوق البرّ والجادة والميناء، هذا كلّ شيء.
سهاب : الحيّ على الشّاطئ الصّخري لا يوجد حتّى على الخريطة. لا نرى إلاّ البحر.
إطو : لا نرى إلاّ البحر ولا وجود لأيّ بيت بينما صوّرت أنت والزّواوضي هذا الحيّ. ثمّ أين بني مكادة والشّارف وسيدي بوحاجه كما هم الآن؟ لذلك يجب أن نعدّ خريطة للمدينة بأكملها وليس فقط لطنجة كما تصوّرها الكتب التي لا تحكي شيئا عن التّطوّر العمراني ولا عن كيفيّة عيش النّاس (...)
عادل : ليس علينا أن نقيم المعرض في بيت ثريّ وجيدّ التّرتيب، بل يجب إقامته في مكان آخر.

يبدو أنّ أكثر محطّات رحلتنا أهمّية تلك التي حصلت في جبال الرّيف، أرض المقاومة ضدّ الهيمنة الاسبانيّة والفرنسيّة فيما بين عامي ١٩٢١ و ١٩٢٦ وفي الوقت ذاته أرض زراعة الحشيش التي تغذّي التّهريب الدّولي. اقترح علينا المزارعون في ضيعة صغيرة معزولة وسط الجبال قرب غابة أرز الإقامةَ على أرض تشرف على حقولهم، واستقبلونا بالحليب والشاي بالنّعناع والفطائر وجلبوا لنا حزم القشّ لننام عليها. في اليوم التّالي أمضينا فترة الصّباح مع النّساء في الحقول قبل أن نلتقي بالرّجال لتناول طعام الغداء. منعت النّساء الفتيان من تصويرهنّ، فقام أحدهم علانيّة والميكروفون في يده سائلا: «ألا تعلمون أنّكم تأتون إثمًا؟» ولقد أثار هذا الحادث مناقشة طويلة حول طريقة اللّقاء بالنّاس وحول العلاقة مع السّلطة. أخبرنا رجل عن التّاريخ السّياسي لزراعة الحشيش في هذه المنطقة منذ قرن، وشرح لنا المفارقة في السّماح بزراعة الحشيش ومنع بيعه. كما أثار أوضاع المزارعين وظروفهم المعيشيّة والحلول البديلة التي يتمنّون وضعها موضع التّنفيذ.

الأحد ٢٩ جويلية

ياسين أصله من منطقة الريّف، أبوه مسجون منذ عشر سنوات بسبب تجارته الممنوعة، بالكاد يصل عمره إلى ثلاثة عشر سنة ولكن يبدو وكأنّه ابن عشر. عاش خمس سنوات في شوارع طنجة، ثمّ التحق بدارنا عند افتتاح المأوى، يريد السّفر إلى اسبانيا حيث يعيش اخوته الثلاثة. يحاول كلّ ليلة أن يحكي لنا عن الأشياء التي أثّرت فيه فيستعيد كلّ تفاصيل يومنا، إذ يتذكّر بالتّحديد كلّ وجباتنا ومهارة عبد الغنيّ في صنع الوسادات من الأغصان أو من الرّمل ومزاج إطو عند استيقاظها من النّوم واشتراكه مع أسامة في حمل سطلين من الماء.

بعد زيارتنا إحدى ورش صنع الجليز التي تشغّل أطفالا أخبرنا أسامة بأنّه كان يتيما إذ قامت بتربيته إمرأة عجوز. وعند بلوغه سن الثامنة وبعد وفاة العجوز شغّله الورثة بصنع خيوط الحياكة. ومن خوفه تحمّل هذا الوضع ثلاث سنوات قبل أن يهرب وهو يفكّر بأنّ الهروب لن يكون أسوأ من البقاء. كثيرا ما خلد ياسين للنّوم باكرا هذا الأسبوع وبطنه خاوية ولكن بعد أن يتأكّد من أنّ أحدنا قد حفظ له حصّته من الطّعام. أسامة وياسين هما الأصغر سنّا ضمن المجموعة.

أمّا عمر البالغ سبعة عشر عاما فأصله من مدينة فاس. وعند مرورنا بهذه المدينة قام بزيارة جدّته فوجدها على فراش الموت وحولها جدّه وأمّه. رحلت أمّه من طنجة إلى فاس عندما كان عمره عشر سنوات وعهدته إلى جدّته. شغل عددا من الأعمال، في صناعة الجليز تحديدا. بعدها قرّر اللّحاق بأمّه، لكنّه عاش سنتين في الشّارع قبل أن يجدها. صار الآن يلتقيها بانتظام لكنّه تابع العيش خارج البيت.

وخلال جولتنا بين آثار المدينة الرّومانيّة في فوليبيليس أوليلي أخبرنا محمّد البالغ خمسة عشر عاما بأنّه كان يساعد على حفر القبور في بني مكادة مقابل درهمين لكلّ

عليها فيما بعد فقد كان الأمر صعبا على بعضهم، ولعلّ هذا ما اضطرّهم للقبول بالفرق بين ما يقولونه وما يعرضونه من صور. اقترحنا عليهم استعمال الصّورة لتأكيد فكرة ما أو التّشكيك فيها أو توضيحها، وجاءت اختياراتهم لتؤكد أنّهم عملوا بنصائحنا. اشتغلنا على هذا الشّكل من السّرد لمدّة يومين. في بادئ الأمر يروي كلّ واحد منهم قسما من القصّة أمام الصّور التي اختارها. غير أننا اضطررنا إلى إعادة تسجيل الصّوت مرّات عديدة بسبب خجلهم ومزاحهم. وفي اليوم التّالي استمعنا إلى كلّ التّسجيلات لكي ننتقي سويّا المناسب منها ونقرر تسلسلها. عندها فقط تمكّنا من تحديد تسلسل القصص ومتابعة تركيبها لخلق تناغم بينها، حتّى صارت تشكّل رواية واحدة تقريبا، ولكن بثلاثة أصوات.

طنجة، نهاية شهر جويلية ٢٠٠١

عزمنا مع مسؤولي دارنا على تقريب مشروعنا من نشاطات الجمعيّة من خلال تنظيم ورشة متنقلة. ولقد رغب المسؤولون في الاستفادة من حافلتهم الصّغيرة لتمكين ثلاثين طفلا من أطفال المأوى من السّفر خارج المدينة بهدف خلق التّضامن بينهم قبل إعادة فتح مركز التّدريب الذي يضمّ مائة تلميذ. قرّرنا السّفر في المغرب لمدّة أسبوع، وقد سمعنا من أحد فتيان الدّار البيضاء بأنّه لا وجود لثلوج ولا لجبال هناك. كان عثمان سهاب وعبد الغنيّ بوزيان قد أصبحا من ركائز المؤسّسة منذ افتتاح المأوى، وقد سبق لهما أن قادا ثلاث رحلات دامت كلّ منها أسبوعا كما سبق لكلّ المراهقين السفر مرّة أولى. لذا كان من السّهل علينا أن نختار فقط المراهقين الذين شاركوا بالورشة السّابقة، وكان عثمان الزواوضي بينهم مع أنّه لم يعد يسكن في المأوى. كيف ستكون رحلتنا سويّا؟ قالوا إنّهم زاروا كلّ أنحاء المغرب وناموا في الحدائق أو في ورش البناء، واندهشوا عندما علموا أنّنا نعتزم السّفر إلى شمال المغرب فحسب لضيق الوقت. لم يكن هدفنا السّفر كامل النّهار بل التّعرّف إلى الأماكن التي نمرّ بها وإيجاد نبع للماء في المساء وجمع الحطب لإشعال النّار وتحضير وجبة العشاء قبل النّوم في الخلاء. كان لكلّ واحد منهم آلة تصوير فيما أخذنا نحن معدّات الصّوت. خرجنا من مدينة طنجة وضواحيها غير عارفين تماما موضوع هذه الورشة الجديدة. وبمرورنا قرب معمل حجر قرميد في ضواحي تطوان، هذ الحجر الموجود بكثرة في طنجة وفي صور الفتيان، توقّفنا للزّيارة. وفيما انهمك البعض في تسجيل مناقشاتهم مع العمّال انصرف البعض الآخر إلى تصويرهم خلال عملهم. هكذا جاءتنا الفكرة بالتّركيز خلال الرّحلة على محطّات يكون موضوعها العمل، وهي في الوقت ذاته طريقة للقاء السّكان في المناطق التي نمرّ بها والتّحدّث إليهم بشأن التّدريب المهني الذي تقوم به دارنا.

بعد وقت قصير دخل يوسف وحميد إلى لاكمبانيي وقد توتّرت أعصابهما. ولمدّة نصف ساعة حدّثانا عن الطّعام القذر وعن البيتزا الباردة التي كانت عشائهم ليلة أمس وعن منعهم من الأكل خارج أوقات الطّعام حتّى لو كانوا جائعين. وأخبرانا عن هذا الفتى الذي أراد أن يشرب كوبا من الحليب مع الشوكولاته فقوبل طلبه برفض المرشدين. غضب الفتى وأصبح عنيفا ممّا اضطرّ المسؤولين في المركز إلى الاستنجاد بالبوليس. «لماذا يرفضون فتح البرّاد؟» يتساءل الفتيان. أمّا ياسين فقد استهزأ من ذلك وقال إنّ الطبّاخين في مركزه يهتمّون بالنّزلاء بشكل جيّد كما أنّه ليس للبرّاد قفل. بعدها بدأوا بعدّ الأطباق المغربيّة التي يفتقدونها.

بدأت التّجربة التّصويريّة عند كلّ المشاركين تقريبا في المدينة ولكنّها ما لبثت أن انحصرت في مكان عيشهم فقط، ذلك أنّ للمركز مكانة خاصّة عند الفتيان الذين عرفوا التّشرّد قبل أن يدخلوه. بدأ سعيد م مثلا بتصوير الكانبيار ما بين الميناء القديم وساحة غامبتا (ص.٥٨) ولكنّه عاد سريعا إلى تصوير نفسه بنفسه في كلّ زوايا المركز مرتديا كلّ ما لديه من الثياب. وبدت سلسلة الصّور الشّخصيّة بعد تجميعها مضحكة ومخيفة في آن واحد. كانت تملأه البهجة والنّرجسيّة وهو يلتقط لنفسه صورا مع هذه المكمّلات والدّيكورات التي باتت واقعيّة بعد أن كانت ضربا من الخيال. أمّا ياسين ت فقد أراد أن يعدّ عملا وثائقيّا عن حياة المغاربة في مرسيليا، وبعد أن أخذ بعض الصّور على شاطئ برادو وعلى مشرف مقهى في ممرّات غامبتا عاد لينهي فيلمه في المركز. اندهش للاهتمام الكبير الذي أبديناه بصوره الأخيرة بدلا من الاهتمام بموضوعه. تابع في الأيّام التّالية التّصوير في المركز وأخذ في الاعتبار سلسلة من الأشياء مثل خزانته (مفتوحة ثمّ مواربة ثمّ مقفلة) وأثاث التّلفزيون ورفوفه الخالية ومكتبه وسريره غير المرتّب وسُرّته وأقفال النّافذة وقضبانها الحديديّة (ص.٦٧–٧٢) . وصوّر عشر مرّات (في أماكن مختلفة بالأبيض والأسود وبالألوان) لوحةً خشبيّة حُفرت عليها رسوم وكلمات بالعربيّة والفرنسيّة: «أحبّك يا أمّي، إني أفقد عقلي، إنّي أصبح مجنونا». أمّا هذه الصّور الأخيرة فهي الشّاهد على حياته في مرسيليا وهي مختلفة تماما عن صور أصدقاء، ويبدو أنّه ترك نفسه على هواها في التّصوير تاركا جانبا قناعاته المتعلّقة بالمواضيع الجيّدة وبمهاراته الشّخصيّة.

مع تقدّم المناقشات تابع الفتيان رواية تجاربهم ومقارنتها مع تجارب الآخرين. وقبيل نهاية الورشة تأسّفوا لعدم القيام بعمل فيلم مشترك بدلا من الصّور، قائلين: «على الأقلّ الفيلم يروي قصّة ما». قام ماكسنس بتصوير عدد من اللقطات الواحدة تلو الأخرى حتّى يبرهن أنّ بإمكاننا عمل شيءٍ ما من خلال ما لدينا من إمكانيّات: الصّور وأصواتهم. وسريعا ما بادر ثلاثة منهم كلّ بمفرده إلى تركيب مقطع. اختاروا صورا تعود إلى عشرة أيّام مرتكزين على القصّة التي في أذهانهم والمرتبطة بتجربتهم في الهجرة. ولمّا لم تكن هذه الصّور قد أُخذت بنيّة إضافة تعليق

الخـــروج ليـــلا

في بداية السّهرة كان الكثير من النّاس يجوبون جادة «شوفني» (انظر إلي) ذهابا وإيّابا. التقيت عثمان في ساحة الكسالى، حيث المدافع الموجّهة إلى البحر وماسحي الأحذية والمصوّرين. أمضينا قليلا من الوقت في شرفة مقهى باريس. بدأ عثمان برواية مسيرته التي عرف خلالها الشّارع ولكن بطريقة مختلفة عن الآخرين، فهو من هواة السّير على الأقدام ويبدو أنّه زار عدّة مدن مغربيّة انطلاقا من مرّاكش قبل أن يختار مدينة طنجة كنقطة استقرار. توقّف عدد من تلاميذ دارنا لتحيّتنا. بعدها مرّ اثنان آخران وقد ثبّت كلّ منهما على أنفه خرقة قماش عفنة ومنقوعة في غراء الإطارات المطّاطيّة. أمسك عثمان أحدهما من كمّه قائلا: «لا تحيّة ولا سلام؟»، عندها تبادلا الأخبار ضاحكين. أشار أحدهما للآخر برفع خرقة الغراء عن أنفه في حضرة عثمان، ففعل. ولكن بعد ثوان قليلة وفي حركة آليّة ارتفعت يده بالخرقة إلى أنفه من جديد. كان كلاهما قذرا، تفوح منه رائحة الغراء. في شارع فاس كان هناك طفلان يشحذان. لم يكونا لوحدهما بل إنّ أمّهما بقيت غير بعيدة عنهما في الشّارع نفسه. فاجأهما عثمان أمام بائع الزّهور. لم ينتبها لقدومنا ولكن سرعان ما خبأ كلّ منهما يده خلف ظهره بمجرّد رؤية عثمان وأحنيا رأسيهما. بدا عثمان جدّيّا وقال في شيء من الغضب: «هيّا، اذهبا إلى المركز»، فانصرفا. تخطّينا حائطا صغيرا يحيط بقطعة أرض واسعة خلف معهد رينيو. أخذني عثمان إلى شجرة وسط قطعة الأرض، لم نجد أحدا ولكن وجدنا صناديق كرتون وغطاء. إنّها فيلا عمر، هكذا سمّاها بنفسه آخر مرّة عملنا فيها سويّا. طُرد من المركز منذ ذلك الحين لأنّه لم يستطع التّوقّف عن استنشاق الغراء، بل إنّه جرّ الأصغر منه سنّا إلى هذا الصّنيع. خرجنا من الجهة الأخرى لقطعة الأرض، وهناك وجدنا عمر وقد نصّب نفسه حارسا للسّيّارات في زاوية من الشّارع. ابتسم لنا ابتسامة عريضة كعادته، ودون أن يكثر من الكلام قال إنّه بخير وليس بحاجة إلى أحد. عدنا إلى الشارع، وبدأت المدينة تخلو من المارّة. وهناك تحت القناطر وجدنا أربعة من الأطفال تعوّدوا القدوم إلى الجمعيّة ومن بينهم اثنان من إخوة عمر الصّغار. ورغم صغر سنّهم فإنّ رائحة الغراء كانت تفوح منهم. وليست هذه الرّائحة الكريهة سوى وسيلة أكيدة لحمايتهم من الاعتداءات الجنسيّة. بدوا سعداء لرؤية عثمان الذي بدأ بقصّ أظافر أحدهم. رأيت شابّا بالغا قادما من بعيد حافي القدمين ويحمل فوق رأسه مظلّة دون قماش. كان يبدو عليه تأثير مخدّر الغراء منذ وقت طويل. كان أخوه يتردد على الجمعيّة. يبدو أنّه من سنّ عثمان والظّاهر أنهما يعرفان بعضهما البعض معرفة جيّدة. أمّا أنا فقد كان يخيفني بعض الشّيء. نحن في نهاية شهر رمضان. عند العودة كان عثمان يتندّر بكثرة السّكارى في الشّارع. حتّى أنّني تعلّمت بالمناسبة مثلا مغربيّا جديدا معناه: انتهى شهر رمضان، الجميع سكارى. وصلنا إلى الكورنيش، منطقة الفنادق الفخمة والمساكن الفاخرة التي ما تزال قيد البناء. اجتزنا عددا من الأراضي الواسعة وورش البناء حيث تعوّد البعض النّوم. وهناك تعرّفت على فندق سول آزور الذي صوّره طارق أكثر من مرّة، ولكن لم أجد أحدا. يتسكّع الفتيان الأشدّ رثاء حول الميناء. كان لعثمان ما يشبه التصريح بالدّخول ليلا إلى هناك للقاء «الحرّاقة». ولكنّنا لن نذهب هذه اللّيلة فقد قام عثمان بذلك ليلة أمس. كشف لي عن الحائط الواجب تخطّيه للدّخول إلى الميناء حيث توجد حاويات للاختباء فيها. مازالت هناك مجموعات من الفتيان والأطفال أمام المقاهي. الأطفال هنا أكثر تهرّبا منّا. لا أعرف منهم أحدا، ولكنّ عثمان التقى أحد القادمين الجدد من الرّيف، وعمره ما بين الثّانية والثّالثة عشر سنة. حدّثه عثمان عن الجمعيّة، ولكنّي أحسست بأنّه لا يثق بنا. ولعلّ هذا الأمر مطمئن. عبرنا المدينة حتّى سوق البرّا. التقينا بلال الذي لا يتجاوز عمره الرّابعة عشرة خلف مركز الشّرطة القديم، كان رأسه ينزف دما. نظّف عثمان الجرح وضمّده على ضوء المصباح الكهربائي دون أن ينطق بلال بكلمة واحدة. أخبرنا شاب كان برفقته بأنّه وقع إلقاء القبض عليه عندما كان يحاول سرقة شيء ما في سوق البرّا. ماكسنس ريفليه

يحضر إلى لاكمبانيي سوى خمسة فتيان من ثلاثة مراكز مختلفة ولمدّة أسبوعين.
بدأت العطلة المدرسيّة وعُلّقت الدّورة التّدريبيّة فصار لديهم الوقت الكافي: بدأوا بالبحث في عشر علب من الصّور المجمّعة وبسطوا بعضها على الطّاولة فيما علّقوا البعض الآخر على الحائط. تعرّفوا من خلال الصّور إلى بعض الفتيان وأطلعونا على أخبار من لم نعد نراهم. بدأنا النّقاش انطلاقا من إختياراتهم: لماذا وقع الاختيار على هذه الصّورة أو تلك؟ لماذا استُبعدت بعض الصّور؟ ماذا تُظهر هذه الصّور؟ تولّى الجميع الإجابة جزئيّا خلال مناقشة قاطع فيها بعضهم البعض، حتّى أنّهم كانوا منزعجين في بعض الأحيان من حالة التخبُّط التي ميّزت الحوار: «لماذا تطلبون رأي حميد؟ أنا أعطيتكم الجواب». كان حميد س محلّ مقاطعة أو سخريّة خلال حديثه لأنّه كان لا يجد كلماته بسهولة. توصّل الفتيان للتّعبير بأنفسهم عمّا يرغبون في تصويره أو بالأحرى ما ينقص المشروع: غامبتا والميناء القديم والمراكز الاجتماعيّة وحياة المغاربة في مرسيليا. كان حميد شديد الانتقاد لسير العمل ويقرّر ما لا يجب تصويره. ومنذ الأيّام الأولى تحدّثوا معنا كثيرا، كما تحدّثوا فيما بينهم بحضورنا.

أصبحنا أكثر حيرة أمام استعمال تعبير جونز ايرون في مرسيليا. ذلك أنّه يحمل معان مختلفة تحوم كلّها حول معنى «شبّان عرب بأحذية رياضيّة». انتهينا بطرح السّؤال على شبّان المجموعة: «ماذا يعني جونز ايرون؟» وانتابنا الذّهول عندما سمعنا الإجابة، فهم يفهمون من ذلك إمّا «شبّان صفر» أو «شبّان أبطال» ويجهلون تماما كلمة تائه. ومع ذلك فإنّ تعريفاتهم تبدو منطقيّة بالقياس مع أصل الكلمة بالفرنسيّة، لأنّ الاستعمال الشّائع حوّل المعنى من «التّجوال في إطار الرّحلات الكبرى» إلى «التّجوال كتسكّع وعطالة».
خلال الورشات كان شبّان الجمعيّة يميلون إلى الشّكوى إلينا أو إلى المربّين المختصّين. كانوا يطالبوننا بتوفير أحذية جديدة أو بمصروف الجيب أو بمركز أفضل أو بفندق آخر. حتّى ذلك الوقت كنّا نعتبر هذه المطالب مجرّد نزوات يجب توجيهها إلى جهات أخرى، مثل المربّين مثلا. وأمام رفضنا الاستماع إلى هذه المطالب اختار بعض الشبّان ترك الورشة. وعادوا إلى انتقاد المربّين والأنشطة. لم نختر الانحياز إلى جهة دون أخرى ولم نحاول إيجاد الحلول بل اكتفينا بالاستماع إليهم، وهذا ما مكّننا من العودة إلى العمل في إطار ورشة الصّور. وبفضل هذه الطّريقة في التّعامل معهم وإحساسهم بالأمان في المركز أخذت الورشة الثّالثة شكلا مختلفا، إذ تمكنّا من العمل بشكل جيّد في ظلّ مثابرتهم واستعدادهم الذّهني وبساطة تعاملنا معهم.

الجمعة ٦ جويلية
هذا الصّباح، لم يأت كلّ من يوسف وحميد. اتّصلت بنا مرشدة من المركز هاتفيّا لتعلمنا بأنّها لا تدري ما إذا كانا سيأتيان. كانا غير مُحتَملين هذا الصّباح إذ رفضا الخروج من غرفتيهما ولم يقبلا وجبة الطّعام بل طالبا بالنّقود لتناول وجبة الصّباح في الخارج. غضبا منها فغادرا المركز، «بلا شكّ سوف يذهبان إلى الشّاطئ»، أعقبت المرشدة.

كان أحد فتيان المجموعة يتهرّب من كلّ أشكال القرب منّا خاصّة مع ماكسنس، كان من المستحيل بالنّسبة إليه مثلا أن يعمل معنا في المختبر. كنّا نعتقد أنّ بُعده الحذر من البالغين وخاصّة منهم الرّجال ناتج عن الاعتداء الجنسي الذي كان ضحيّته. كنّا نعلم أنّ فتيان المأوى معرّضون لهذ النّوع من العنف على الدّوام. كما كنّا نسمع أنّ مشاكل عديدة تحدث بين الفتيان في عنبر النّوم، تحدّثنا بهذا الشّأن فيما بيننا ومع منيرة بوزيد العلمي ولكنّنا لم نتحدث بذلك معهم أبدا بشكل مفتوح. وحدث أن عاد فتًى آخر –كان قد اشترك في الورشة الأولى– لإدمان استنشاق الغراء وبدأ بجرّ الفتيان الأصغر منه إلى هذه الممارسة. كان الغراء ممنوعا في المأوى، لذلك كان يغيب عدّة أيّام ثمّ يظهر من جديد مجروحا، من خدّه حتّى مؤخّرة الرّأس. فيما كان الإخوان الأصغران لأحد فتيان المجموعة لا ينقطعان عن الذّهاب والإيّاب بين دارنا والشّارع. كُلّف عثمان سهاب بالعمل في الشّارع ليلا استنادا إلى تجربته الشّخصيّة ومخالطته للأطفال، فكان يلتقيهم ويقيم علاقة مع من لا يستطيع القدوم إلى دارنا أو البقاء فيها.
على أنّ كلّ المشاكل المتعلّقة بالعنف الجسدي أو النّفسي أو العائلي أو الاجتماعي أو الاقتصادي كانت حاضرة في إطار الورشة من خلال السّلوك وحالة كلّ واحد منهم وحياته اليوميّة. ومن جهتنا لم نكن نحاول تحاشيها ولا إثارتها، بل إنّها كانت تفرض نفسها بوضوح على الجميع في حال طرحها من قبل أحدهم خاصّة عبر صوره أو تعليقاته. عندها كنّا نعتمد التكلّم عنها من خلال ما يأتون به. كنّا مدركين تماما أنّ اقتراحاتنا تحفز المراهقين إلى الحديث ولكنّنا لا نريد أن يقوموا بذلك فيما بينهم بالضّرورة، ذلك أنّه بإمكان طفل الشّارع أن يتكلّم عن أشياء أخرى غير حياة الشّارع. كما أنّنا لا نطلب منهم تقييما لأنفسهم بقدر ما نطلب منهم نظرتهم إلى العالم. كما نفسح المجال لقصصهم الشّخصيّة دون أن نُحوّلهم إلى سجناء لها، على أن يندرج هذا في الخطّ العام لمشروع جماعي في إطار مؤسّسة تربويّة. غير أنّ هذا الخطّ العام يتعدّى مجرّد إنتاج الصّور ليطال رغبتنا واستعدادنا جميعا للاستماع واقتراح أشياء من شأنها تحسين المشروع المشترك.

مرسيليا، نهاية جوان–بداية جويلية ٢٠٠١

تحوّل أغلب الفتيان الذين كانوا في كفالة جونز ايرون إلى المراكز التّابعة للحماية القضائيّة للشّباب في منطقة بوش دي رون من مدينة فيترول إلى مدينة مارتيغ. وبات عدد قليل من مرشدي الجمعيّة يتعاون مع هذه المراكز ويساعدها في متابعة القاصرين المعتقلين. وبعد موافقتهم اتّصلنا بهذه المراكز لكي نعرض على الشّبّان متابعة ورشة التّصوير. لم يهتمّ أيّ مسؤول أو مرشد بالتّعرّف على تفاصيل المشروع، فكان جوابهم إمّا إداريّا (طلب اتّفاق) أو غير عابئ: «ليفعل ما يشاء في وقت فراغه، ليس عندي أيّ رغبة بمعرفة ما يفعل». وفي النّهاية لم

ذلك أنّه أدرك مباشرة بعد خروجه من الميناء أنّه ليس في عالم آخر. ومع هذا فقد بدا لفتيان دارنا أنّ الأمر يتعلّق حتما ببلد غنيّ «لأنّ النّاس في المغرب لا يرمون بأشياء لازالت بحالة جيّدة»، ذلك أنّهم لم يدركوا حقيقة ما أراد سعيد التّعبير عنه من خلال هذه الصورة. كانت بعض الأمثال التي استعملها مراد ل موضوع تفسيراتٍ مختلفة. «ولده ذكر وسيّبه في البحر» يعني مثلا لأحدهم: «البنات أكثر أهمّية من الصّبيان، هم لا يصلحونٍ لشيء لذلك نستطيع رميهم في البحر»، في حين يعني للآخر: «عندما نكون في رحم الأم فإننا نسبح في السّعادة» تاركين جانبا المعنى الشّائع الوارد في كتاب الحكم والأمثال (١٩٣٠) وهو: «الذكر يستطيع دائما النّجاح». أمّا المثل القائل: «البلاد إلّي يعرفوك حجارها أحسن من إلّي يعرفوك ناسها» (إنّ البلاد التي تعرفك فيها الحجارة خير من البلاد التي يعرفك فيها النّاس) فهو يعني لعثمان سهاب هؤلاء الرجال الذين يسنِدون الحائط ويقضون عمرهم بالانتظار، ثمّ يُعقب هازئا: «إبق على حجرك وقتا طويلا حتّى لا تعود تعرفك».

كان فتيان دارنا مدركين ما للصّور من قوّة الإقناع وفي الوقت ذاته قادرين على ممارسة نوع من حرّية التصرّف في الصّور والإخراج، وهذا ما عملنا لأجله. وفي الوقت نفسه كنّا نتابع العمل على الصّور التي يأخذونها في المدينة. كان عثمان الزواوضي يتكلم بدون انقطاع عن حيّ الحافّة وعن تطوّره وحالته الرّاهنة، التقط مجموعة من الصّور لكي يشرح لنا الفرق ما بين المنازل القانونيّة والمنازل التي توصف بغير الشّرعيّة (ص.١١٠–١١٣). بدأ البعض بقصّ الصّور وتجميعها بهدف إعادة بناء الشّخصيّات وجعل الصّور تتكلّم بواسطة فقاعات منسوبة إلى الوجوه أو نوافذ البنايات. وهكذا وُلدت الصّورة المركبة لشابّين جالسين على حائط صغير قبالة البحر، وفيما كان الأول يفكّر بالأكل والوجبات العائليّة كان الثّاني يفكر ببلاد بعيدة (ص.٩٢–٩٣).

بعد عدّة أيام، أعلن عمر يوسفي وعادل مشكور عن رغبتهما الجادّة في تصوير «الحرّاقة» في محيط الميناء. قرّر طارق الهيشو مرافقتهما. ظهرت في صور عادل بواخر في الميناء وحاويات وبعض طالبي الهجرة غير الشّرعيّة. أمّا صور طارق فقد كانت كلّها شخصيّة مع مشاهد من حياة الشارع والمساحات المهملة وبقع الأرض (ص.١٠٠–١٠١). وانصرف عمر إلى تصوير أطفال يتنشّقون الغِراء وكهول ينامون على الأرض وصيّادين يرتاحون على شباكهم. عندما سألناه: «ما الفرق بين الحرّاقة والشّمّامة؟» أجاب: «أتوا إلى المدينة «ليحرقوا» فتحوّلوا إلى «شمّامة» بالخلط أو بالتّذويب. إنّهم يحلمون. ولا يكرهون فكرة العيش في إسبانيا». ثمّ توجّه إلى صورة فتى نائم قائلا: «استيقظ!» من الغد، أراد عمر متابعة عمله بالألوان وخرج مع طارق الذي يعامله كإحدى شخصيّات صوره (ص.١٠٨–١٠٩). التقط بعض الصّور للكورنيش، هذا المكان القريب من الميناء حيث توجد العديد من الأبنية والفنادق الفخمة وحيث ينام غير بعيد عدد من الأطفال (ص.٩٨). للإجابة عن سؤال: «لماذا هذه الصّور؟» شرع عمر في صفّ بعضها على الطّاولة في سرعةٍ مُلمحا إلى أنّ الأمر مفروغ منه. وهكذا بدأ بالمونتاج على شكل صور ثنائيّة أو ثلاثيّة الوجوه، حتّى يشرح لنا بالصّور قراءته للصّور.

في مراكز مختلفة ومتباعدة، وهم في ذلك يواجهون عمليّات هروب بعض الشّبّان الذين يعودون دون كلل إلى غامبتا. لم نعد نعرف ما إذا كانت الجمعيّة تريد أن نتابع عملنا أم لا، كما لم يعد عرض حالة المشروع مناسَبةً للتّبادل الفعلي لوجهات النّظر. وبالإضافة إلى هذا كلّه وصل عدد المعتقلين إلى خمسة عشر معتقلا بسبب تعليق عمليّات التكفل.

طنجــة، بداية شهر جوان ٢٠٠١

تعيش دارنا أسبوع الدّراسة الأخير قبل عطلة الصّيف بينما كان المأوى يفتح أبوابه. أمّا مركز التّدريب فقد أقفل أبوابه لثلاثة أشهر مُفسحًا المجال للفريق التربوي لتقييم نشاط السّنة الأولى، كما أنّه سمح لمسؤولي الجمعيّة بمتابعة افتتاح المأوى الذي كان قد بدأ باستقبال عشرين إلى ثلاثين طفلا ينامون فوق فرش مرتجل في عنبر جماعي. لم يرجع عدد كبير من الذين اشتركوا في ورشة التّصوير الأولى، لأنّ توقّف ورش التّدريب يسمح لهم بإيجاد عمل خلال الصّيف. على أنّ بعضهم استسلم للضّغوط العائليّة وتركوا الدّورة التّدريبيّة منذ مراحلها الأولى وذهبوا للعمل في المصانع، وهذا ما فعلته ليلى أعليلو، ذات الأربعة عشر عاما. ولكن انضمّ إلينا بعض فتيان المأوى.
كان عثمان سهاب منزعجا من الفوضى التي سادت خلال الورشة الأولى، فقد التُقطت صور كثيرة فيما كان كلّ واحد يتلمّس طريقه. لماذا لم نشرح لهم بكلّ بساطة معنى الضّوء أو المكوّنات؟ وهو يعني بذلك أنّ الأمر لا يتعلّق فقط بالصّورة بل بالخبرة أيضا كما أنّه لا يحبّ الفوضى وعدم الدّقّة. وفي هذه المرّة أيضًا لم يكن عندنا لا برنامج ولا تمرين معيّن بل قدمنا مع مجموعة من الاقتراحات على أن يقرّروا هم العمل على أساسها. وتتعلق هذه الاقتراحات باستعادة صورهم مع صور مرسيليا ومواصلة التّصوير خلال أسبوعين.

اكتشف الجميع العمل الذي قمنا به في مرسيليا، وشغلتهم شهادة سعيد س وأثارت مناقشة طويلة. ما معنى تعبير «بخير» الذي يستعمله المهاجرون عندما يهاتفون أهلهم؟ هل يجب أن نهاجر؟ أدركنا أنّ الكثير منهم يواجهون بالفعل هذا السّؤال في محيطهم الاجتماعي أو العائلي أو مع أصدقاءهم وأنّ على الذين يؤكدون رغبتهم في البقاء في المغرب تقديم براهين وحجج أكثر من هؤلاء الذين يحلمون بالهجرة. التزمنا الصّمت عند عرضنا للصّور المأخوذة في مرسيليا، أمّا هم فقد انتابهم الشكّ لبعض الوقت في صحّة كونها صُوِّرت في فرنسا، فقد كانت الشّوارع قذرة. تكلّم العديد منهم عن الأشياء التي لم تُظهرها الصّور مثل السّيّارات الحديثة والمسارح وقاعات السّينما والمقاهي والطّبيعة والطائرات الخاصّة... وشكّوا في أنّ فتيان مرسيليا يحاولون ثنيهم عن الهجرة. ولقد أثارت إحدى الصّور تعليقات عدّة وهي صورة لسعيد س جالسًا على فراش وسط أشياء مهملة في الشّارع، أراد من خلالها أن يعبّر عن خيبة أمله،

قال إنّ آلة التّصوير تحطّمت ولم يتجرّأ على العودة. ورغم دعواتنا المتكرّرة فإنّه لم يعد أبدا. استمعنا مرّاتٍ عديدة للحوار المسجّل الذي أجراه مع ماكسنس، والذي يحكي فيه عن قصّة رحيله منذ اليوم الذي ترك فيه الدّار البيضاء. وفيه أيضا يثير مسألة الكذب: كذب خالته التي وعدته باستقباله في حال قدومه وكذب تلك الصّور التي كانت تُرسلها إليه عندما كانٍ في المغرب وكذبه هو كلما اتّصل هاتفيّا بأقاربه قائلا: «كل شيء بخير». كما أنّه يتكلّم عن الطريق المسدود التي وصل إليه وعن المشاريع التي يُجهد نفسه للتّعلق بها (ص.٧٣–٨٦). وكان قرارنا بأن نسمعَ هذا الحوار المسجّل في طنجة. وبعد شهرينِ علمنا من شابّ آخر بأن سعيد س كان قد تحدّث معه طويلا عن ورشة التّصوير وعن نيّته روايةَ قصّته لكي يسمعها من في طنجة.

أحضر مراد ل الذي كنّا نعرفه منذ الورشة الأولى مجموعة كبيرة من الصّور الشّخصية له. هو أيضا مهاجر سرّي ولكنّه لا ينتمي إلى جمعيّة جونز ايرون. لم يعرف حياة الشّارع فقد استُقبل من قبل عمّه وعمّته منذ وصوله إلى مرسيليا. اهتمّ هذا الفتى البالغ بوضعيّة الشّبّان السرّيينَ المعزولين، كان يعرف منهم الكثير ويلتقي بهم. التقيناه خلال الورشة الأولى بواسطة عبد الله وعملنا سويّا. هذه المرّة كانت عنده فكرة، كان قد بدأ بتدوين الأمثال والتّعابير الشعبيّة على دفتر كانت قد وجدته أمّه وعادت فرمته. أظهر الرّغبة في العودة إلى هذه الفكرة من خلال الجمع بين الأمثال والصّور المنتقاة من مجموعة صوره العائليّة أو تلك التي أُخذت في مرسيليا أو في طنجة. توصّل إلى تكوين مجموعة من الصّور والأمثال مستعينا في ذلك بقراءة كتاب في الأمثال باللغتين العربيّة والانجليزيّة يعود تاريخه إلى العام ١٩٣٠ وعنوانه: «أمثال وحكم في المغرب، دراسة عن الأمثال الأهليّة» لإدوارد وسترمارك وشريف عبد السّلام البقالي (ص.٤٩–٥٣). قمنا سويّا بوضع هذه المجموعات في شكل كتيّب صغير ورمّقناه يدويّا ثم عنوناه «والعيب حوانته مفتوحة» (دكّان الأخطاء مفتوح) وهي جملة مأخوذة من المثل المغربي الدارج «يمّا ولدتني بلا عيب، والعيب حوانته مفتوحة» (أمّي حملتني دون خطأ. ودكّان الأخطاء مفتوح). وقد جمع مراد بين هذا المثل وبين صورته وهو رضيع. يحتوي الكتيّب أيضا على الجمع بين صورة رغيف خبز (أخذها هشام الهوادي في ورشة الخبز في جمعيّة دارنا) مع التّعبير الشّعبي المغربي: «صوّر طرف دالخبز»، الذي يعني بالفرنسيّة «رَبح قوتَه». يُشتقّ التّعبير العربي «صوَّر» من كلمة «تصوّر أي تخيّل»، كما أنه يعني «رغِب بشدّة»، تخيُّل قطعة خبز مثلا يدعو للذّهاب إلى العمل. ولقد سمعنا هذا التّعبير المغربي الدّارج مرّات عديدة في طنجة خلال محادثات النّاس، ولم يكن أحد منّا يعرف معناه الحرفي. ظهر هذا التعبير في عملنا وتردّد كثيرا لدرجة أنّه أصبح عنوانا لمعرض الصور.

لم نتلقّ مساعدة كبيرة خلال الورشة الثّانية من قبل المرشدين الاجتماعيّين في المناوبة على متابعة الشّبّان. ولقد علمنا فيما بعد من مديرة جونز ايرون أنّهم عملوا على الحؤول دون تكوين مجموعة من الشبّان. ذلك أنّهم يعملون على إيجاد حلول إسكان أو تكفّل فرديّة لهؤلاء الشّبّان

Yto Barrada, Yassine Jbilou lors d'une projection des images de l'atelier précédent, Darna, Tanger, mai 2001

إطو برادة، ياسين جبيلو خلال عرض لصور
الورشة السّابقة، دارنا، طنجة، ماي ٢٠٠١

مرسيليا، ماي ٢٠٠١

ساءت الحال في جمعيّة جونز ايرون. فمع نهاية شهر جوان لم يعد بإمكان الجمعيّة استقبال أيّ كان بسبب غياب التّمويلات اللاّزمة خلال فترة التّحوّل التي شهدتها بعد أن اعتزمت تغيير طريقة عملها والتوقف عن إسكان الأطفال في الفنادق وفتح مأوى. بحثت الجمعيّة عن حلول لإسكان الفتيان الذين مازالوا في عهدتها. أغلب الذين شاركوا في ورشة التّصوير الأولى لم يعودوا موجودين هنا، كما لم تعد هناك وجبات جماعيّة. ذهب ماكسنس مع أحد المرشدين لملاقاة الشّبّان في غرفهم في الفنادق طالبا منهم القدوم (أو العودة) إلى لاكمباني للعمل سويّا في إطار ورشة للتّصوير على امتداد اسبوعين. بدأنا هذه الورشة بمجموعة مناقشات وعروض للصّور التي أُخذت خلال الورشتين السّابقتين. اختلفت ردود الفعل، وكثرت التّعليقات والسّخريةً تجاه سكّان طنجة (الذين يصفهم سكان الدّار البيضاء بفلاّحي الشّمال) والاختلاف مع الجزائر وإطلاق الأحكام (مثل: ما كان يجب أن نُظهر البؤس). اقترحنا عليهم عمل مجموعة جديدة من الصّور وتقديمها بشكل منظّم. ما هي الصّور الأهمّ حسب رأيهم من بين صورهم وصور الآخرين؟ لِم تصلح هذه الصّـور؟ كيف يجب عرضُها؟ لم نكن نعلم ما إذا كانت هذه الأسئلة سابقة لأوانها، ولكنّ النّتيجة كانت سريعة إذ عاد اثنان من الشّبان بفكرة محدّدة.

أحضر سعيد س مجموعة صور له التُقطت في الأمكنة التي مرّ بها عند قدومه إلى مرسيليا. كان يريد أن يروي قصّة من خلال هذا المسار المصوّر. تلقّى اقتراحا من إطّو وماكسنس بمناقشة هذه الفكرة، وسريعا ما تبيّن أنّ القصّة ليست إلاّ قصّة حياته منذ رحيله من المغرب. طلب ماكسنس من سعيد الإذن بالتّسجيل متعجّبا من الأسلوب الذي اعتمده هذا الأخير، وفي ركن معزول من لاكمباني دامت المحادثة أكثر من ساعة. أراد سعيد أخذ مجموعة جديدة من الصّور محتفظا بالفكرة الأساسيّة، فجاءت الصّور شخصيّة ومعبّرة مرّة أخرى عن الأماكن الاستراتيجيّة لرحلته: شاحنة، حواجز حديديّة للميناء، منظر للسّفن عن بعد، سكّة الحديد، جسر طريق سيّارة، بنايات في حيّ فليكس بيات، سيّارات محروقة، أشياء ملقاة على الأرصفة، مترو غامبيتا وممرّاتها. اختار سحب بعضها في المختبر قبل أن يبدأ بمونتاج النّصوص والصّور التي تتكلّم عن رغبته في الرّحيل من المغرب وعن خيبة الأمل التي أصابته عند وصوله إلى فرنسا. إضافة إلى صوره انتقى من بين الصّور التي أُخذت في طنجة اثنتان احتلّتا عنده أهمّية كبرى: واحدة لِمُراهِقَيْن يجلسان على حائط صغير قبالة البحر وأخرى لورق جدران عليه مناظر جبليّة تُغطيها الثلوج. يقول عن الأولى: «إنهم يحاولون رؤية العالم الآخر من فوق البحر»، ويضيف عن الثّانية: «ويحلمون بهذا العالم الآخر». في نهاية اليوم الرّابع، أجهده بناء قصّته بواسطة الصّور، فقد كان تركيزه على العمل واضحا. ولكنّنا كنّا نعلم أنّه لن يتوقّف عن إعادة بناء قصّته. وخلال ذلك قرّر تصوير الشّبّان الذين ينامون في القطارات، هؤلاء الذين ليسوا في الفنادق ولا في المراكز، «هؤلاء الذين لا يتكفّل بهم أحد». لم يعد في اليوم التالي، فذهبنا لرؤيته.

والجنسي. نجد فيها العديد من المباني المهجورة التي يعود تاريخها إلى تلك الحقبة. كما أنّ السّلطات المركزيّة أهملت المدينة لفترة طويلة. أمّا ضواحي المدينة التي تشهد إعمارا متواصلا منذ اثني عشر سنة بسبب التّوافد الكثيف للسّاكنين الجدد الفقراء من قرى الشّمال فقد انتشرت حول المركز الدّولي القديم والمدينة العتيقة. وتكاثرت المساكن التي توصف بالفوضويّة أو السرّيّة، وهي عبارة عن منازل من الحجر العاري التي تقام على عجل وتتكاثر في كلّ مكان. ومنذ عدّ ة سنوات وضعت الدّولة سياسة المساكن الاجتماعيّة وبدأ تشييد العمارات الحديثة والفنادق الفخمة على طول الكورنيش. تقع دارنا على هضبة مرشان وهو حيّ سكني يعود إلى حقبة المنطقة الدّوليّة كما أنّه قريب من القصبة ويحاذي حيّ الحافة، هذا الحيّ الفقير المعلق على الجُرف قُبالة البحر والذي يتكوّن أساسا من مساكن مرتجلة. ينحدر المراهقون الذين نعمل معهم من هذا الحيّ أو من أحياء مماثلة ومنهم من عاش في الشّارع. بدأوا بتصوير هذه الأماكن التي يعرفونها جيّدا. تنزّه عثمان سهاب في طنجة باحثا عن مناظر مشرفة على المدينة، فيما صوّر كلٌّ من خالد بوحارت وهشام الهوادي ولحسن روني أحيائهم: درادب وبني مكادة. استمرّ هشام في التّصوير خارج طنجة ومن ثمّ في مقبرة، أمّا ياسين حسّاني فقد صوّر البيوت الثّريّة في مرشان وخصوصا أبوابها (ص.٩٤–٩٥). ولقد فضّل عثمان الزواوضي الذي يعيش في الحافة تصوير نفسه في غرفته أمام التّلفزيون، فيما التقطت ليلى أعليلو ثلاث صور في بيتها ولم ترِد أن تنهي الفيلم في مكان آخر، فلم يكن على لوحة تدقيق صُورِها سوى سرير وصالون مغربي وزهور بلاستيكيّة. ولم يكن باستطاعتها التّعليق على ذلك. كانت الفتاتان تلوذان بالصّمت كلّما طرحنا عليهما سؤالا حتّى أنّهما متكتّمتان أكثر من الصّبيان. ومع الوقت عملنا على إقناع الجميع بألاّ يعجبوا إذا سألناهم عن أخبارهم وأن يتأكدوا من أنّه مسموح لهم بقول كلّ ما يخطر ببالهم وأن يُعلّقوا على صورهم وصور الآخرين. ولم يكن ذلك بالأمر الهيّن. خلال عرض للصّور الشّفافة استغرق أحد الشّبان في النّوم، وكان مصابا بالجرب ويهرب من عنبر النّوم ليلا. وغير بعيد عنه جلس لحسن يتساءل: «هل تصوّر الآلة حلمي إذا ما تركتها مفتوحة تحت مخدّتي في اللّيل؟» عرضنا لمرّتين متتاليتين نسخًا لصور شفافة تتحدّث عن تاريخ الصّورة. وخلال هذه العروض تميّز المراهقون بالعفويّة وعبّروا عمّا لاحظوه من أشكال وذهب فكرهم إلى أبعد من المستوى الانطباعي.

اعتادوا على ترديد عبارة: «موعدنا في مرسيليا!» كلّما حان موعد رحيلنا. كان هذا يقلقنا ويذكّرنا بالسّهولة التي تتوفّر لنا لاجتياز الحدود.

في مرسيليا كما في طنجة، لكنّ ذلك لم يكن مبرمجا. كان عبد الغنيّ وعثمان يبديان رغبتهما في الانضمام إلى مجموعة ورشة التّصوير وكانا على أتمّ الاستعداد لتكريس وقتهما لذلك. عملنا كلّ ما في وسعنا لكي يكون لهما مكان كمسؤولين في الجمعيّة.

في اليوم الأول، قدّمنا المشروع للمجموعة. وافق الجميع على المشاركة دون معرفة ما يُنتظر منهم. أخبرناهم أنّنا بدأنا العمل في مرسيليا مع مجموعة من الشّبّان المغاربة والجزائريّين الذين دخلوا إلى فرنسا بطريقة غير شرعيّة، فتضاعف عندهم الفضول. وبما أنّهم كانوا يُكنّون إعجابا كبيرا «للحرّاقة» فقد قرّرنا ألاّ نريهم الصّور المأخوذة في مرسيليا قبل أن يشرعوا في تجربتهم التّصويريّة الذّاتيّة. أعددنا آلات التّصوير وشرحنا كيفيّة استعمالها، كما أشرنا إلى إمكانيّة تحميض الأفلام بالأبيض والأسود في المختبر الذي انتهينا من تهيئته في حمّام قديم في العمارة. خرجنا في شكل مجموعات صغيرة لالتقاط الصّور في المدينة معتمدين مسارات محدّدة لأماكن أشار إليها المشاركون. لم يكن من بين التّلاميذ من يعرف قراءة الخريطة، باستثناء تلميذ واحد كان يعرف موقع المغرب وطنجة على خريطة العالم. كانت معرفتهم للمدينة معرفة عمليّة، ناتجة عن التّجربة. أبدى الكثير منهم الرّغبة في الذّهاب لتصوير أماكن هامشيّة أو في محيط المدينة، تلك الأماكن التي يعرفونها. في الطّريق كانوا يتوقّفون قليلا عند المناظر قبل تصويرها وغالبا ما يعيدون تصوير الشيء نفسه. اجتمعنا في وقت لاحق حول طاولة كبيرة لمناقشة بعض النّقاط: ماذا رأوا خلال الجولة؟ ما هي الصّور التي أخذوها؟ ولماذا؟ وسريعا ما استهلكوا كلّ أفكارهم وتعابيرهم، وكان يصعب عليهم وصف الأماكن التي مرّوا بها. تحدّثوا عن الديكور والطبيعة والمدينة والناس، أيّ طبيعة؟ أيّ ديكور؟ وماذا تعني كلمة ديكور؟ لم يكن بإمكانهم تحديد الإجابة، فهذا التّعبير يعني بالنّسبة إليهم، وعلى حدّ سواء، المنظر الطبيعي أو المحل التجاري أو البيت.
كنّا جالسين حول الطّاولة نستعرض صور المشاركين. كانوا بالكاد ينظرون إلى كلّ صورة ويستعجلون رؤيتها جميعا ولا يتوقفون عن سؤالنا عمّا إذا كانت الصّور جيّدة أم لا. ومهما كان الجواب فلن تحصل أيّة مناقشة بل كنّا ننتقل إلى الصّورة التّالية. اكتشفنا أنّهم ينتظرون مثالا عن الصّورة الجيّدة لأنّ التّدريب في الورش الأخرى كان يقتصر على نسخ نماذج لتعلّم الصّنعة. كان من الصّعب أن نقول لهم إن هدفنا مختلف، والنّموذج الوحيد الذي ننقله إليهم هو النّموذج النّقدي. وفي الوقت ذاته قضينا وقتا طويلا في المختبر لتعليمهم تحميض الصّور بالأبيض والأسود وسحبها وهذا ما سمح لنا بتحقيق مطلب نقل هذه المهارة.
قام الجميع بعمل كمّيات من الصّور وكأنّهم يروون عطشهم. كنّا نعرف أنّ هذه الصّور تعني شيئا ما رغم أنّها التُقطت بسرعة وبشكل اعتباطي. ذلك أنّ مجمل الصّور تُمثّل موضوعا مشتركا ألا وهو حالة المدينة وعلاقاتهم بها. ففيما بين سنتي ١٩٢٣ و ١٩٥٦ وبينما كان شمال المغرب تحت الحماية الإسبانيّة تحوّلت مدينة طنجة إلى منطقة دوليّة (الولايات المتّحدة الأمريكيّة وبريطانيا واسبانيا وفرنسا) وأصبحت تتميّز بنوع من الاستعمار الاقتصادي

ولم أدرك كيف انتهى كلّ هذا قبل أن تتفاقم الأمور. أردت أن أستعلم من المتفرّجين عن أسباب عمليّة التّأديب، فقيل لي إنّ الرّجال ذوي العضلات المفتولة هم من عائلة فتاة حامل أرادوا الانتقام لها بعد أن تعرّضت إلى اعتداء بالسكّين من قبل شاب مغربي مقيم بصفة غير شرعيّة حاول سرقة مالها. علما وأنّنا نعرف أنّ الشّاب المعني موقوف منذ اللّيلة السّابقة لهذا السّبب.

طنجـة، أفريل ٢٠٠١

لم تكن هناك نقاط مشتركة بين دارنا ومرسيليا على مستوى الحالة السّائدة وظروف العمل. ذلك أنّ ورشة التّصوير تدور في صالات المنزل الجماعيّ للشّباب، وهو عبارة عن مدرسة قديمة ذات هندسة معماريّة على الطّراز الاسباني المورسكي يعود تاريخها إلى الفترة التي كانت فيها طنجة منطقة دوليّة (ص.٢٠). إنّه منزل أزرق قديم يتكوّن من ثلاثة مباني وحديقة وبهو، يشرف على المضيق، في الأيّام الصّافية نستطيع أن نرى الشّواطئ الاسبانيّة. كنّا نعمل وسط ورش التّمرين وصفوف محو الأميّة التي يؤمّها الشّبّان حتّى خلال فترة غيابنا (ص.١٤١). وإذا كان شبّان جمعيّة جونز ايرون يقابلوننا في مرسيليا بمسافة من الحذر فإنّ الشّبّان هنا يطلبون التّواصل معنا باستمرار. ومنذ اليوم الأوّل أراد حوالي مائة مراهق من عمر الثانية عشرة إلى السّابعة عشر سنة ممارسة التّصوير، ذلك أنّه لم يسبق لأحد منهم أن أتيحت له مثل هذه الفرصة. يطالب الجميع: «صوّرني!» ثمّ وبسرعة: «سجّلني في حصّتك». في دارنا سبق وأن تمّ التقاط الصّور في الأعياد والمناسبات، قبل أن تُعرض على لوحات. وغالبا ما تختفي الصّور الشّخصيّة فقد كانت هناك حاجة وتعطّش للصّور. اظطررنا إلى تشكيل مجموعة مصغّرة من اثني عشر تلميذا لأنّ المسؤولين طلبوا منّا الاّ يتسبّب عملنا في توقّف نشاط المدرسة. وقع اختيارنا بمعيّة المسؤولين والمدرّبين على مجموعة من المراهقين من ورش مختلفة، منهم من كان بإمكانهم تعليق التّدريب دون عواقب ومنهم من هم على وشك ترك التدريب بسبب فتور العزيمة. كما أنّنا مزجنا بين ساكني المبيت والتّلاميذ الذين يعودون إلى بيوتهم في المساء وكان من بينهم فتاتان.
سرعان ما أصبح كلّ من عبد الغنيّ بوزيان وعثمان سهاب من الشّخصيات الهامة لاستمراريّة المشروع. وفي سنّ العشرين بدأ كلّ منهما بتحمّل بعض المسؤوليّات داخل الجمعيّة. كان عبد الغنيّ يساعد مسؤول ورشة المسرح وسبق له أن حلّ عددا من المشاكل عن طريق الأعمال اليدويّة والاختراع. كان جارا لعائلة إطّو التي تُضيفنا. أمّا عثمان فقد كان يعيش في دارنا مع شبّان المبيت. وبصفته أحد التّلاميذ القدامى في مركز النّهار وفي المدرسة منذ افتتاحها فقد كان يشرف على ورشة بناء المأوى. كنّا نظنّ أن المرشدين سيرافقوننا في عملنا مع المراهقين

Maxence Rifflet, Darna, la maison communautaire des jeunes vue depuis le toit du refuge, Tanger, juin 2003

ماكسنس ريفليه، دارنا، منظر للمنزل الجماعي للشّباب من أعلى سطح المأوى، طنجة، جوان ٢٠٠٣

الشّارع. إنّه ثرثار ويجيد التّحدث بالفرنسية، أكّد لي بأن التّصوير يُسلّيه، ولكنّه يحب أن يجد من يُساعده على تأليف كتاب.

السّبت ٣١ مارس

اعتاد سفيان الانضمام إلينا بشكل منتظم منذ ثلاثة أيّام. استساغ عروض الصّور الشّفّافة مع مراد وعبد الله، خاصّة صور إطّو التي أثارت نقاشا حيّا وطويلا حول المغرب والسّياسة والفوارق بين المغرب والجزائر. أراد سحب صوره بالأبيض والأسود. فرافقته إلى المختبر حيث قام بتحميض فيلميه وإعداد لوحتي تدقيق الصّور وسحب البعض منها. منذ أسبوعين بدأ يتكلّم بسهولة ويُظهر الكثير من الودّ والثّقة بالنّفس. وفي الغرفة السّوداء وعلى ضوء اللّمبة الحمراء، استمرّ في الكلام حتّى بدأ بالتّطرّق لأشياء تخصّه. وقبل أن انتبه إلى ذلك أخذ يروي باكيا وبلا انقطاع ما أسماه بـ «القصّة الحقيقيّة». كنت أستمع متأثّرة ومندهشة لما يجري. بعدها طلب منّي ألاّ أخبر أحدا. لقد فقد خيلاءه وبدا مليئا بالحقد. تقوقع على نفسه كطفل في زاوية من المختبر واستمرّ في الكلام باكيا. قال إن القدر هو الذي شاء وأنّه ليس مسؤولا عما حصل. كان مجبرا على الاعتماد عى نفسه منذ كان مراهقا. كان عليه أن يكبرُ في وقت مبكّر جداً. وجدتني في مواجهة شخص يشكو والده ويعتمد خطابا لم يتعود عليه من قبل. ولكن لماذا يكشف عن أسراره؟ لماذا أخبرني عن قصّة حياته؟ يبدو أنّ الصورة والمختبر يحملان على الكلام. أنا لست مرشدة ولا مربيّة اجتماعيّة ولا قاضية ولا أشغل أيّ دورٍ في مجال المساعدة الاجتماعيّة ولا أمثل أيّ حلقة من حلقات سياسة استقبال اللاجئين. ما كان عليه أن يقنعني بأيّ شيء، لأنّ ذلك لن ينفع.

في المساء وفي طريقنا إلى السّينما صادفنا مشهد تأديب جماعي بموافقة ضمنيّة من بعض رجال الشّرطة. أمّا الضّحية فهو شاب مغربي من جمعيّة جونز ايرون تربطنا به معرفة سطحيّة. ينهال عليه عدد من الرّجال من ذوي العضلات المفتولة لكمًا وركلاً على وجهه تحت وابل من تصفيق الجيران والمارّة ومعظمهم من أصل جزائري. أمّا الذين لا يشاركون في التّصفيق فيصرّحون بأنّهم يتفهّمون فقدان صبر هؤلاء الذين يقومون بعمليّة التأديب. لم نفهم شيئا. ينادي ماكسنس رجل الشّرطة فيجيبه: «إنهم يستحقون ما يصيبهم، ولن يستدروّا شفقتي». وفي النّهاية قبض على الشّاب، لا على المعتدين، ربمّا لحمايته. بعدها حاول المعتدون أن يقبضوا على كلّ «المغاربة الصّغار» وحملهم على ركوب شاحنتي جزارة فيما تابع المتفرّجون التّصفيق. وهتفت إمرأة : «سوف نأكل لحما مغربيّا في الأسبوع المقبل». وصاحت أخرى في الشّبّان: «هيّا اذهبوا من هنا! إرحلوا بسرعة!» سجلّت إطّو رقم تسجيل السّيّارة وحاولت الاتّصال بالشّرطة بينما اتصل ماكسنس بالجمعيّة. أمّا أنا فلم استطع فعل أيّ شيء،

أمّا ما اقترحناه عليهم فلا يطابق أيّ شيء معروف لديهم، فهم ليسوا في بلادهم واللّغة المشتركة ليست لغتهم كما أنّهم لا يجيدون اللّغة الفرنسيّة. وحدها إطو تتكلّم العربيّة، أمّا أنا وماكسنس فكنّا نتعلّمها تدريجيّا. لم يكن الكلام سهلا ولكنّ المشكلة لم تكن مشكلة لغة فقط. وبما أنّ هؤلاء المراهقين مطالبون دوما بالإجابة على أسئلة الصّحافيين ورجال الشرطة عند التّدقيق في الهويّة أو التوقيف، فإننا نحثّهم على ضرورة الكلام إمّا ضمن إطار الجمعيّة أو في حضور قاضي للأطفال. كان همّ جمعيّة جونز ايرون الأساسي هو مشاركة كلّ واحد منهم في إعادة تشكيل قصّته حتّى تقترح عليه الحلّ القانوني الأكثر ملائمة لحالته. لذلك تراهم يعمدون إلى التذرّع بقصصهم أو بالرّوايات التي تنتظرها السّلطات من أجل إقناعها بالحصول على المساعدة. ولذلك تراهم يتقمّصون الأدوار، بل ويصل بهم الأمر إلى إنكار قصصهم الشّخصيّة، ذلك أنّهم يعلمون أنّ عمليّة التّكفل تتوقف على القصّة التي يروونها بما أنّ الإجراءات القانونيّة تستدعي قصص العذاب والتّبرير. جاء العمل الذي نقوم به –على الأقلّ في البداية– ليكشف هذه الظّاهرة في بعض الأحيان فتتحوّل –وبطريقة غير إراديّة– مجرّد الدّعوة إلى أمر بالكلام.

صوّر عثمان ب ما يُحبّ، برأيه هناك أشياء تستحقّ التّصوير دون غيرها. كان يُحب الطّبيعة والأنصاب الحجريّة والثّياب ومناظر الثّلوج. ولا يشدّ اهتمامه من الأشياء المحيطة به سوى الشيء القليل، لا قذارة ولا أشخاص غير مرغوب فيهم، فقط أشياء برّاقة ولامعة ومنتصبة. في نهاية الورشة الأولى، أخرج عثمان صورة أفقيّة تمثل ثيابا ذات ماركات موضوعة على السّرير في هيئة رجل يرتدي قبّعة وسُترة وسروالا وحذاء. تبدو هذه الدّمية وكأنّها تطفو في الفضاء الذي يفصلها عن الأرض، الجسد غائب، ويبقى الجلد أو بالأحرى غلاف التنكر (ص.٦٦).

الثّلاثاء ٢٧ مارس

بدأ إضراب المواصلات منذ يوم أمس. لم يستطع عثمان الذّهاب لمتابعة دروسه، فأتى للعمل معنا وتحميض الفيلم الذي صوّره خلال عطلة نهاية الأسبوع. عندما خرج من المختبر مع ماكسنس تعجّب من طول الوقت الذي قضاه في الدّاخل. أصبح الكلام معه سهلا واختفت الرّيبة. وبدأنا نراه يبتسم. لديه بشرى: سيستقبله مركز اجتماعي في مارتيغ. اختار صوراً ضمن ما تحتويه لوحة التّدقيق لسحبها، ولم تكن من بينها تلك الصّورة المدهشة التي تمثل ثيابا على السّرير. فطلبنا منه أن يسحبها فلم يُعارض ولكنّه بدا وكأنّه يقول إنّها سخيفة. قرّر العودة في اليوم التّالي لسحب ثلاث صور.

سفيان ن جزائري من بثنة. تحمّس فورا للمشروع، لم يهتمّ لمشروع التّبادل مع طنجة بقدر إعجابه بفكرة التّصوير. جرى إلى غرفته في الفندق وعاد ومعه ثلاث ألبومات تحتوي على تشكيلات من صور العائلة والأصدقاء. أتذكّر بالخصوص صورة له تبدو فيها صورة أمّه وقد ألصقها على سمّاعة التّليفون. وسريعا ما بدأ باستعمال آلة التّصوير والتقاط صور للمارّين في

ومواجهة قرار الهجرة. الكثيرون عبّروا وبسرعة عن آراء مميّزة مثل: «يجب أن نبرهن على أنّ هذا غير جيّد» أو «يجب ألاّ نُظهر أنّ البعض يسرق، هذا غير ممكن» أو «لا يجب القدوم إلى أوروبا». وعليه فإنه لم يكن بإمكان هؤلاء الذين أرادوا التّعبير عن رسالة موجّهة الاسترسال في التّصوير؛ كانوا بعيدين كلّ البعد عن طريقتهم المعتادة في التّصوير، تلك الطّريقة الخاصّة التي لا تنخرط في أيّ مشروع جماعي، فيما لم يشغل غيرهم من المراهقين أنفسهم بهذه الاعتبارات.

فريد صوّر نفسه بنفسه أمام ديكورات متعدّدة، كان يُشعل ضوء آلة التّصوير ويبعث في عينيه ذلك الضّوء العنيف دون أن يرمش له جفن. يبدو وجهه على الصّور أبيض كليّا، نكاد لا نميّز معالمه (ص.٥٤–٥٥). وهكذا «حرق» وجهه أكثر من مرّة (تجدر الإشارة بأنّ المغاربة يستعملون كلمة «حرق» للتّعبير عن الهجرة). يختفي جسده أمام الديكورات بينما تظلّ هذه الأخيرة بارزة بشكل جيّد. وقد صوّر أيضا وبسرعة العديد من الشّاحنات متحمّسا لتشابهها مع تلك التي استقلّها من الدّار البيضاء إلى مرسيليا، كما صوّر بواخر في الميناء القديم منها قارب قديم تميّزه طافية النّجاة على سطح الماء. وخلال حضوره للمرّة الرّابعة في الورشة بقي فريد جالسا أكثر من ساعة كاملة بينما كان قبل ذلك لا يستقرّ في مكان. استرجعنا دفاتر الصّور الأولى من المشاركين وعلّقناها تدريجيّا على الحائط حتّى يتسنّى لكلّ مشارك تصفّحها والوقوف عندها والتّكلّم عنها. أردنا القيام بتجربة تشكيل مجموعات صور فقمنا بنسخ البعض منها حتّى لا نضطرّ لفكّ الدّفاتر. بسطنا نسخ الصّور بالأبيض والأسود، وكانت ذات نوعيّة سيّئة، على طاولة العمل ومنها الصّور الشخصيّة التي التقطها فريد لنفسه. ولمجرّد رؤيتها تحوّل إلى عاصفة صغيرة ولم يعُد يستمع إلى أحد. كان يتكلّم عن رجال الشّرطة ويمرّ من غرفة إلى أخرى. وأخيرا خرج بعد أن فشل الجميع في تهدئته. لم نفكر بالخوف الذي يملأ قلبه من عمليّات التّحقيق الشّخصيّة التي يقوم بها رجال الشّرطة والتي ذكّرته بها صوره المنتشرة على الطاولة.

كان رشدي ب صامتا وحذرا معنا منذ اليوم الأول. وفي آخر الأمر قبل أن يحمل آلة التّصوير ويخرج للتّصوير مع عثمان ب وعندما اكتشف صوره في اليوم التّالي انطوى على نفسه إلى درجة أنّه خبّأ وجهه ولم يعد يكلّمنا. تنقسم الصّور التي أخذها إلى مجموعتين: تمثّل الأولى درّاجات ناريّة فيما تظهر في المجموعة الثّانية يدُهُ وهي تستعدّ لسرقة جيب أو حقيبة (ص.٦٠–٦١) إضافة إلى صورة لضبط مخالفة سير على الزّجاج الأمامي لإحدى السيّارات، صور تُمثّل أشياء مرغوب فيها وصور أخرى لعمليّات سرقة والخطر الجزائي النّاتج عنها. لم يُرد الاستمرار معنا في المغامرة إذ كان سعيدا باسترجاع دفتره بعد انتهاء الورشة.

في البداية كان التكتّم والصّمت سمة الجميع ربّما بسبب حرصهم واعتيادهم على عدم ترك أيّ ممسك عليهم. لاحظنا أنّهم يتهرّبون منّا ذلك أنّهم لا يعرفوننا ويشكّون بأسباب سعينا للّقاء بهم. كما أنّ الكثير منهم يرفض أيّ علاقة مع الصّحفيّين بسبب تجارب سيّئة، وكلّ صورة تخرج عن إطار الاستعمال الشّخصي أو العائلي أو الودّي تصبحُ من قبيل التّحقيق الصّحفي.

الأرض. تفوح من فمه رائحة البيرة. شرب كثيرا ودخّن الحشيش وبدا وكأنّه في بداية غيبوبة كحوليّة. عندها استغاثوا برجال المطافئ. قال حسن إنّ السبب في ذلك هو حالة الارهاق التي أصابتهم بفعل طول الانتظار، لم يكن لديهم عمل، فقتلوا الوقت. هل نحن على يقين بأنّ لدينا ما نفعله هنا؟

بمرور وقت قصير يهدأ الجميع فتُعلن إطّو أنّ مشروع ورشة صور يُحضّر لهم. عندها يُخبرنا فتح الدّين بأنّه أضاع صورة أمّه الشّخصيّة الوحيدة التي كانت لديه ولكنّه يحتفظ بصورة أخرى يبدو فيها حاملا الصّورة التي أضاعها، ويطلب منّا ما إذا كان بإمكاننا تكبير وجه أمّه.

الورشة الأولى: منذ عدّة أشهر لم يعد لجمعيّة جونز ايرون مركز في وسط المدينة (ص.١٤٦). كنّا نرفض فكرة العمل في الخارج لذلك اتّصلنا بلاكمباني (الفرقة) وهي تجمّع للفنّانين يقع في بلوزنس وهو حيّ في وسط المدينة قريب من محطّة سان–شارل. وكان لديهم إضافة إلى الصّالات الواسعة مختبر للصور بالأبيض والأسود. قبلوا تنظيم ورشة التّصوير في مركزهم بعد اطّلاعهم على المشروع. كان كلّ فتيان جمعيّة جونز ايرون يقطنون في الفنادق، ولا يمكن اللّقاء بهم إلا خلال وجبة الطّعام في مطاعم صغيرة في وسط المدينة، بعدها يتفرّق الجميع حيث يهتمّ المربون بإيجاد حلول للحالات الطارئة ويذهب بعض الفتيان إلى مدارسهم لمتابعة دوراتهم التّعليميّة فيما تبقى الأغلبيّة بانتظار جواب بشأن تكفّلهم أو توجيههم. لذلك كنّا ننتقل من مطعم إلى آخر لنُعلن عن وجودنا في مقرّ لاكمباني الذي لا يعرفونه بعد ونطلب من كلّ واحد منهم أن يأتي للقاءنا هناك. لم نشعر بأنّنا نتعامل مع مجموعة متضامنة بل مع أفراد غير راضين في بعض الأحيان عن حضورهم في مكان واحد: الجزائريّون والمغاربة لا يختلطون البتّة. تبدو هذه التّفرقة حتّى على صعيد المدينة ذاتها: باب إكس للجزائريّين وممرّات غامبتا للمغاربة. أدركنا سريعا أنّ مفهومهم للزّمن يختلف عن مفهومنا نحن، ذلك أننا نقيم في باريس وقدمنا إلى مرسيليا خصّيصا من أجلهم. وكان هدفنا أن نعمل بشكل مكثّف مع مجموعة من الشبّان ولعدّة ساعات كلّ يوم خلال اسبوعين، ولكنّ أغلبهم عاطلون عن العمل وعاجزون عن التّخطيط للمستقبل. كما أنّهم كانوا يبدون الرّيبة تجاهنا. بدأنا إذن العمل في ظلّ هذه الظّروف مع عدد منهم، لم يكن بالإمكان العمل صباحا ذلك أنّهم ينامون خلال النّهار.
في الأيّام الأولى لم يكن يعرف بعضنا البعض الآخر، خرجنا سويّا في شكل مجموعات لتصوير المدينة، لم نعطهم أيّ تعليمات، فقط أعطينا آلة تصوير لكلّ واحد منهم مع فيلم بالألوان أو بالأسود والأبيض وفق رغبتهم. إنّ اقتراحنا على مجموعة من الشّبّان لا يربط بينهم شيء (سوى قدومهم غير الشّرعي إلى مرسيليا) أن يقوموا بنشاط تصويري هو حتما محاورة مع تجربتهم كمهاجرين سرّيين، وهذه نقطة الانطلاق لكلّ تواصل معهم. غير أنّ تبادل الآراء بينهم وبين مجموعة من المراهقين ممّن لم يغادروا بلدهم يجعلهم في مواجهة ما تركوه ورائهم

العمـــل سويّـــاً

آنـايس مـاسون

مرسيليـا، فيفري–مارس ٢٠٠١

يوميّات. الخميس ٢٢ فيفري
إقامة التّحضير الثّانية، وجبة الطعام الأولى مع مجموعة المراهقين دون الخامسة عشر سنة من جمعيّة جونز ايرون. فتح الدّين، جزائري كل ما يرتديه يحمل ماركة «لفيس». ذراعه الأيسر مصاب بحروق ملتهبة وجرح مقطب. يُرينا كتابة وشمها بنفسه على فخذه بواسطة سكّين (ن ف ا ق ش) والتي تعني «ناصرة وفتح الدّين.. أمّي قبل كلّ شيء». يعلو وجهه نمش جميل. أسنانه مكسّرة. يتكلّم قليلا من الفرنسيّة. يتكلّم مع إطّو باللغة العربيّة. كانت أمّه قد قتلت أمام عينيه في إحدى الأمسيات في الجزائر بينما كانت تصطحبه إلى طبيب الأسنان. كان يُريد الالتحاق بخاله قرب مالقة في إسبانيا، ولكنّه لا يعرفه. كلّ ما يحمله من أوراق شخصيّة صالحة في فرنسا أمر بالإعهاد إلى جمعيّة جونز ايرون مُوقّع من القاضي بسبب جنحة سرقة كان قد قام بها. تحاول المربيّة الاجتماعيّة أن تشرح له أنّ استعمال هذه الوثيقة في حال تدقيق بالهويّة ليس أمرا جيدّا.
حسن، من الدّار البيضاء. شعره جدائل. سمّاعات آلة التّسجيل لا تفارق أذنيه. أعصابه متوترة. يرفض الجلوس. يرفع الطّاولة خلال حديثه مع المرشدة الاجتماعيّة. يبدو عليه الارهاق من طول الانتظار. هذا المساء يبدو عنيفا لأنّه شرب الكحول. متلهّف للعلم، ففي المغرب لا توجد مدارس وما قدومه إلى فرنسا إلاّ لهذا السّبب. قيل له إنّ ليس بإمكانه الدّراسة في الوقت الرّاهن. لا مدرسة ولا مسكن ولا دورة مهنيّة. طُلِب منه أن ينتظر. لكنّ الحياة لا تنتظره. «فرنسا هي المال والقانون». يتكلّم عن الغريب والغرابة. يتكلّم عن الفراغ.
تُخبر المرشدة الاجتماعيّة عبد الرّحيم بأنّ بإمكانه تقديم طلب لمتابعة الدّورة التّعليميّة التي يُريدها لأنّه أصغر ممّا كان يعتقد. بعد الاطّلاع على وثيقة ميلاده تبيّن بأنّه لم يُكمل الخامسة عشرة من عمره بعد. فرح عبد الرّحمان لسماع هذا الخبر، لكنّه انهار بعد قليل على طاولته في زاوية من الصّالة. حاولت االمربيّة إيقاظه فوقع على

دارنا
المنزل الجماعي
للشباب والمأوى
HAFA
الحافّة
DARNA
MAISON COMMUNAUTAIRE
DES JEUNES ET REFUGE
MEDINA
المدينة
PORT
الميناء
TANGER
طنجة
GRAND SOCCO
السوق الكبرى
GALERIE DELACROIX
رواق ديلاكروا
CORNICHE
الكورنيش
CHARF
شرف
BENI MAKADA
بني مكادة
BIR CHIFA
بير شيفا

محيط مدينة طنجة عام ٢٠٠٢ لتُكمّل هذه الإمكانيّات وتحقق التواصل مع المراهقين ذوي الأصل القروي. وأخيرا افتتحت الجمعيّة المنزل الجماعي للنّساء في قلب مدينة طنجة وهو يُشكّل مكان تأهيل وحوار يتيح المجال للاستقلال المادّي والمعنوي. لا ينحصر مشروع دارنا على نشاط موجّه إلى جمهور معيّن، بل هو مشروع سياسيّ يُحاكي مفهوما للمواطن ويستلزم وعي مجتمع مدني قادر على إيجاد الحلول العمليّة أمام عجز المؤسّسات السّياسية وتهاوي آمال التّغيير بعد وفاة الملك الحسن الثاني. ويجب التّذكير بأنّ المغاربة ما زالوا رعايا الملك وبأن حرّية الجمعيّات لم تُعط لهم إلاّ في نهاية الثّمانينات. كما أنّ الدّولة لم تعترف بطابع المنفعة العامّة للجمعيّة إلاّ بعد مرور ما يربو عن الخمس سنوات على تأسيسها. تثير الجمعيّة الكثير من الاهتمام لدى المؤسّسات التّعاونيّة الاسبانيّة الحريصة على مساعدة الهيئات التي تساهم في الحدّ من الهجرة غير الشّرعيّة، وهي تُشكّل أحد المصادر الأساسيّة لتمويل دارنا مع وكالة التّنمية لشمال المغرب وعددا من المؤسّسات التّجاريّة بالمنطقة الصّناعيّة بطنجة.

في عام ١٩٩٩ كانت آنايس ماسون تقوم بعمل يجمع ما بين الصّورة والسّرد عن سكّان ٥–٧ من شارع جاك لوفيل تيسييه في مدينة باريس، ومعظمهم بدون أوراق وتصعب إعادة إسكانهم خارج هذا المبنى العُمّالي القديم غير الصّحّي والخطِر. ولقد أصبحت ممارسة التصوير الفوتغرافي لأحد السّاكنين عنصرا أساسيّا من مشروع آنايس بعد رؤيتها لصور عائلته المأخوذة في غامبيا وفي فرنسا. وفي باريس اصطدم بخوف أقاربه من أن يتمّ التّعرّف عليهم من خلال الصّور، بما أنّ وضعهم غير قانوني مثل وضعه. وبدل إقناعهم بعكس ذلك فضّل تصويرهم «دون رؤوسهم» (ص.٨ و ١٥٥).

نحن متّفقون على أهمّية هذه الممارسات الفوتغرافيّة الهاوية بقدر ما نحن متّفقون على وجوب التّعاطي مع أصحابها قبل أن تخرج هذه الصّور من الإطار العائلي لتصبح عامّة. ولقد استطعنا تصوّر الشّكل الممكن لهذا العمل وتكاليف تحقيقه بعد لقاءنا بجمعيّة كيستيون دي روغار (قصة نظر) في نهاية عام ١٩٩٩.

نشأت جمعيّة كيستيون دي روغار عام ١٩٩٧ حول فكرة الرّبط بين ورشتين للعمل السّمعي البصري، إذ طُلب من مجموعتين مختلفتين من الشّبان ومن دون أن تلتقيان العمل على إعداد مشروع فيلم مشترك. وعند لقاءنا كانت سيلفي باريه وماتيلد مينيون تُشرفان على مشروع يجمع بين مجموعة من الشّباب المعتقلين في سجن فلوري ميروجيس وبين صفّ في إحدى المدارس الباريسيّة. ولقد تحدّد الشّكل المبدئي لمشروعنا من خلال هذا التّموذج في نهاية العام ١٩٩٩. ويتمثل المشروع في دعوة بعض المراهقين ممّن هم في كفالة جمعيّتي جونز ايرون و دارنا إلى تصوير المدينة التي يقيمون فيها، على أن نقوم نحن بنقل الصّور من مجموعة إلى أخرى. كنّا ننوي القيام بثماني ورش تدوم كلّ واحدة منها خمسة عشر يوما بالتّناوب بين طنجة ومرسيليا تُفضي في النّهاية إلى معرض وإصدار. أتى التمويل الذي حصلنا عليه بعد بحثٍ دام أكثر من سنة من مصادر مختلفة؛ أساسا من صناديق الدّعم في فرنسا (على المستويين المحلّي والوطني) ومن الصناديق الأوروبيّة. وتنتمي هذه التّمويلات في جزء كبير منها إلى ميزانيّتي الثقافة وسياسة المدينة. ولقد سمحت لنا كتابة المشروع بتحديد أهدافنا بشكل جيّد. وبالمقابل بدا لنا الإطار العام للمشروع متماسكا بشكل يُغنينا عن تحديد التّفاصيل، وبدل تطبيق مشروع مبرمج بشكل مسبق كان علينا أن نوفّق بين مقترحاتنا وواقع العمل الميداني. كنّا نعتبر أن المحاولة تأتي في المقام الأول قبل الشكل النّهائي للعمل، الذي يبقى مفتوحا.

---

(١) تقرير آنجيلينا إيتيامبل لحساب إدارة شؤون الهجرة حول «القُصّر المعزولين في فرنسا»، وقد نشر قسم منه في العدد ١٠٩ من مجلّة هجرة، دراسات (دراسات في الهجرة) (سبتمبر–أكتوبر ٢٠٠٢).

(٢) تقرير الدّكتورة أوديل دياموند–بيرجي، مجلّة جيستيس (عدالة)، نوفمبر ٢٠٠٠.

(٣) لمزيد التّعمّق راجع :

التقرير حول احترام فرنسا للمعاهدة الدّوليّة لحقوق الطّفل، وهو تقرير يُعدُّ كل سنة من قبل جمعيّة ديفونس ديزونفون–أنتارناسيونال فرانس (الدفاع عن الأطفال–جامعة فرنسا).

الموقع على الأنترنت : www.globenet.org/enfant

تقرير آنجيلينا إيتيامبل المذكور أعلاه.

مقال إيلودي فيكو : «ردود فعل المختصّين تجاه القُصّر الأجانب المعزولين»، مجلّة أوم إي ميغراسيون (رجال وهجرة)، العدد ١٢٤١، جانفي–فيفري ٢٠٠٣.

(٤) مثلما هو الشّأن منذ سنوات، إذ تمّ تخصيص مصلحة مستمرّة داخل المحكمة وتنظيم زيارات للقصّر الموقوفين في سجن لوين.

التي تقبل كفالة القُصّر المعزولين بعد أن تكون جمعيّة جونز ايرون قد تكفّلت بتسوية وضعهم الإداري وإجراء التّحقيقات الاجتماعيّة اللاّزمة وتعليمهم اللغة الفرنسيّة.

لقد استرعت انتباهي تلك الصّور التي يأخذها المراهقون لإرسالها إلى عائلاتهم وهي صور خاصة بهم مع اهتمام خاصّ بديكورات المدينة التي يستعملونها كمكمّلات، من درّاجات ناريّة وسيّارات وإعلانات دعائيّة وواجهات محلاّت ثياب. ولهذه الصور في أذهانهم معنى محددا وهو تقديم الدّليل على أنّ حياتهم في مرسيليا مطابقة لحلم النّجاح الاقتصادي الذي كان سببا في رحيلهم. يبدو التفاوت صارخا بين محتوى الصور ووضعهم الإداري والقضائي والعنف اليومي الناجم عن حياتهم في الشارع والإدمان على المخدرات والتشويه الذاتي. ولهذا السّبب اقترحتُ على مديرة الجمعيّة استعدادي للعودة بهدف تنشيط ورشة تصوير تكون هذه الظّاهرة موضوعًا لها. وبقي هذا الاقتراح مجرّد فكرة حتّى لقائي بإطو برّادة عام ١٩٩٩. كانت إطو آنذاك تتابع عملها حول مضيق جبل طارق من خلال صور لمدينة طنجة، هذه المدينة التي كبرت فيها والتي تزورها باستمرار. لم تكن إطّو تسعى لإظهار محاولات واقعيّة لطالبي الهجرة في شكل ريبورتاجات بل تحاول إبراز ذلك من خلال الإيحاءات: «ترسّخ الاصرار على الرّحيل في فضاء المدينة» (ص.٨ و ١٥٥) وكانت قد شاركت خلال صائفة ١٩٩٩ في الاجتماعات الأولى التي عقدتها جمعيّة دارنا لتأسيس دار للشّباب ووضع برنامجها التّربوي، باحثة عن المشاركة في هذا المشروع من خلال الصّورة، وهي أداة عملها. وتجدر الإشارة إلى أن رئيسة جمعيّة دارنا حاليًا هي السّيدة منيرة بوزيد العلمي، والدة إطّو.

تُعرّف جمعيّة دارنا نفسها منذ تأسيسها عام ١٩٩٥ كمركز لمبادرات المواطنين هدفه الاهتمام بمشاكل مدينة طنجة التي أهملتها السّلطات لوقتٍ طويل بسبب موقعها الجغرافي ووضعها السّابق كمنطقة دوليّة وسمعتها كمدينةٍ للفجور. وقد بدأت الجمعيّة نشاطها في شهر جانفي من العام ١٩٩٦ بافتتاحها مركز استقبال لأطفال الشوارع خلال النّهار. وإضافة إلى دوره كمكان للإصغاء ومحو الأميّة، قام المركز الذي يقع في شارع صغير خلف سوق البرّا بعمل مهمّ للتّحقق من مسار هؤلاء الأطفال وكيفيّة تنظيم حياتهم والأخطار التي تهدّدهم في الشّارع وانتظاراتهم. ولقد سمحت هذه التّجربة بإعداد المربّين الاجتماعيّين وتكوينهم من خلال الممارسة، كما أنّها مكّنت الجمعيّة من تنظيم نشاطها وفقا لمعرفة جيّدة بواقع المنطقة ورهاناتها.

افتتحت دارنا عام ٢٠٠٠ المنزل الجماعي للشّباب وهو مركز تعليمي لروّاد مركز النّهار إضافة إلى أطفال الحيّ الشّعبي الحافّة حيث يقع المركز. كما أنّها كانت تنوي بالاشتراك مع مركز حماية الطّفولة (وهو بمثابة مركز مقفل للأطفال الجانحين) القيام بتعليم عدد من الفتيان قبل خروجهم. ولم تُفض هذه الشّراكة إلى نتيجة ولكنّها أوحت بالرّغبة في إيجاد مكان يجمع تلاميذ من أوساطٍ ومساراتٍ مختلفة لا يجمعهم إلاّ الهروب من النّظام التّعليمي العام، وذلك بهدف تأمين تأهيل مهني على أيدي حرفيّين من المدينة في النّجارة والحدادة والخياطة والخَبْز والخزف. وتُكمّل هذا التّأهيل دروس في محو الأميّة والمعلوماتيّة إضافة إلى ورشة مسرح. يستطيع التّلميذ بعد سنة من التّلقين اختيار الورشة التي يريد حسب أولويّاته وقدراته. كان طُموح الجمعيّة منذ البداية أن يكون المركز مكانا للاختبارات التّربويّة وأن يأخذ التّدريب المهني المشاريعَ الفرديّة أو الجماعيّة كركيزة (مثل اختراع أشياء جديدة انطلاقا من تقنيات تقليديّة) كما كان بالإمكان دعوة بعض المشاركين لتحمّل بعض المسؤوليّات. يجدر الذكر أن مسؤولي الجمعيّة يقاومون يوميًا الضّغوط العائليّة التي تمارس على الأطفال لحملهم على ترك دورة التّدريب المهني والتّوجّه إلى العمل في المصانع فور تعلّمهم القواعد الأساسيّة. كما يقاومون الذهنيّة المحافظة للحرفيّين المُدرّبين المتعوّدين على منهجيّة التّقليد، إضافة إلى ثقافة سوء استعمال الصّالح العام المنتشرة بين التّلاميذ وبعض المسؤولين وقلّة الموارد الماليّة وهجرة المدرّبين إلى أوروبا خلال دورات التّدريب. وبشكل عام يولي الشّركاء الماليّون للجمعيّة اهتماما كبيرا بميزانيّة التجهيز على حساب ميزانيّة التّسيير. ولهذا تمّ تخفيض عدد الموظّفين بالجمعيّة إلى الحدّ الأدنى.

سمح تشييد المأوى المحاذي لمركز التّدريب في جوان من عام ٢٠٠١ بإيواء أطفال الشوارع (وكان بعضهم ينام في إحدى صالات المدرسة التي تحوّلت بشكل مؤقت إلى عنبر للنّوم). ثم أتت المزرعة التّربويّة التي أنشأت في

إذا كان القاصر غير مُجبر على حيازة بطاقة إقامة، فإن المشكلة تطرح عند بلوغه السّن القانونيّة، ذلك أنّ فرص الحصول على بطاقة الإقامة تبقى ضئيلة إذا ما تقدم الشّاب بطلب عادي وفق الشّروط التي يخضع لها غيره من البالغين. أما الذين يتابعون تكوينا ما فإنّ بإمكانهم الاستفادة من إجراءات الحماية للشّبّان البالغين حتّى سن الواحدة والعشرين. ولكن في غياب أيّ حل بديل يُردّ الشّبان إلى بلادهم الأصليّة أو ينخرطون في الإقامة غير الشّرعيّة، وهذا مصير أغلبهم. والحقّ أنّ المادّة ٢١-١٢ من القانون المدني تخوّل للقاصرين غير المصحوبين ممّن تتكفّل بهم المراكز الاجتماعيّة الحصول على الجنسيّة الفرنسيّة بمجرّد إعلان يقوم به لدى المحكمة الابتدائيّة قبل سنّ الثّامنة عشرة. ولا تنصّ هذه المادّة على أيّ شرط مسبق لا من ناحية مدّة الإقامة في فرنسا ولا من ناحية درجة «الاندماج». وإذا كان هذا النّص غير معروف في بعض الأحيان فإنّ المرشدين الاجتماعيّين يُفضّلون عدم إعلام الشّبّان بوجوده على اعتبار أنّ القضيّة ليست قضيّة جنسيّة بقدر ما هي قضيّة حقّ بالإقامة وحقّ باللّجوء. كما أنّ القضاة قد أضافوا على هذا النّص شروطا إضافيّة لم تكن موجودة أصلا في النّص القانوني مثل مدّة التّكفّل أو الشّكوك حول هويّة القاصر(٣).

تأسّست جمعيّة جونز ايرون (شبّان تائهون) عام ١٩٩٥ بمبادرة من قاضي الأطفال جان-بيار ديشون والمرشدة الاجتماعيّة المندوبة عن الحماية القضائيّة للشّباب دومينيك لودفيك، وذلك من أجل معالجة تفاقم ظهور هؤلاء المراهقين في شوارع مرسيليا. قبل ذلك الوقت لم يكن يوجد في فرنسا أيّ نوع من أنواع الكفالة الموجّهة إلى هؤلاء المراهقين فيما كانت المؤسّسات الاجتماعيّة غير مؤهّلة وفي الوقت ذاته ترزح تحت وطأة العمل الكثير. يوكل القاضي إلى الجمعيّة كلّ سنة حوالي خمسين فتى تتراوح أعمارهم بين الثّالثة عشرة والثّامنة عشرة عاما من المغرب أو الجزائر لمدّة تمتدّ من بضعة أسابيع إلى عدّة أشهر. على أنّ شرط هذا الإجراء هو إمكانيّة التّعرّف على هويّة القاصر، وخاصّة تحديد عمره ومحاولة معرفة بعض المعطيات عن مساره والاتّصال بعائلته إن أمكن ذلك. وفي الوقت ذاته تهتمّ الجمعيّة بحوالي مائة شاب دون توكيل من القاضي؛ تقدّم إليهم المساعدات بشكل مؤقّت وتؤمّن لهم المسكن في حال وجود أسباب صحيّة طارئة. ولكنّهم غالبا ما يمضون فترة إقامتهم القصيرة بمرسيليا في الشّوارع. ورغم صعوبة المهمّة، تؤيّد الجمعيّة فكرة الرّجوع الإرادي إلى وطن المنشأ وذلك في إطار العمل بالتّناوب مع جمعيّات محليّة في الجزائر والدّار البيضاء وطنجة.

كان لقائي بالجمعيّة بمناسبة قيامي بنقل صحفي سنة ١٩٩٨ (انظر ص.٨). آنذاك كان مركز الجمعيّة يقع على بعد بضع خطوات من محطّة سان-شارل، ممّا يُمكنها من قبول المراهقين الموضوعين تحت إشرافها والذين يسكنون في فنادق وسط المدينة. هذا المركز عبارة عن شقّة في الطّابق الأرضي؛ عند مدخله وُضعت كنبة يمكن الاستراحة عليها بعيدا عن العنف السّائد في الشّارع في جوّ تملأه الحركة الدّائمة والمُطمئِنة ما بين غرف المكاتب وقاعات المقابلات والدّراسة والأكل والمطبخ. يسمح هذا المركز الذي يعرفه الشّبّان جيّدا بتجاوز العمل المنظّم الذي كانت تقوم به الجمعيّة في الشّارع، إذ يتكفّل الشّبان المتعوّدون بإخبار القادمين الجدد عن هذا الفضاء. ولكن ينجُم عن تأمين التّكفل على مستويين إثنين (بتفويض من القاضي أو بدونه) وفي فضاء واحد أمران اثنان: الطلب المتزايد على خدمات الجمعيّة من جهة أولى وصعوبة إيجاد التّوازن بين الردّ على الحالات الطّارئة ومتابعة العمل التّربوي المنظم من جهة ثانية. وفي شهر جويلية من العام ١٩٩٨، وبعد ضغوط من قبل الجيران وتفاقم الحالات الطّارئة قرّرت الجمعيّة إقفال المركز والفصل بين المقرّ الإداري والعمل التّربوي الذي أضحى مكانُه الشّارع. ولقد بائت محاولة إسكان جماعيّ بالفشل بسبب حالات الهروب المتعدّدة فيما تواصل الإقبال الكثيف على المقرّ الإداري رغم إر ر ادة المسؤولين. ولهذا جاء قرار الجمعيّة بالعودة إلى فكرة السّكن في الفنادق ونقل المركز الإداري إلى محيط المدينة. هكذا ومنذ جويلية عام ٢٠٠٠ أصبح عمل مرشدي الجمعيّة ينحصر في الشارع (٤)، إذ يُقسم الشّباب إلى ثلاث مجموعات حسب أعمارهم ويُتابع عمل كلّ مجموعة رجل وامرأة. وليس من مكان للقاء الشّباب سوى المطاعم الصّغيرة في وسط المدينة، حتّى أنّ الطّبيبة النّفسيّة كانت مجبرة على عقد جلساتها في مطعم للوجبات السريعة. وشيئا فشيئا، توصّلت الجمعيّة إلى عقد نوع من الشّراكة مع المراكز الاجتماعيّة التقليديّة

منذ منتصف التّسعينات، يأتي الأطفال وحدهم إلى أوروبا من كلّ قارّات العالم إمّا مُرسلين من قبل أهاليهم أو هربا من الحروب أو الاستغلال الجسدي. على أنّه من الصّعب إحصاء هؤلاء الأطفال المعزولين لأن الكثير منهم يلتحق بأحد أفراد عائلته فيما يقع الآخرون في قبضة العصابات المنظّمة. وفي كلتا الحالتين لا يقوم هؤلاء بالاجراءات الإداريّة اللازمة كما لا يستفيدون من أيّ برنامج مساعدة أو تكفّل. ويبقى بالإمكان تكوين فكرة عن مدى أهمّية هذه الظاهرة على المستويين الوطني والأوروبي من خلال بعض الأرقام المتفرّقة: حسب المفوّضية العليا للاّجئين قام ١٣٠٠٠ قاصر بتقديم طلبات اللّجوء في أوروبا عام ٢٠٠٠. أما في فرنسا فإن شرطة الحدود والمطارات تُوفّر قسما من المعطيات عن هذه الظّاهرة غير أنّها لا تُحصي إلاّ الأطفال الذين يقع الاحتفاظ بهم في منطقة الانتظار بعد اكتشاف وجودهم في المطارات والمرافئ. ففي عام ٢٠٠٠ تمّ إحصاء ١٤٠٠ طفل في منطقة الانتظار سُمح لـ ١١٠٠ منهم وحسب بالإقامة في فرنسا. وفي عام ٢٠٠١ ورد في تحقيق للحماية القضائية للشّباب أن ٢٧٠٠ قاصر معروفين لدى النّيابات العامّة و١٨٠٠ آخرين معروفين من قبل الإدارات الإقليمّة التابعة للحماية القضائية للشّباب وينتمون إلى ٧٥ دولة: منهم ١٦,٧٦٪ من رومانيا و١٢,٨٣٪ من الصّين و١١,٠٥٪ من المغرب.

استنادا إلى معاهدة لاهاي الموقعة في ٢٩ ماي عام ١٩٩٣ والمعنيّة بحقوق الأطفال، ينصّ القانون على عدم طرد القاصرين المعزولين من أوروبا. كما أنّ المعاهدة الدّوليّة لحقوق الطّفل، وهي المرجع بالنّسبة للقانون الفرنسي، تضع مصلحة الطّفل فوق أيّ مصلحة أخرى. ومع هذا فإنّ الفوارق بين التشريع والممارسة تعود إلى ازدواجيّة الاعتبارات القانونيّة التي يخضع لها القاصرون الأجانب: حماية الطفولة من جهة ومراقبة الهجرة من جهة أخرى. يُشكّل القانون الفرنسي حماية للأطفال رغم أنّه لا يُطبق دائما. ففي حال غياب كل مرجع عائلي تُخوّل المادّة ٣٧٥ من القانون المدني الفرنسي للقاضي إقرارَ مساعدة تعليميّة للطّفل بواسطة قرار إلحاق مؤقت بإحدى مؤسّسات الخدمات الاجتماعيّة للطفولة أو الحماية القضائيّة للشّباب. يمثُل الطّفل أمام القاضي المختص إمّا مباشرة بعد خروجه من منطقة الحجز أو بمبادرةٍ منه أو بناء على طلب من مؤسّسة الخدمات الاجتماعيّة التي اكتشفت وضعه. ووفقا للمرسوم رقم ١٧٤-٤٥ بتاريخ الثاني من فيفري لسنة ١٩٤٥ المتعلق بجُنح الأطفال، فإنّه بإمكان القاضي أن يُقرّر إعهاد الطّفل إلى إحدى مؤسّسات الخدمات الاجتماعيّة في حال ارتكابه لجنحة ما.

من حيث التّطبيق، غالبا ما يُمنع القاصر من حقّ الإقامة على التّراب الفرنسي بعد فترة الحجز؛ وعليه فإنه يُردُّ إلى بلاده دون أن يمثُل أمام قاضي الأطفال(١). أمّا السّبب المعلن فهو سنّ الطفل، وهو العنصر الأهمّ في عمليّة الكفالة وهو كذلك موضوع رهان طالبي الهجرة. لذلك تعمد شرطة الحدود والمطارات إلى فحص عمر العظم لمعرفة ما إذا كان العمر المعلن مطابقا للعمر الحقيقي لطالب الهجرة أم لا؛ وبالتّالي تتمّ المقارنة بين صورةٍ بالأشعّة للمعصم الأيسر واليد اليسرى وبين أطلس مرجعي في صور الأشعّة أُعِدَّ في الولايات المتحدة الأمريكية منذ عام ١٩٣٠ ويشمل عيّنات من السّكان البيض من أصل أوروبي (٢). غير أنّ البلوغ العظمي عند المراهق يتمّ بسرعة أكبر ما كان عليه الحال في الماضي، كما أن هذه الطّريقة لا تأخذ بعين الاعتبار فروقات النّموّ والبلوغ العظميّين والنّقص الغذائي في البلد الأصل. ومع ذلك فإنّ هذه الطريقة وبرغم التّشكيك العلمي فيها تبقى مُرجّحة على أقوال القاصرين أو مظهرهم أو أوراقهم الثبوتيّة.

إنّ قبول القاصر من قبل مركز اجتماعي يعطيه الحقّ في الدّراسة أو التّكوين. وغالبا ما يجد المرشدون الاجتماعيّون صعوبة بالغة في إيجاد مؤسسات تقبل هؤلاء القاصرين ضمن صفوفها، بسبب نقص الأقسام لغير النّاطقين باللّغة الفرنسيّة. كما أنّ المشكلة تصبح أكثر تعقيدا لمن هم فوق السّادسة عشر من عمرهم بسبب سقوط مجانيّة التّعليم، إضافة إلى أنّ بعض المؤسّسات تطالب القاصرين ببطاقة إقامة علما وأنّهم غير مجبرين على حيازتها. وعليه فإنّ الكثير منهم يختارون متابعة دورات قصيرة في التكوين أو التّدريب المهني طالما أنّ سنّهم المبكرة تسمح لهم بذلك، ولكنّهم سريعا ما يصطدمون باستحالة الحصول على رخصة عمل وبالتّالي إلى منعهم من دخول سوق العمل من قبل دوائر المحافظة أو دائرة العمل. وفي انتظار حلول يصعب إيجادها تتحوّل الرّغبة في التّحصيل إلى بطالةٍ تبعث على قلقٍ مشروع.

أوروبـــا، أوروبـــا

ماكسنس ريفليـه

يحـــاول كلّ سنة ما يقارب من مائة ألف شخص عُبور مضيق جبل طارق لبلوغ أوروبا. ووفق إحصائيات «جمعيّة عائلات ضحايا الهجرة غير الشّرعيّة» بلغ عدد الجثث التي وُجدت على ضفاف المضيق ما بين عامي ١٩٩٧ و ٢٠٠١ ٣٢٦٨ جثة. ولقد سُجّلت حالة وفاة أوّل مغربي خلال العبور إلى أوروبا بعد يومين فقط من وضع اتّفاقيّات الشّانغان موضع التّنفيذ عام ١٩٩٠.

اتّفقت دول الاتحاد الأوروبي على إنشاء منطقة داخليّة دون حدود، وفي الوقت ذاته عملت على تقوية حدودها الخارجيّة. ولقد أدّى تنسيق سياسة الهجرة بين هذه الدّول إلى توسيع لائحة الدّول التي يخضع رعاياها إلى تأشيرة دخـــول إلى دول الاتحاد الأوروبـــي، ذلك أنّ بـــعض دول الاتّحاد تضع شروطا تُمليها اعتبارات الجوار الجغرافي والتّاريخي. هكذا أصبحت إسبانيا تفرض تأشيرة الدّخول على الرّعايا المغاربة بعد أن كانوا معفيّين منها.

وبالإضافة إلى ذلك سجّل مطلع التّسعينات انتشارا واسعا لهوائيّات الأقنية الفضائيّة في بلاد المغرب العربي. وصارت هذه الهوائيّات تُزاحم صورة العالم التي كان يبثّها الراديو والتلفزيون الوطنيّين في المغرب، وهما اللّذان كانا يُراعيان الحسّ الوطني بعيدا عن الاستهلاكيّة الأوروبية. كما أن ثقل الدّين والفساد والعطالة وعمق اللامساواة الاجتماعيّة بالإضافة إلى إقفال حدود أوروبا التي تُصوّرها الأقنية الفضائيّة كما لو كانت جنّة عدْن، كلّها عوامل تُساعد على تغذية حُلم السّفر. وليس الحجرِ الأحمر الذي يُلوّن الأحياء المحيطة بالمدن الكبرى إلاّ السّمة البارزة للنّزوح من ريف يأكله الجفاف منذ ما يُقارب عشر سنوات، وفي بعض الاحيان تمتدّ هذه الهجرة الدّاخليّة نحو مدنٍ لا تفي بوعودها إلى خارج الحدود الوطنيّة.

ومن جهتها، تُغيّر الـدّول الأوروبـيّـة مـن سياساتها المتعلّقة بالهجرة حسب سوق الشّغل عندها وحاجاتيها لليد العاملة، وتحاول في الوقت ذاته أن تجعل من سياسة دعم التّنمية في بلدان المصدر الحاجز الوحيد والفعّال في مواجهة الهجرة غير الشّرعيّة. ولكن نادرا ما تتخطّى اتفاقيّات التّعاون بين دول الشّمال ودول الجنوب صيغة إعلان النّيّة، كما يشهد على ذلك التّأخير الحاصل بشأن تطبيق قرارات مؤتمر برشلونة الموقّعة في عام ١٩٩٥ من قبل اثني عشر دولة حوض متوسطية. ورغم أنّ المغرب هو أوّل مُصدّر للفوسفات إلاّ أنّـه يعاني، مثله مثل أغلب الدّول النّامية، من تقلّبات أسعار المواد الأوّلية التي تحدّدها المنظّمات الد وليّة.

لم يعُد الفعل «هَاجَرَ» مستعملا في المغرب بل حلّ محلّه «حَرَق»، ويُطلقُ على طالبي الهجرة غير الشّرعيّة «الحرّاقـة». ويـأتـي هـذا الـتّـعـبير مـن نصـائـح مـهـرّبـي الأشخاص الرّامية إلى حرق الأوراق الثّبوتيّة لكي يصعب أمر تحديد الهويّة في أوروبا. ويحاول القاصرون الذين يُشكّلون قسما من هؤلاء المهاجرين تقليد نموذج النّجاح الاقتصادي والاجتماعي المدعوم بشكل واسع من العائلة والتّلفزيون والعودة الظّافرة للمهاجرين الذين يتباهون بالغنى السّهل. نادرا ما يكون القاصرون المهاجرون من أطفال الشّوارع، على كثرتهم في المدن كطنجة والدّار البيضاء، بل إنّ أغلبهم ينحدر من عائلات معدمة. وغالبا ما تكون الأزمات العائليّة التي ينجم عنها زواج أحد الوالدين من جديد سببا في ترك الأطفال لمنازل ذويهم، فـيـنـطـلـقـون مـن مـوانـئ طـنـجـة والدّار الـبـيـضـاء لـبـلـوغ الشواطئ الاسبانيّة والفرنسيّة مختبئين على متن بواخر يعرفون كل أسماءها ووجهاتها ومواعيد إبحارها.

Kussa J., Paris, 1998
كوسا د، باريس، ١٩٩٨

L'Express, 2 juillet 1998, photographies de M. Rifflet
الإكسبراس، ٢ جويلية ١٩٩٨، صور ماكسنس ريفليه

Affiche de l'exposition d'Yto Barrada *Le détroit (notes sur un pays inutile)*, galerie Delacroix, Tanger, avril 2001.
الملصق الإعلاني لمعرض إطّو برادة البوغاز (المضيق) (خواطر حول بلد غير نافع)، رواق ديلاكروا، طنجة، أفريل ٢٠٠١

– لماذا **يقولون في الهاتف إنّ كلّ شيء بخير** وعندما يتكلّمون مع الأجنبي يقولون إنّ الحالة «خراء» ؟

– إذا قلت هذا لأخيك أو لأمّك فإنّك ستحرمهما من النوم، أمّا جارك فسيحزنه ذلك قليلا ولكنّه سوف يستمرّ بالحياة فالأمر لا يتعدّى أن يكون مجرّد خبر عاديّ بالنّسبة إليه.

عادل مشكور وياسين جبيلو، دارنا، طنجة، ديسمبر ٢٠٠١

المحتـوى

أوروبـا، أوروبـا ! ص.٩
نشأة المشروع وسياقه

العمل سويّـا ص.١٥
وصف الورشات

صوّر طرْف دالخُبزْ ص.٤٧
مونتاج نصوص وصور

إطّو برادة ـ آنـايس مـاسون ـ مـاكسنس ريفليه

ولـده ذكـر
و سيبّـه في البحـر

مرسيليـا / طنجـة

تجـربـة ورش تصـوير مـع شبـاب
جمعيّتي جونز ايرون (مرسيليا)
ودارنـا (طنجة)
سرد ومونتـاج

أُنجز هذا المشروع برعاية
جمعيّة كيستيون دي روغار

اشترك في الورشات

في طنجة : محمد أجبار، رشيد أخريف، ليلى أعليلو، مراد باروز، أسامة بوغابة، خالد بوحارت، عبد الغني بوزيان، محمد قسطيط، عمر شاوري، عبد النور الفيلالي، لمياء هارون، ياسين الحسّاني، طارق الهيشو، هشام الهوادي، ياسين جبيلو، عادل مشكور، زهير معيزو، لحسن روني، عثمان سهاب، عمر يوسفي، عثمان الزواوضي.

في مرسيليا : عثمان ب، رشدي ب، سعيد س، حميد س، فتح الدين ه، كريم ك، مراد لغريس، حميد ل، سعيد م، سفيان ن، عبد الله ا، فريد ر، يوسف س، ياسين ت.

يشكر كلّ من إطّو برادة وآنايس ماسون وماكسنس ريفليه
في طنجة : حنان علاّم، سعيدة وكلثوم آزار، عبد الغني بوزيان، طه بوزيد، منيرة بوزيد العلمي، السّيد بريني، دواح العلمي، نجاة الغندوجي، عبد العظيم الغواوطه، رواق ديلاكروا (المعهد الفرنسي بطنجة–تطوان)، محمد قوطيط، جان لوك لارغيي، زينب مريبط، محمد نهيل، عثمان سهاب، بشرى سميحي، شركة أفريك أندوستري، شركة آلومينيوم المغرب، جواد سقالي، السّيد فالونتان.
في مرسيليا : سيلفي آمار، ثريّا عمران، كولات بارل، فانسون بوني، نينا بوشعور، جمال بودوما، دافيد بوفار، كلار كولان، لاكمبانيي، ورشة دي فيزو، مارتين ديران، جان بيار ديشان، جيل ديتيو، شارلوت ديفانز، يانيك غونزاليس، باسكال غيارمان، شانتال جونكور، إيان كيندا، مالك كوديل، جمال لاداسي، جوهان لاروزي، زينة الأدغم، دومينيك لودويك، باسكال مارتينيز، لور ماتيرناتي، بول ايمانويل أودان، فطيمة وبيار اورساتيلي، باسكال راوست، وفاء سمير.
في باريس : ساندرا آلفاريز دي توليدو، حميد برادة، سيلفي بيريي، جوليان بواتياس، جوستين بورغاد، بيار بريسان، جان فرانسوا شيفريي، جان بول كولاين، جيروم ديشان، جيزال فيش، رافائيل فليشمان، ليلى كيلاني، لي لابوراتوار، فرانسيس لاكلوش، إلزا مانون، هيلان ماريني، ماتيلد مينيون، إيريك ميزي، مارك باتو، نزهة راحيل، بونوا روسيل
وجان بول زيغلير في المدن الثّلاث، لمتابعته هذا العمل.

كاستيون دي روغار وإطّو برادة وماكسنس ريفليه وآنايس ماسون يتوجّهون بالشّكر إلى كلّ من ساعدهم ماليّا في إنجاز المشروع : السّفارة الفرنسيّة في الرّباط، صندوق الحفظ والإيداع، مدينة مرسيليا ومنطقة بروفانس –آلب–كوت دازور، الإدارة الجهويّة للشّؤون الثّقافيّة بروفانس –آلب–كوت دازور، المؤسّسة الأوروبية للثّقافة، وزارة العدل (فرنسا)، وزارة الشّباب والرياضة (فرنسا)، شركة آغفا وشركة كوماروك، وجميع من ساند هذا الكتاب وساعد على إنجازه : صندوق الحفظ والإيداع، المؤسّسة الأوروبية للثقافة ووزارة التربية والشّباب والبحث (فرنسا).

إدارة النّشر	**آليس لاغاردا**
تنسيق النّشر	**ستيفان بلاس**
الصّياغة الفنّية	**إطّو برادة، آنايس ماسون، ماكسنس ريفليه**
الاخراج الفنّي وتنفيذ الجرافيك	**جوليان بواتياس**
التّرجمة	**كمال هلال**
مراجعة النّصوص العربيّة والتّحقيق	**كمال الغربي**
مراجعة النّصوص الفرنسيّة والتّحقيق	**ساندرا آلفاريز دي توليدو**
سحب الصّور	**آنايس ماسون، ماكسنس ريفليه**
مجموعة	**نومير**
الطّبع	**فرانس كيرسي، كاهور، فرنسا**

جميع الحقوق محفوظة : كاستيون دي روغار، صور ونصوص صوّر طرْف دالْخُبْز / آنايس ماسون، نص العمل سويّا / ماكسنس ريفليه، نص أوروبا، أوروبا ! ونص الخروج ليلا / إطّو برادة وماكسنس ريفليه، لمجموعة الصّور / المعهد القومي للجغرافيا (فرنسا)، خريطة مرسيليا وقسم الخرائط في الرّباط، خريطة طنجة

Cette publication a été réalisée en partenariat avec l'association Questions de regard (questionsderegard@club-internet.fr) et avec le soutien de la mission mécénat de la Caisse des dépôts et consignations, de la Fondation européenne de la Culture et de la direction de la Jeunesse, de l'Éducation populaire et de la Vie associative du ministère de la Jeunesse, de l'Éducation et de la Recherche.

CAISSE DES DÉPÔTS ET CONSIGNATIONS

FONDATION EUROPÉENNE DE LA CULTURE

ministère jeunesse éducation recherche

Nous remercions Jean-Paul Ziegler pour avoir accompagné et suivi ce travail, ainsi que Hanane Allam, Saïda et Kalsoum Azar, Abdelghani Bouziane, Taha Bouzid, Mounira Bouzid El Alami, M. Brini, Douah El Alami, Najat El Ghandouji, Abdeladim El Ghouaouta, la galerie Delacroix (Institut français de Tanger-Tétouan), Mohamed Koutit, Jean-Luc Larguier, Zineb Mribet, Mohamed Nahil, Othman Sihab, Bouchra Smihi, la société Afric Industrie, la société Aluminium du Maroc, Jawad Sqalli, M. Valentin, à Tanger ; Sylvie Amar, Soraya Amrane, Colette Barles, Vincent Bonnet, Nina Bouchaour Jamal Boudouma, David Bouvard, Claire Collin, La Compagnie, l'atelier De Visu, Martine Derain, Jean-Pierre Deschamps, Gilles Detilleux, Charlotte Devanz, Yannick Gonzalez, Pascal Guillermin, Chantal Joncour, Ianne Kinda, Malik Koudil, Jamal Ladaci, Johanne Larrouzé, Zina Ledgham, Dominique Lodwick, Pascal Martinez, Laure Maternati, Paul-Emmanuel Odin, Fatima et Pierre Orsatelli, Pascal Raoust, Wafa Samir, à Marseille ; Sandra Alvarez de Toledo, Hamid Barrada, Sylvie Berrier, Julien Boitias, Justine Bourgade, Pierre Bressan, Jean-François Chevrier, Jean-Paul Colleyn, Jérôme Duchêne, Gisèle Fiche, Rafael Flichman, Leïla Kilani, Le Laboratoire, Francis Lacloche, Elsa Manant, Hélène Marini, Mathilde Mignon, Éric Mizzi, Marc Pataut, Nezha Rahil, Benoît Rossel, à Paris.
Nous remercions également tous les partenaires financiers qui ont permis la réalisation de ce projet d'ateliers : l'ambassade de France à Rabat, la mission mécénat de la Caisse des dépôts et consignations, le contrat de ville de Marseille (mairie, région, État), la direction régionale des Affaires culturelles de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur, le Fonds d'action et de soutien à l'intégration et à la lutte contre les discriminations de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur, la Fondation européenne de la Culture, le ministère de la Justice (France), le ministère de la Jeunesse et des Sports (France), la société Agfa et la société Komaroc.

Atelier Sujet/Objet SUJET/OBJET Éditions

Éditeur	Stéphane Place
Directrice de collection	Alice Laguarda
Secrétaire d'édition	Hugues Massello
Conception éditoriale	Yto Barrada, Anaïs Masson, Maxence Rifflet
Directeur artistique	Julien Boitias
Traducteur	Kamal Hilal
Relecteur et correcteur (arabe)	Kamel Gharbi
Relectrice (français)	Sandra Alvarez de Toledo
Correctrice (français)	Marie Hamon

Photogravure / Group Num'ère, Paris. Tirage des épreuves photographiques / A. Masson, M. Rifflet
Achevé d'imprimé le 25 décembre 2003 sur les presses des imprimeries France Quercy à Cahors.

Tous droits réservés. © Questions de regard pour les images et les textes de *Photographier un morceau de pain,* © Anaïs Masson pour *Travailler ensemble,* © Maxence Rifflet pour *Europa, Europa !* et *Sortie de nuit,* © Yto Barrada et Maxence Rifflet pour leurs photographies respectives, © L'Institut géographique national pour la carte de Marseille et la Division cartographique de Rabat pour la carte de Tanger.

Sujet/Objet, 12 rue Pierre et Marie Curie, 75005 Paris. Tél : 01 53 10 13 25 / Fax : 01 53 10 13 21
Dépôt légal 1er trimestre 2004 / ISBN 2-914981-13-9

© Éditions Sujet/Objet, 2003

إطّو برادة ـ آنايس ماسون ـ ماكسنس ريفليه

ولده ذكر
و سيبّه في البحر

مرسيليا / طنجة

Une expérience d'ateliers photographiques avec des adolescents des associations Jeunes errants et Darna - Récit et montage

CODE BARRE

23 € ISBN 2-914981-13-9

FABRIQUE PROTOCOLES